

QUE VEUT DIRE AVOIR UN CORPS PARLANT ?

SÉMINAIRE D'INTRODUCTION
À LA PSYCHANALYSE LACANIENNE
ASREEP-NLS



CAHIER # 1

Séminaire 2014 - 2015, Genève

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION DU CAHIER.....	P.3
INTRODUCTION GÉNÉRALE AU THÈME :	P.4
SOFÍA GUARAGUARA : L'HYSTÉRIE CHEZ FREUD	P.5
BEATRIZ PREMAZZI : INQUIÉTANTE FAMILIARITÉ.....	P.9
VÉRONIQUE VORUZ : LE CORPS ET LA PSYCHANALYSE.....	P.12
FRANÇOIS ANSERMET : LE CORPS PARLANT : ENJEUX CONTEMPORAINS....	P.17
SOPHIE MARRET-MALEVAL : LA PSYCHANALYSE AU XXI ^E SIÈCLE.....	P.29
BERTRAND LAHUTTE : DU CORPS ET DE LA MÉDECINE.....	P.43
VÉRONIQUE VORUZ : SE FAIRE UN CORPS.....	P.50
VÉRONIQUE VORUZ : L'OBJET DANS TOUS SES ÉTATS.....	P.60
CLOTILDE LEGUIL : LE CORPS LACANIEN, PAR-DELÀ LE SEXE, PAR-DELÀ LE GENRE.....	P.70
LES ENSEIGNANTS.....	P.77
REMERCIEMENTS.....	P.78

PRÉSENTATION DU CAHIER

BEATRIZ PREMAZZI & SOFIA GUARAGUARA

Vous avez dans vos mains les textes des conférences présentées dans le cadre du séminaire d'introduction à la psychanalyse d'orientation lacanienne « Que veut dire avoir un corps parlant ? »

En tant qu'organisatrices, il nous semblait important de laisser une trace de ces moments d'une grande richesse épistémique et clinique. Quand bien même l'énonciation n'y est pas, nous sommes sûres que vous allez apprécier la lecture de ces textes comme si c'était un bon roman de littérature.

Notre association a contribué à la mise en place de ce séminaire avec l'organisation, la participation, le travail et les cotisations de ses membres et amis. Tout cet effort a permis le début d'un enseignement qui n'existait pas encore sous cette forme à Genève.

Comme le prochain congrès de l'AMP à Rio de Janeiro, en avril 2016, porte le titre "Le corps parlant", ce cahier se veut aussi une contribution au travail préparatoire de l'ASREEP-NLS à son adresse.

Il ne nous reste donc qu'à vous souhaiter bonne lecture !

人
体
言
葉¹

¹ Note de l'éditeur : les pictogrammes qui séparent les chapitres de ce cahier sont inspirés de la calligraphie japonaise, en référence à l'image de couverture, extraite du film *The Pillow Book*, de Peter Greenaway (1996). Les signes utilisés sont 人体 (*jin'tai*), corps humain, et 言葉 (*kotoba*), mot, langage, parole.

INTRODUCTION GÉNÉRALE AU THÈME QUE VEUT DIRE « AVOIR UN CORPS PARLANT » ?

BEATRIZ PREMAZZI & SOFIA GUARAGUARA

Le titre de notre séminaire se présente comme une interrogation sur la question du corps en tant qu'il parle, mais surtout en tant qu'il est parlé. L'enfant est accueilli par un univers langagier composé des mots qui parlent de lui et de ceux qui lui sont adressés. Paroles portées par la joie, l'angoisse, la préoccupation ou l'amour de son entourage familial. Le petit d'homme baigne littéralement dans ces paroles entendues. Jacques Lacan inventera le néologisme "parlêtre" pour désigner le sujet.

Les paroles ont donc des effets sur le corps et des conséquences. Dépression, inhibition, phénomène psychosomatique, anxiété, addiction, anorexie sont quelques-uns des noms que notre modernité utilise pour en parler.

Nous vous proposons une série de conférences qui abordent théoriquement la complexité d'une pratique. La psychanalyse lacanienne déclinée à partir du corps habité par le sujet, bavard ou muet. Corps frappé par le langage qui façonne l'organisme, virtuel dans les réseaux sociaux, biologique pour la science, adoré ou haï dans l'image reflétée par le miroir. Ce corps appareillé d'objets de notre modernité, soumis à toutes les addictions ou qui refuse de se nourrir... ou de parler. Quoi de plus étranger que celui qui se pense femme dans un corps d'homme, qui ne se reconnaît plus dans le miroir, qui se cache les yeux quand on lui adresse la parole ou qui se bouche les oreilles en étant regardé ?

Le choix s'est donc porté sur "corps parlant". Le "que veut dire" nous renvoie au déchiffrement qui a présidé à l'invention de la psychanalyse en ce sens que Freud découvrirait que les "hystériques" de son époque avaient quelque chose à dire sur les symptômes qui tordaient leurs corps. Cela nous renvoie aussi à la question qui se pose à tout début de cure.

Question ou énigme que le sujet amène à un autre pour trouver la cause de sa souffrance. Énigme à déployer, à pacifier, à détourner, selon le maniement de la dite cure par l'analyste qui prête aussi son corps à cette aventure singulière qu'est une psychanalyse.

人
体
言
葉

L'HYSTÉRIE CHEZ FREUD

SOFIA GUARAGUARA

Pour commencer ce séminaire, nous rappellerons que Sigmund Freud est le père de la psychanalyse, qui a découvert l'inconscient. Il est né le 6 mai 1856 à Freiberg, en Moravie (empire d'Autriche), et est mort à Londres, le 23 septembre 1939, à l'âge de 83 ans.

La psychanalyse est une expérience de la parole, qui concerne en particulier ce qui ne se comprend pas, par exemple les psycho-somatisations, les inhibitions, les traumatismes. Les rêves évoqués par ses patientes permettent à Freud d'élucider notamment le symptôme amoureux et les complications de la vie amoureuse.

L'expérience psychanalytique agit là où la personne est embrouillée dans sa vie affective. La psychanalyse ne donne pas de conseils, mais à partir de l'expérience analytique, le sujet peut se sentir plus libre dès lors qu'il a compris le sens de son symptôme.

On peut dire que Freud découvre la psychanalyse grâce aux hystériques, qui l'ont fait travailler, discuter, investiguer, voyager, etc. Nous pouvons voir ci-dessous, une des manières dont on traitait les hystériques avant Freud :

Une conférence et une exposition se sont déroulées à Paris le 14 juin 2014, organisées par l'association *L'Envers de Paris* dans lesquelles l'écrivain et artiste Mâkhi Xenakis a présenté son livre *Les folles d'enfer de la Salpêtrière*. Comme mentionné dans la quatrième de couverture: « Mâkhi Xenakis s'immerge dans les archives de l'assistance publique pour laisser venir à elle l'esprit des lieux ».

Mâkhi Xenakis évoque qu'à l'époque de Louis XIV, il fallait nettoyer la ville des mendiants et des folles en les enfermant mais les femmes continuaient à déranger la société et, chaque fois qu'il y avait quelque chose contre elles, on pouvait alors demander à ce qu'on les arrête ou les enferme. Par exemple, un homme disait : « Ma femme m'a trompé » et on l'enfermait, ou encore: « Ma femme ne m'a pas obéi » et on l'enfermait. Les femmes étaient maltraitées et dénigrées. Elles étaient qualifiées de voleuses, de prostituées, de sorcières, de libertines, d'aventurières, etc. et ce, jusqu'à l'époque de Charcot (début du 19e siècle).



L'auteure a voulu représenter ces femmes dans une de ses œuvres artistiques au travers des sculptures. Nous pouvons constater que ces poupées colorées sont sans bouche, car, nous dit-elle, leur parole ne comptait pas, elle n'avait pas de valeur.

Freud n'a pas découvert l'hystérie puisque celle-ci était connue depuis l'antiquité grecque, mais il s'est laissé enseigner par les hystériques et a inventé un nouveau savoir appelé psychanalyse. A partir de ses observations, Freud constate « Une observation fortuite ... en partie d'abord parce qu'il s'agit souvent d'un événement dont les malades n'aiment pas parler et surtout parce qu'ils en ont réellement perdu le souvenir et qu'ils ne soupçonnaient nullement le rapport de cause à effet entre l'incident motivant et le phénomène »²

Pour qu'elles retrouvent leurs souvenirs, Freud hypnotisait ses patientes. Cependant, il constatera ultérieurement que cette technique ne fonctionnait pas car les patientes répétaient la même situation. L'hystérie se caractérise par des symptômes corporels, qui représentent la métaphore d'un conflit inconscient entre la sexualité et la morale. Par exemple, une jeune femme peut être amoureuse de son beau-frère sans le savoir. Elle peut avoir des sentiments amoureux sans le savoir. Ou encore, si l'on évoque une femme mariée, mais qui tombe amoureuse de son voisin, on ne dira pas forcément que c'est inconscient même si elle somatise, c'est-à-dire si elle a des maux de tête. C'est un conflit... Tous les jours nous avons des conflits et souvent, nous savons pourquoi. Le symptôme hystérique est tout à fait autre. C'est une énigme pour le sujet, ça parle sans qu'il le sache et sans possibilité de le traduire. Ce qui dérange le plus, ce qui touche le plus en profondeur, c'est quand le sujet ne sait pas, quand il ne sait pas qu'il aime, quand il ne sait pas qu'il est travaillé par un conflit. L'effet corporel qui en résulte se nomme un symptôme.

*Le mécanisme consistait en une conversion, c'est-à-dire qu'en lieu et place des douleurs morales évitées, des douleurs psychiques survinrent ; la transformation fournissait un bénéfice du fait que la malade échappait à un état moral insupportable, mais au prix d'une anomalie psychique, d'une dissociation du conscient et d'un mal physique, les douleurs sur lesquelles s'établit une astasie-abasie.*³

Freud a traité Mademoiselle Elisabeth V. R. Ses interventions sont décrites dans le détail et de façon minutieuse dans un texte intitulé *Les études sur l'hystérie* :

*Au cours de l'automne 1892, un médecin de mes amis me demanda d'examiner une jeune fille qui, depuis plus de deux ans, souffrait de douleurs dans les jambes et marchait avec difficulté. Il ajouta qu'il s'agissait, d'après lui, d'une hystérie bien qu'aucun des symptômes habituels de cette névrose ne soit décelable. Il connaissait un peu la famille de la malade et savait que les années écoulées lui avaient apporté beaucoup de malheurs et peu de joie... Elle paraissait intelligente, et supportait les souffrances qui gênaient ses relations sociales et ses plaisirs avec la mine sereine et, me dis-je, la belle indifférence des hystériques.*⁴

1 Sigmund Freud, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1956 p. 1

2 *Ibid.* p. 132

4 *Ibid.* p. 106

Freud poursuit (il décrit le symptôme : elle a des douleurs dans la jambe) :

*Elle marchait le buste penché en avant mais sans appui, sa démarche ne rappelait aucune démarche pathologique connue et ne paraissait d'ailleurs pas extraordinairement anormale.*⁵

L'hypnose a peu d'effets sur Elisabeth, elle y résiste. A l'époque, l'hypnose était la seule psychothérapie existante. Il l'a toujours utilisée face à un patient hystérique. L'état hypnotique, ne permet pas l'accès à l'inconscient qui implique une défaillance de la parole. Freud va alors s'adapter et mettre en place les bases de la psychanalyse. Elle repose sur le principe selon lequel l'esprit comprend une part inconsciente faite d'idées, de souvenirs et de pensées qui sont refoulés parce qu'ils menacent le moi. Freud écrit :

*[...] d'après ses dires, de quoi se composait la couche la plus superficielle de ses souvenirs : cadette de trois filles, tendrement attachée à ses parents, elle avait passé sa jeunesse dans un domaine de Hongrie. L'état de santé de sa mère laissait beaucoup à désirer à cause d'une affection oculaire accompagnée de troubles nerveux... Il s'ensuivit qu'elle s'attacha très profondément à son père, homme enjoué, aimant profiter de la vie, qui avait accoutumé de dire que pour lui, Elisabeth remplaçait un fils et un ami avec qui il pouvait échanger des idées*⁶.

Ainsi, « elle manque de soutien de l'homme et du père », mais elle était fière de son père, de sa situation familiale. Quand son père tomba malade, c'est Elisabeth qui s'y consacra le plus. Elle dormait dans la chambre de son père, s'éveillait la nuit à son appel... avec résignation. A cette époque, elle devait rester un jour et demi à cause de douleurs dans la jambe droite... semblables à celles qui avaient motivé la consultation. Après la mort de son père elle se consacre entièrement à sa mère. Cependant, l'événement fondamental qui précipita le symptôme fût la mort de sa sœur.

C'est alors que surgit en elle l'idée que son beau-frère était libre. Une pensée la traversa : « maintenant qu'il est libre, tu peux l'épouser ». Au même moment, les douleurs corporelles s'intensifièrent - maux de dos, migraines - qui sont les effets du refoulement et de la conversion corporelle qui en résulte.

La partie centrale du texte montre alors comment le symptôme traduit son appel à un soutien masculin. Elisabeth ne souffrit pas seulement de la perte d'une sœur tendrement aimée, mais presque autant des pensées que fit naître cette mort et des changements qu'elle entraîna (sa sœur avait succombé à une maladie de cœur aggravée par sa grossesse).

Elle continue son traitement et Freud remarque :

La malade commença par me surprendre en m'annonçant qu'elle savait maintenant pour quelle raison les douleurs portaient toujours d'un point déterminé de la cuisse droite et y étaient toujours les plus violentes. C'était justement l'endroit où, chaque matin, son père posait sa jambe très enflée, lorsqu'elle en changeait les bandages. Cela lui était arrivé au moins une centaine

⁵ *Ibid.* p. 106

⁶ *Ibid.* p. 110

*de fois et, chose bizarre, elle n'y avait pensé jusqu'à ce jour ; elle me livrait ainsi l'explication de la formation d'une zone hystéro-gène atypique.*⁷

Freud continue à se faire orienter par la patiente. Il a cette phrase fondamentale pour le dire : « J'appris peu à peu à me servir de l'éveil de cette douleur comme d'une boussole. »⁸

Lacan relève particulièrement cette confiance de Freud où le symptôme s'inscrit dans une structure de communication. Mais c'est aussi bien une rupture de communication, c'est-à-dire une censure :

*Lorsqu'il lui arrivait de se taire sans que la douleur eût cessé, je savais qu'elle n'avait pas encore tout dit et j'insistais pour qu'elle continuât cette confession jusqu'au moment où celle-ci avait supprimé la douleur. C'est alors seulement que j'éveillais un nouveau souvenir.*⁹

Lacan se servira de ces exemples pour montrer que l'inconscient à une structure de langage.

人
体
言
葉

⁷ *Ibid.* p. 117

⁸ *Ibid.* p.117

⁹ *Ibid.* p.117

INQUIÉTANTE FAMILIARITÉ

BEATRIZ PREMAZZI

Nous avons choisi, pour illustrer la question du corps parlant, une affiche avec l'image d'un torse nu où une écriture idéographique a été déposée. Corps écrit donc plutôt que parlant. Paradoxe apparent, parce que cela nous renvoie tant aux corps tatoués, percés, scarifiés de notre modernité qu'aux phénomènes psychosomatiques. De la parole à l'écrit, tout au long de ces conférences, la question d'avoir un corps va être déclinée selon la psychanalyse en suivant l'enseignement de Jacques Lacan avec l'éclairage apporté par Jacques-Alain Miller. Avoir un corps, quand nous croyons être un corps, question qui se pose pour chaque homme et chaque femme du fait que le langage transforme la chair en corps.

Regardons l'actualité : un article du journal *Le Temps* nous raconte qu'un nouveau traitement (SMT, pour stimulation magnétique transcrânienne) peut faire face à des troubles neuropsychiatriques d'origine mystérieuse avec une certaine efficacité. "Des atteintes très handicapantes qui se manifestent par des mouvements incontrôlés des membres, de la face ou du tronc, ou par des paralysies, des tremblements, des cécités, des troubles auditifs, des altérations cognitives... Ces troubles sont dits psychogènes, conversifs ou fonctionnels: ils apparaissent alors qu'aucune lésion n'est identifiée dans le système nerveux".

Lors du festival de La Bâtie, un artiste belge, Platel, met en scène une déchetterie (des tas des chiffons) où des corps tremblent, gesticulent, tombent. Une voix, surgie de nulle part, ordonne, flatte, insulte, voix à laquelle répond une femme. Il n'y a pas de dialogue, pas de communication, seulement une voix qui persécute, et une autre qui crie et se bouche les oreilles.

De la techno-science à l'art contemporain, le corps est omniprésent dans le discours de l'époque, surtout sous la forme du déchet ou de symptômes inexplicables. Pour le discours analytique, il y a quelque chose qui ne cesse pas de s'écrire dans le corps dont le sujet vient se plaindre à l'analyste, et qui est peut-être exacerbé dans l'individualisme contemporain.

MAIS QU'EST-CE AU JUSTE LE CORPS,
QUI PLUS EST PARLANT ?

C'est dans le séminaire *Encore* (1972-73) que Lacan va parler pour la première fois du mystère du corps parlant. « Il n'y a que les corps parlants, qui se font une idée du monde comme tel. Le monde, le monde de l'être plein de savoir, ce n'est qu'un rêve, un rêve du corps en tant qu'il parle, car il n'y a pas de sujet connaissant. » Le monde est conçu à l'image du corps, le sujet le corporise dit Lacan. Il différencie entre la réalité en tant que rêve et le réel. Vous allez vous familiariser un peu avec ce concept de réel que Lacan disait être son symptôme à lui. Le réel pour la psychanalyse est le corps pulsionnel, la jouissance (cet affect du corps vivant, comme nous le rappelait Jacques-Alain Miller), effet de l'emprise du symbolique sur le corps. « Encore » donc comme quelque chose qui ne cesse pas, et que Lacan lisait par homophonie « en-corps ».

Pour ouvrir ce cycle, j'aimerais commenter le concept lacanien « l'Autre c'est le corps » de son dernier enseignement, qui commence avec le séminaire mentionné plus haut. Vous aviez peut-être déjà entendu l'Autre du langage, l'Autre sexe, l'Autre écrit avec majuscule qui nous renvoie à l'altérité, à une radicale différence. Je commence donc par Freud pour situer le fait que ce que l'on considère comme notre demeure, le corps, puisse nous apparaître comme le plus étranger.

LE CORPS, CETTE INQUIÉTANTE FAMILIARITÉ

Je veux faire référence à un article de Freud qui a été traduit comme « L'inquiétante étrangeté » (*Das Unheimliche*, 1919)¹.

« L'inquiétante étrangeté sera cette sorte de l'effrayant qui se rattache aux choses connues depuis longtemps, et de tout temps familières. [...] Ce qui était sympathique se transforme en inquiétant, troublant [...] le mot « *heimlich* » n'a pas un seul et même sens, mais il appartient à deux groupes de représentations qui, sans être opposés, sont cependant très éloignés l'un de l'autre: celui de ce qui est familier, confortable, et celui de ce qui est caché, dissimulé. [...] *Unheimlich* serait tout ce qui aurait dû rester caché, secret, mais se manifeste. » Il veut distinguer un noyau "étrangement inquiétant" au sein de l'angoissant.

Comme d'habitude, Freud va passer en revue une série de manifestations pour illustrer son propos. À travers un conte d'Hoffmann, nous allons suivre l'horreur du personnage face à la possibilité de perdre ses yeux, mais il va dire plus loin que la capacité de regarder à l'intérieur de nous-mêmes est à la base du délire de surveillance. On regarde, mais surtout on est regardé, esquisse de la vue et du regard, pour Lacan. Le fait est que quelque chose de notre corporéité peut se promener à l'extérieur.

Deuxième point, ce qui paraît inquiétant à beaucoup de personnes, continue-t-il, c'est tout ce qui se rattache à la mort, aux cadavres et au retour des morts, aux esprits et aux fantômes. Freud dit alors quelque chose que je trouve d'actualité, que « notre biologie n'a pu encore décider si la mort est la destinée nécessaire de tout être vivant ou bien si elle n'est qu'un accident régulier, mais peut-être évitable, à l'intérieur de la vie ». Pour Lacan, le fait que le langage touche le corps implique qu'un corps est habité par un sujet marqué par son rapport à la mort.

Un dernier point, à soulever par rapport à cet article, est la question du double. Freud donne un exemple, comme souvent, de sa propre expérience. Il est dans un train, un mouvement brusque provoque l'ouverture de la porte des toilettes; il voit alors apparaître un vieillard avec un bonnet sur la tête qui rentre dans son compartiment. Alors qu'il va lui dire qu'il s'est trompé, il se rend compte que c'est lui le vieillard et que ce qu'il voit c'est son image dans le miroir. Effet d'inquiétante étrangeté.

La perte d'un objet du corps (les yeux), le regard qui se promène à l'extérieur (je suis regardé), l'inanimé qui prend vie, le double dans le miroir, nous pourrions ajouter à la liste « l'incube » ou « le succube » dont parle Lacan pour décrire cet être qui pèse de tout son poids et qui vous réveille la nuit². Cette liste veut vous introduire à un autre concept lacanien: l'extimité.

1 Sigmund Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985

2 Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004

L'EXTIMITÉ

Extimité est un concept inventé par Jacques Lacan pour désigner ce point le plus intime de nous-mêmes qui a une qualité d'extériorité. Il s'oppose à la notion d'intérieur-extérieur, de dedans-dehors. Nous parlons d'intime pour désigner aussi quelque chose qui est caché. L'extimité n'est pas le contraire d'intimité, nous dit Jacques-Alain Miller. Le concept d'extimité suggère que l'intime est Autre comme un corps étranger, un parasite. Cet intérieur n'est pas un point transparent, il est plutôt une opacité.

Pourtant, par rapport à externe et à intime, le lacanien « extime » n'indique pas une fusion des deux dimensions, mais plutôt une nouvelle dimension, tierce à l'égard de celles indiquées par les adjectifs d'origine. Par rapport à l'intime, nous avons mentionné la question du regard, Lacan prélève aussi chez Freud la notion de cri. Le cri, dit-il, est ce qui m'est le plus intime que je suis contraint de ne pouvoir reconnaître qu'au dehors »³(*D'un Autre à l'autre*, p. 225). On a donc un centre, qui se définit comme ne pouvant être qu'extérieur, et un cri qui, d'être extériorisé, définit le plus intime. Un exemple de cela serait cette phrase bien connue: « j'entendais quelqu'un crier quand je me suis rendu compte que c'était moi qui criait ».

Le réel de l'extimité est un défaut d'identité à soi, un point non symbolisable, ce qui est hors symbole fait retour dans le réel: la voix et le regard. Nous ne sommes pas transparents à nous-mêmes, une analyse tourne autour de ce point, mais ne le dévoile jamais parce que c'est impossible. Un point aveugle qui cadre tout ce que l'on peut appeler la connaissance, de soi ou du monde. Prenons un exemple du théâtre pour dire quelque chose de plus sur l'extimité du corps. Une pièce de Dorien Rossel, *Une femme sans histoire*, met en scène à travers les actes du procès, le récit d'une femme qui a défrayé la chronique quand son mari découvre deux nouveaux-nés congelés dans le réfrigérateur. Pour les juges, la question se pose de savoir s'il y avait dissimulation ou dénégation de grossesse. Ce qui nous intéresse, c'est le récit qu'elle s'efforce de construire face aux questions. Elle dit qu'elle savait qu'elle était enceinte, mais qu'elle oubliait tout suite après. Dire qu'elle était psychotique ne nous dit pas grand-chose sur cette mère et épouse aimante et irréprochable, issue d'une famille nombreuse et mariée à un cadre supérieur depuis vingt ans au moment des faits. Un des experts psychiatres dira très justement que pour qu'un bébé existe, il faut parler de lui, sinon c'est une chose dans le corps, même le corps ne se transforme pas (apparemment l'utérus reste à sa place comme pour un fibrome) et la grossesse n'est pas visible. Le corps reste extime, Autre pour cette femme, nous avons là un corps sans sujet.

CONCLUSION

Toute la clinique de Lacan, dès son dernier enseignement dirigé au symptôme, prendra comme support le corps; le stade du miroir sera reformulé, mais la discordance interne qui en résulte restera, le corps conçu comme un extime, c'est-à-dire, comme le plus intime et à la fois le plus étranger pour le sujet, sera rejeté, et l'expression de ce rejet se traduira en symptômes. C'est l'assertion « l'Autre c'est le corps ». Tout cela a de l'incidence dans la pratique de la psychanalyse et la modifie radicalement.

人
体

3 Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 225

LE CORPS ET LA PSYCHANALYSE

VÉRONIQUE VORUZ

Je vais essayer de situer quelques-uns des enjeux de ce cycle de conférences organisé par Beatriz Premazzi et Sofia Guaraguara, qui m'ont fait l'honneur de m'inviter à venir présenter deux des thèmes choisis pour cette année de travail : le corps imaginaire (« se faire un corps ») et le corps pulsionnel (« l'objet dans tous ses états »), en février et mars 2015 respectivement. Dans cette introduction, je vais soulever trois points qui devraient nous permettre de cerner le rapport que la psychanalyse, au 21^e siècle, entretient avec le corps, se doit d'entretenir avec le corps de ceux qui viennent parler de ce qui cloche dans leur existence. En effet, on pourrait imaginer que la psychanalyse n'est qu'affaire de parole, et que le corps ne figure dans une analyse que de manière incidente.

On pouvait encore le croire lors de l'invention et des premières décennies de la psychanalyse, au cours desquelles le corps figurait surtout 1) au titre des symptômes de conversion, et donc en tant que quelque chose de la parole était non-advenu et donc s'était inscrit dans le corps du sujet plutôt que d'être dit. C'est ainsi que Freud interprète les symptômes de ses patientes hystériques : une hydrophobie causée par un dégoût extrême, une aphasie causée par une pulsion sexuelle refoulée, etc. 2) au titre d'affects déplacés du fait du refoulement et qu'il s'agissait donc de retracer jusqu'à leur signification d'origine. En effet l'hypothèse freudienne était que la guérison psychanalytique adviendrait du fait de la levée du refoulement et de ses effets, c'est à dire qu'il s'agissait de faire passer le non-dit, qui s'était inscrit dans le corps du fait d'être non-dit, dans le dit. Dire, donc, devait libérer le corps des affects et symptômes du non-dit.

Mais aujourd'hui la clinique s'est transformée : très souvent les sujets viennent d'emblée avec une problématique dans laquelle le corps figure au premier plan: angoisse excessive, affects dépressifs, addictions et compulsions du style TOC, troubles de la sexualité, rapport à l'image, phénomènes somatiques. Le corps occupe le devant de la scène de ce qui fut une pratique de la parole, et dont l'orientation était de faire advenir dans le registre du dit ce qui n'avait pu être dit.

Trois points, donc, à traiter de manière préliminaire :

- 1) pourquoi le corps est-il aujourd'hui au premier plan ?
- 2) qu'est ce qu'un corps pour le discours courant ?
- 3) qu'apporte la psychanalyse au vu des impasses du discours courant ?

Le 3^e point sera abordé sommairement ici car c'est l'objet de ce cycle de conférences et il sera donc développé tout au long de cette année.

I – SAVOIR ET RÉEL : MONTÉE DU CORPS SUR LE DEVANT DE LA SCÈNE DU MONDE

Depuis l'époque cartésienne (à savoir, depuis la fin des guerres de religion), un certain rapport de l'humain au monde s'est mis en place dans la tradition occidentale. À l'interprétation du monde selon les signes de la volonté divine s'est substituée la méthode scientifique pour la production du sens : les lois de la nature se sont substituées à la volonté de Dieu, et la science s'est employée à transcrire ces lois de la nature en un langage qui nous les rendrait accessibles et nous donnerait donc la maîtrise de la nature, de notre environnement, mais aussi bien de notre être de vivant. La tradition occidentale est donc, depuis 4 siècles, celle d'une maîtrise de ce qu'il y a (de la « réalité ») dans le monde par le savoir. Savoir que l'on peut résumer de la sorte : le savoir est une articulation de mots entre eux qui produit une maîtrise sur ce qu'il y a, une maîtrise du monde par le langage : la nature, le corps, etc. Or aujourd'hui il est clair, pour beaucoup, que cette maîtrise est illusoire, en tout cas pour ce qui relève de l'humain.

Les savoirs qui prennent l'humain pour objet, qu'ils soient scientifiques, philosophiques, psychologiques ou médicaux, sont essouffés et échouent à rendre compte de tout ce qui cloche dans l'expérience humaine : par exemple, nul ne sait plus ce qu'est l'addiction ? la santé ou la maladie mentale ? la sexualité ? Ils continuent à être appelés à la rescousse pour mettre en ordre, donner du sens à ce qui de l'expérience humaine n'est pas rationnel, ce qui refuse de s'ordonner à un idéal de bien-être. Pourquoi un être humain choisit-il une vie délinquante, passe-t-il à l'acte d'une façon qui défie la raison ? pourquoi s'adonner à la consommation de substances délétères pour son organisme ? trop manger ou bien s'affamer ? se scarifier, se couvrir de tatouages, appareiller son corps de technologies qui feraient d'un humain un cyber-humain, pas très loin d'un super-humain ? pourquoi mesurer constamment les différentes performances des organes de son corps à l'aide du *quantified self*, et ainsi se traduire en séries statistiques de ses performances vitales ? ou encore transformer son corps à l'aide de diverses prothèses et substances chimiques afin de rendre ce corps équivalent à l'image idéale de l'homme ou de la femme pour telle ou telle culture ou pour telle ou telle génération ? Mais il n'y a plus de réponse convaincante dans les savoirs face à l'évidence que l'idéal de bien-être ne fait plus limite au comportement humain.

Je dirais, ici, que plus le savoir cherche à rendre compte de l'expérience humaine en termes ontologiques, c'est à dire en termes de langage, de savoirs et de choix rationnels, explicables, plus ce qui n'est pas résorbable en ces termes fait retour « sauvagement », sous forme d'excès, d'irruption, de dérèglement, de maladie, de crise ou de crime. Et plus ces savoirs se démontrent impuissants à régler ce qui cloche chez l'humain, plus ils fourmillent, se fragmentent, se relativisent, et prennent valeur de semblant (exemple de la psychiatrie narrative dans le monde anglophone). Les tentatives pour appréhender la réalité humaine à partir des catégories du langage, de résorber l'expérience humaine en mots, eux-mêmes articulés en savoir, ne convainquent plus, et il n'y a pas de savoir qui tienne vraiment la route quant il s'agit de faire avec ce qui du corps fait retour dans l'ordre du discours.

II – COMMENT FIGURE LE CORPS DANS LE MONDE ACTUEL ?

Il me semble que dans le monde occidental actuel le corps figure essentiellement de deux manières : 1) il y figure en tant qu'organisme ; 2) il y figure en tant qu'image, représentation. Ainsi les troubles que les sujets peuvent rencontrer avec leurs corps seront retraduits soit en termes de *maladies* (il faut donc traiter directement le matériau organique), soit en termes de rapport à *l'image* (la représentation que vous avez de vous-même est ce qui cause votre souffrance, il faut donc rectifier les représentations).

LE CORPS-ORGANISME

Dans les discours de la médecine, de la science, de la neuroscience, la tendance est à faire figurer le corps comme un organisme. Ainsi par exemple, le nouveau paradigme américain de l'addiction est le paradigme neuroscientifique, qui tente de rendre compte de l'addiction uniquement en termes de fonctionnement du cerveau, images à l'appui. La thèse de la directrice du *National Institute on Drug Abuse*, Nora Volkow, est simple¹ : l'abus de substances produit une réduction des récepteurs dopaminergiques D2, ce qui démontre que l'abus de substances nous détourne des voies de récompense naturelles de notre cerveau, ce qui réduit ainsi notre capacité à trouver une satisfaction au moyen de stimuli naturels et nous conduit inexorablement à la prochaine prise de drogue. L'addiction est donc une maladie du cerveau. Le même recentrage sur l'organisme se retrouve en psychiatrie, puisque le paradigme DSM est en passe d'être remplacé par le paradigme neuroscientifique, pour lequel la position subjective ne serait que l'effet de notre cerveau. On peut enfin penser à la médecine personnalisée, qui cherche à rendre compte de l'impossibilité à universaliser l'humain par la science en proposant un déchiffrement intégral des composantes de chaque organisme : une solution singulière pour chaque organisme, mais pas pour chaque corps parlant !

LE CORPS-REPRÉSENTATION

Le corps figure également dans le discours courant au titre de représentation. Jamais civilisation n'a été autant concernée que la nôtre par l'image du corps. Pensons ici à la chirurgie esthétique, obsession du vieillissement, constante représentation de soi dans les média sociaux qui peuvent se résumer en la constante création d'une représentation idéale de sa vie, de son corps, de son image pour le regard de l'autre (« narcissographie », terme proposé par Gérard Wajcman dans *L'oeil absolu*). On peut aussi penser aux troubles de la sexualité, qui peuvent être interprétés en termes d'une non-correspondance entre image et ressenti : je suis une femme dans un corps d'homme ou inversement. De même la dépression, interprétée comme l'effet d'avoir une mauvaise image de soi.

Traiter ce qui cloche pour chaque sujet au niveau de l'expérience qu'il fait de son corps, que ce soit au niveau de sa sexualité, de son image, de son rapport aux objets pulsionnels, par le biais de la croyance en l'organisme ou en la rectification des représentations est une impasse. Le sujet contemporain est devenu addict, ce qui pour nous fait signe que le langage, la mise en ordre du monde contemporain par le sens, ne

1 voir Thomas Harding, « Le cerveau addict », in *La Cause du désir* n°88

suffit plus à permettre au sujet d'avoir une relation réglée aux objets pulsionnels qui foisonnent dans notre civilisation capitaliste. La loi naturelle du marché, c'est l'addiction, disait Gérard Wajcman dans son ouvrage *L'oeil absolu* : que l'addiction soit aux écrans, aux drogues, à l'alcool, au sexe, à l'amour etc., le sujet contemporain est un sujet addict, c'est à dire un sujet qui peut être ravagé par le sans-limite de sa jouissance. Lui dire qu'il souffre d'une maladie ou d'une fausse représentation de soi est d'une faible utilité face aux impératifs pulsionnels dont son corps est le lieu.

Enfin on peut remarquer que ces deux types de 'corps' reprennent la division, souvent trop facilement attribuée à Descartes pour qui la question était plus complexe, entre le corps et l'esprit : ce qui fait que soit l'on traite ce qui est considéré comme le réel du corps, soit l'on traite les représentations du sujet. La psychanalyse propose au contraire de les prendre ensemble par le biais du concept proposé par Miller du 'corps parlant'.

III – QU'EST QU'UN CORPS POUR LA PSYCHANALYSE ?

Il ne s'agit pas ici de déplorer l'état du monde contemporain mais de voir de quelle manière la psychanalyse peut s'inscrire par rapport à ce qui cloche pour les sujets contemporains, quels outils conceptuels elle peut apporter. C'est que nous allons nous employer à démontrer tout au cours de cette année, en travaillant des thèmes tels que corps et organisme, corps et sexualité, corps et image, corps et pulsion, etc.

Pour dire quelques mots cependant, pour conclure, du corps pour la psychanalyse, on peut dire que ce corps n'a rien d'une évidence : il n'est pas un organisme fonctionnant selon les lois de la nature. En effet pour la psychanalyse, sur l'organisme, sur le vivant, se greffent 'trois corps' qu'il s'agit pour chaque sujet de faire tenir ensemble : le premier corps est le corps imaginaire, issu du stade du miroir. L'image spéculaire donne au corps son unité sur le mode de la forme qui double et habille l'organisme. Le deuxième corps est le corps symbolique, tissé de langage, qui morcelle le corps, son unité de forme, d'une multiplicité de signifiants qui en nomment les parties, les organes, aujourd'hui les composants moléculaires, les hormones, etc. Ces signifiants mettent en place la relation du sujet au corps qu'il n'est pas, mais qu'il a. Ce corps porte la marque du manque-à-être caractéristique du fonctionnement signifiant : comment donner du sens à ce qui est hors-sens ? Or l'ordre symbolique, les signifiants du savoir sur le corps, n'en commandent pas le réel. Plutôt, le symbolique « imprime dans le corps imaginaire des représentations sémantiques que le corps parlant tisse et délie. »². Le troisième corps est le corps pulsionnel, c'est-à-dire le corps en tant qu'il est affecté par la jouissance. C'est parce que le corps est quelque chose qui avant tout se jouit qu'il ne fonctionnera jamais comme une machine, qu'il est toujours au-delà du principe de plaisir. C'est aussi pour cela que « ce qui manque au corps, il va le chercher au-dehors pour en faire un instrument qui lui permet de se jouir »³. On reconnaît ici la racine même de la logique de l'addiction, qui n'est donc pas un dysfonctionnement de l'organisme mais un mode de jouissance de la corporalité : « puisqu'un corps est quelque chose qui est fait pour jouir, jouir de soi-même. »⁴.

2 Jacques-Alain Miller, « L'inconscient et le corps parlant », in *La Cause du désir* n° 88

3 Éric Laurent, « François Dagognet, un philosophe du médicament », in *Mental* n°19, p. 25

4 Éric Laurent cite Jacques-Alain Miller, *Ornicar?* n° 50, p. 67

Ces quelques éléments sur ce qu'est un corps pour la psychanalyse permettent déjà de cerner ce en quoi, pour tout sujet, son corps lui est autre, et en quoi il est nécessaire d'acquérir pour chacun et chacune, un savoir-faire avec cet autre. C'est en cela que le dispositif analytique peut être utile, car il n'est pas articulé à un idéal de maîtrise. Plus modestement, il s'agit de lire les symptômes⁵ dont le sujet se plaint.

CONCLUSION

1) Les savoirs classiques ont aujourd'hui un statut avéré de fictions langagières. Ils n'ont plus d'efficacité suffisante pour traiter le réel du sujet, pour mettre en ordre sa réalité pulsionnelle. Les sujets contemporains choisissent plutôt de se brancher sur des objets qui permettent au corps de se jouir en faisant l'impasse sur l'Autre. Ces objets sont modelés sur les objets pulsionnels classiques (voix, regard), comme on peut le voir notamment dans le film récent *Her*, dans lequel le protagoniste en instance de divorce tombe amoureux de la voix de son *operating system*. Le capitalisme et son pousser-à-la-consommation s'articulent ici avec l'impuissance des savoirs à créer un ordre du monde convaincant.

2) Ce qui n'est plus pris en charge de l'expérience humaine par les discours se manifeste fréquemment sous la forme de ce qui cloche dans le rapport au corps : addictions, angoisses, phénomènes de corps hors-sens. Comment la psychanalyse peut-elle s'orienter face à ces modalités de la jouissance hypermoderne ? Miller propose une orientation renouvelée, prenant non plus l'inconscient freudien comme boussole, mais plutôt le corps parlant : « le corps parlant parle en termes de pulsions. »⁶.

人
体
言
葉

⁵ Jacques-Alain Miller, « Lire un symptôme », in *Mental* n°26, 2011

⁶ Jacques-Alain Miller à l'AMP, cf. « L'inconscient et le corps parlant », in *La Cause du désir* n° 88

LE CORPS PARLANT : ENJEUX CONTEMPORAINS

FRANÇOIS ANSERMET

Partons de deux séquences du film *Bienvenue à Gattaca*¹. On y voit d'abord une voiture américaine sur une plage. Un couple pris par cette loufoquerie qu'on appelle l'amour², est en train de procréer un enfant, sans vraiment le savoir dans l'instant où ils le font. Ils ne le réaliseront qu'après-coup quand la femme saura qu'elle est enceinte. On assiste ensuite, dans une deuxième séquence, à son accouchement dans une clinique, un petit dosage est fait, et le corps se met à parler tout de suite à travers une série d'annonces de maladies et de risques génétiques : probabilité de maladie neurologique 60%, de dépression 42%, de problème de l'attention 89%, de problèmes cardiaques 99%, avec un potentiel de mort précoce et une espérance de vie de 30,2 ans. Comme le dit après-coup Vincent : « Je ne sais pas pourquoi ma mère a fait plus confiance à Dieu qu'au généticien du coin ». C'est ce que ses parents ne répéteront pas pour la conception de l'enfant suivant, Anton, pour lequel ils passeront par une conception médicalement assistée : les ovocytes de la mère ont été fécondés par le sperme du père ; parmi les zygotes obtenus, deux futurs garçons et deux futures filles, tous sains, ont été sélectionnés, sans aucune prédisposition aux maladies héréditaires. Face à ce bilan positif, les parents voudraient un garçon pour que Vincent ait un petit frère avec qui jouer, ce qu'approuve l'enfant qui joue à côté avec une double hélice en plastique. Le généticien complète le descriptif : « Vous avez demandé des yeux noisettes, des cheveux foncés, une peau claire. J'ai éradiqué quelques éléments nuisibles : calvitie précoce, alcoolisme, tendance à la violence, obésité ». Il sourit gentiment, et on ne peut manquer de remarquer qu'il est lui-même noir et totalement chauve. Les parents, protagonistes du choix à faire, ont un mouvement de recul : « nous aimerions quand même que le hasard entre un peu en jeu », ce à quoi le généticien riposte : « aidez votre enfant à bien démarrer, il aura déjà assez de défauts comme ça... il n'a pas besoin de tous ces problèmes ; c'est toujours vous, mais juste le meilleur de vous ». Vincent, issu du hasard, et Anton, issu de la prédiction, entrent dans une rivalité où ils s'affrontent tout au long de leur vie, dans des luttes où le désir – plutôt la volonté dans l'argument du film – prend le dessus, faisant de Vincent un héros qui s'appuie sur ses déficits pour aller plus loin que ceux qui sont parfaits - « valides » dans la terminologie du film.

UN ORACLE CONTEMPORAIN³

Des années ont passé depuis cette fiction, qui aujourd'hui est devenue un enjeu concret de la médecine prédictive et des procréations médicalement assistées. On veut que le corps de l'enfant se mette à parler, à exprimer, à mettre en acte une langue faite de formule génétique, de lettre⁴, qui représente un destin déjà écrit pour lui. On est bel

1 Film d'Andrew Niccol, 1997

2 Comme le dit Lacan : « Vous êtes surgi de cette chose fabuleuse, totalement impossible, qu'est la lignée génératrice, vous êtes nés de deux germes qui n'avaient aucune raison de se conjuguer si ce n'est cette sorte de loufoquerie qu'on est convenu d'appeler amour. » Jacques Lacan, « Le phénomène lacanien » [30 novembre 1974], *Les cahiers cliniques de Nice*, 1998, 1, p. 9-25

3 Cette conférence a été prononcée parallèlement à l'écriture du livre *La fabrication des enfants* où cette question est développée dans la partie intitulée 'Vertige de l'origine' : François Ansermet, *La fabrication des enfants. Un vertige technologique*, Paris, Odile Jacob, 2015

4 *Gattaca* vient d'ailleurs des initiales des bases de l'ADN : adénine, guanine, cytosine, thymine

et bien entré dans la possibilité d'un « design » de l'enfant⁵, selon les idéaux préétablis pour lui.

A l'époque du séquençage du génome humain, les procréations médicalement assistées pourraient devenir un champ majeur des démarches prédictives, de la possibilité d'un véritable design de l'enfant à venir. Cette connexion entre procréation et prédiction est le véritable enjeu contemporain des procréations médicalement assistées, qui va bien au-delà du champ du traitement de la stérilité.

Les pouvoirs prédictifs qui résultent des développements de la génétique confrontent à un vertige nouveau : le vertige de trop en savoir. Ces possibilités sont aujourd'hui multiples : elles vont du diagnostic prénatal, avec l'échographie, l'amniocentèse ou son alternative à travers les tests prénataux sanguins, au diagnostic pré-implantatoire, avec l'analyse avant l'implantation des caractéristiques du zygote conçu par fécondation *in vitro*, voire même préconceptionnel à travers l'analyse du patrimoine génétique de chacun des protagonistes de la procréation. Ce qui veut dire qu'on est capable d'anticiper, voire de programmer l'enfant à venir, du moins sur le plan biologique. Tout cela sans aucune connaissance ni possibilité de maîtrise des effets subjectifs qui en découlent. Le fait de pouvoir savoir ce qui sera - cette forme contemporaine de l'oracle - introduit à une nouvelle clinique, inédite, qui déconcerte autant la société que les médecins et leurs patients.

Le savoir prédictif est un savoir traumatique. Il fait parler le corps avant l'enfant, avant que celui-ci se mette à en parler, à l'interpréter, à se dire.

D'un côté, la prédiction mobilise un excès de représentations, trop d'informations, trop de projections angoissantes tournées vers le futur. De l'autre, la prédiction sidère, laisse démuni, sans que quiconque puisse vraiment saisir ce que tout cela signifie, laissant en suspens du côté des parents l'investissement de l'enfant à venir, et du côté de l'enfant qui se trouve avoir un corps trop parlé avec lequel il entre lui-même en jeu.

Je pourrais prendre l'exemple de ce couple stérile suite à un problème spécifique génétiquement transmis du côté du père, qui permettait de prédire que l'enfant conçu par procréation médicalement assistée pourrait être lui aussi irrémédiablement stérile. Que faire d'une telle information ? Vaincre une stérilité pour la propager, qu'est-ce que cela représente ? Que veut dire de procréer un enfant qui rencontrera lui-même le même problème, que ses géniteurs ont réussi à surmonter ?

Le trouble génétique peut être vécu comme une faute qu'on transmet entre les générations – du même ordre que la malédiction portée sur la lignée des Labdacides dans l'histoire d'Œdipe, sur la base de la faute de Laïos qui, selon le mythe, s'est justement trouvé sanctionné par un interdit de procréer, au prix de la disparition totale de toute lignée⁶. Dans le cas présent, le père s'est tout de suite senti coupable par rapport à ce qu'il estimait comme une faute commise dans son adolescence, qui avait à voir avec la sexualité. Cette faute est venue s'engouffrer dans l'annonce de la stérilité qui dans un premier temps l'avait sidéré. Par la suite, il s'est accroché à l'interprétation qu'il s'était forgée, prenant la place des explications médicales reçues.

⁵ Thomas H. Murray, « Stirring the Simmering "Designer Baby" Pot », *Science*, 2014, 343, p. 1208-1210

⁶ Les enfants d'Œdipe, qui étaient aussi ses frères et sœurs selon la lignée maternelle, à travers Jocaste, sont tous disparus sans laisser de descendance, en tout cas Antigone, Polynice et Étéocle ; saut Ismène dont le destin reste mystérieux.

Lorsque la prédiction annonce le pire, elle ouvre un gouffre. Et le plus souvent c'est un savoir personnel en amont, d'un tout autre ordre que la prédiction, qui décide finalement des effets de la prédiction : un savoir déjà là prend la place du savoir prédictif. Paradoxalement, d'ailleurs, il n'y a peut-être que cet amont pour se représenter ce qu'implique la prédiction. La prédiction met ainsi en jeu une rétrospection retournée.

QUE FAIRE FACE À UN ORACLE ?

Dans la tragédie d'Œdipe, apprenant que l'enfant conçu allait tuer son père et coucher avec sa mère, ses parents, Laïos et Jocaste décident de l'exposer en le faisant porter au mont Cythéron, loin de la cité. Aujourd'hui, on n'expose plus les enfants, mais dans des situations extrêmes, la démarche prédictive aboutit à une indication d'interruption médicale de grossesse. Les géniteurs, qui auraient dû être les futurs parents, se trouvent face au fait de donner la mort au lieu de donner la vie. Cette coïncidence entre une naissance et une mort imposée par la prédiction est une expérience extrêmement traumatique. Peut-on comprendre quoi que ce soit à un tel coup du destin ? La béance qui s'ouvre peut être sans fond. Aucune fiction ne peut la combler, si ce n'est celle propre au fantasme du sujet qui vient s'y engouffrer, au-delà de toute conscience : il peut s'agir d'un fantasme de meurtre ou de complicité de meurtre, d'abandon, de rejet – tous les scénarios sont possibles, propres à chaque sujet. Comme on l'a déjà dit – et c'est très important dans cette clinique périnatale –, finalement c'est toujours le fantasme qui donne son cadre à la réalité⁷. Il peut inclure le réel qui a fait effraction⁸, l'éternisant du même coup à travers l'insistance du fantasme, ne cessant de le répéter⁹.

L'oracle était prononcé dans une langue prise par l'équivoque¹⁰. Une langue qui devait être interprétée. Elle plonge celui qui la reçoit, autant que la pythie qui la prononce, dans une certaine incertitude. De même pour la prédiction génétique, y compris pour des troubles monogéniques aussi bien connus que la chorée de Huntington¹¹: la prédiction introduit en effet à un non savoir en même temps qu'elle livre un savoir. Par exemple, on ne peut prédire quand elle débutera¹², ce qui amène certains à choisir de ne pas vouloir savoir, en se laissant aller à la vie telle qu'elle se présente. On ne peut bien sûr pas non plus prédire ce qui surviendra avant le déclenchement de la maladie, quelle contingence fera son entrée sur la scène. Avec la prédiction génétique prénatale, on évolue ainsi dans des registres très différents, entre

7 « Le fantasme donne à la réalité son cadre » Jacques Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », 1967, in *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 366

8 Lacan pose très bien la complexité du rapport du réel au fantasme dans le *Séminaire XI* : « C'est par apport au réel que fonctionne le plan du fantasme. Le réel supporte le fantasme, le fantasme protège le réel ». Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1964, Paris, Le Seuil, 1973, p. 41

9 Il y a donc là un lien paradoxal entre le réel et le fantasme. D'une part, le fantasme protège de l'effraction du réel, de l'autre, il le rend toujours présent, agissant. Le fantasme voile le traumatisme, en même temps qu'il le maintient. Ce qui n'empêche que pour aider ceux qui se confrontent à une situation aussi impossible à supporter que l'interruption médicale de grossesse, il s'agit de passer par le fantasme pour remettre en fonction le sujet au-delà de la sidération : s'appuyer sur le fantasme, comme soutien d'un désir qui pourrait renaître. Le fantasme est ainsi en même temps une solution et un piège.

10 Marie Delcourt, *L'oracle de Delphes*, Paris, Payot, 1955

11 Une maladie neurologique gravissime aboutissant à des mouvements anormaux et des troubles cognitifs majeurs.

12 Voir à ce propos le film *La pieuvre* de Laetitia Carton, sur une jeune femme dans son parcours et son dilemme de faire ou pas le test génétique pour savoir si elle est porteuse ou pas du gène en cause, alors que de nombreux cas sont présents chez ses ascendants. Laetitia Carton (réal.), *La pieuvre*, Paris, Idéale Audience, 2009

d'une part une certitude¹³ et d'autre part ce qui ne peut être prédit. C'est ainsi qu'on évolue entre un savoir et un non savoir, sans plus saisir où se situe la limite. Un corps qui se met à parler une langue qu'on révèle sans pouvoir vraiment la déchiffrer.

Si l'oracle était équivoque, la prédiction génétique l'est aussi. Elle parle une langue faite de chiffres et de lettres dont on ne sait pas forcément ce que c'est. La technologie du séquençage aboutit à un non-savoir. C'est une nouvelle clinique – celle de ceux qui ont consulté un service de génétique et qui reçoivent les résultats que les généticiens eux-mêmes n'arrivent pas à déchiffrer, des résultats qui parlent une langue qu'ils ne savent pas encore lire. Des séquences de gènes inédites qu'ils ne savent pas à quelle base de donnée les rapporter. Le savoir génétique bute ainsi sur une langue encore inconnue qu'ils savent parler sans savoir la déchiffrer.

Parfois aussi le corps contemporain parle à travers des chiffres, des données statistiques. On peut déduire de ce que le corps énonce dans ses nouvelles langues contemporaines des risques, des probabilités. Que va-t-il se passer vraiment ? Qui peut le savoir ? C'est ainsi que cette forme de prédiction plonge paradoxalement dans l'incertitude. On retombe une fois de plus autant dans le savoir que dans le non savoir.

Le désir de savoir a toujours existé. Il y avait l'oracle dans la Grèce antique. Mais il y a aussi les horoscopes, les astrologues, les diseuses de bonne aventure. Peut-être que bientôt il n'y aura plus que les analyses génétiques qui occuperont le devant de la scène. Elles commencent en effet à se généraliser. Et comme l'oracle, elles ne sont pas toujours faciles à déchiffrer. Avec la prédiction médicale, issues des nouvelles lectures d'un corps parlant une langue qu'on ne connaît pas encore, on tombe sur un savoir nouveau, un savoir sur quelque chose qu'on ne sait pas, mais qu'on saura peut-être plus tard.

Ce nouveau savoir parle une langue inconnue, qui convoque un savoir en attente. La génétique prédictive en vient donc à produire une langue qui reste pour le moment encore intraduisibles. On doit faire avec l'intraduisible, avec le non-savoir qui surgit au cœur des savoirs de pointe. Annoncer l'inconnu : qu'est-ce que cela signifie ?

SCIENCE ET FANTASME

On peut intervenir sur le monde à partir d'un fantasme mis en acte par la science. Ce processus peut même s'emballer. On tombe dans une sorte de spirale : le fantasme fait avancer la science, amenant à de multiples inventions technologiques qui vont plus vite que nos possibilités de les penser, débouchant sur une angoisse.

On est en effet à l'époque où les biotechnologies permettent d'intervenir sur la nature, de la modifier, de la fabriquer de façon nouvelle, inédite. Le fait d'intervenir sur la nature provoque le vertige : un vertige biotechnologique qui fait tourner la tête de celui qui veut essayer de saisir ce qui est en train de se passer. Forcer ce qui est considéré comme impossible fait basculer dans le vide ce qui ne peut plus être pensé.

On peut aller au-delà des limites que la nature impose. On peut la modifier, la créer différente. C'est ainsi qu'il est aujourd'hui possible d'intervenir sur la fabrication

13 Une certitude dans le cas de la chorée de Huntington ou dans les maladies monogéniques, mais le plus souvent, comme on l'a dit, on ne peut prédire qu'une probabilité : ce qui n'empêche que celle-ci fonctionne subjectivement comme une certitude de la probabilité.

des enfants. Les procréations médicalement assistées permettent d'agir sur l'engendrement des enfants. Les biotechnologies de la prédiction permettent d'agir sur ce que l'enfant sera. Tout cela est devenu techniquement réalisable, sans qu'on sache pour autant les conséquences de ce qu'on a rendu possible. La rencontre avec l'inconnu, le fait de buter sur ce qu'on ne peut se représenter, laissent perplexes.

Jusqu'où faut-il aller ? Jusqu'où repousser les limites ? Jusqu'où faut-il forcer la nature pour obtenir un enfant tel qu'on le voudrait, c'est-à-dire parlant la langue qu'on a choisi pour lui, préprogrammé, avec un corps déjà écrit au sens propre du terme.

Il faut bien mesurer la part illusoire d'un tel projet. Un enfant est en effet bien plus que le résultat de son code génétique. Ce qu'il devient est aussi fonction de son histoire, des contingences qu'il rencontre, des choix qu'il fait et qui peuvent totalement bouleverser ce qui a été programmé. Tout dépend de la façon dont l'enfant va s'approprier, ou rejeter dans l'après-coup, ce qui a rendu possible la réalisation du désir de ses parents ou de ses géniteurs, puisque ceux-ci peuvent être distincts. Tout dépendra bien davantage de ce que l'enfant fera que des modalités de sa procréation. La question de ce qui va se produire au-delà de l'acte technologique, une fois que celui-ci a été réalisé, reste totalement ouverte.

LA BUTÉE DE L'IMPOSSIBLE

Les biotechnologies vont vers ce qui ne se laisse plus penser ou représenter. Elles amènent vers ce qu'on ne peut pas penser, vers ce qu'on ne peut pas se représenter. Quelles sont les conséquences de ce franchissement ? Il y a bien sûr la satisfaction d'avoir obtenu ce que l'on désirait. Mais le désir est ambivalent. Parfois on ne veut plus ce qu'on a désiré. On rejette ce qu'on a obtenu.

Avec les biotechnologies de la procréation et de la prédiction, on touche à ce que Lacan désigne comme la « butée logique de l'impossible »¹⁴ : une fois qu'on atteint ce point limite, le réel surgit, fait effraction. A partir de la psychanalyse avec Lacan, on pourrait dire qu'on touche au réel en agissant sur la réalité de la nature¹⁵. Que veut dire « toucher au réel » ? C'est intervenir sur le réel tout en atteignant ce qui ne peut se dire : c'est aller au-delà des limites de ce qui est représentable. Le réel est cette part de la réalité qui résiste, qui se soustrait à tout accès par la parole, par l'image : une part qui résiste à tout processus de représentation, quel qu'il soit. Le réel et la réalité ne sont pas synonymes. Le réel est un reste : le reste de toute opération de pensée et de représentation. Un reste qui reste là, qui insiste, au-delà de ce qui a été réalisé.

Tenir compte de cette butée logique est un repère central qui permet de s'orienter dans ce qui ressort d'une clinique issue des biotechnologies, au-delà de ce qui leur donne un pouvoir sur la nature. Il faut en effet donner une place à cet impossible qui surgit, ne pas l'écartier. Avec ces technologies, on opère sur le réel, on touche concrètement au réel : on fabrique des situations nouvelles dont on ne sait pas ce qu'elles sont. On a créé un monde, un monde inventé, sans savoir où l'on va. Quelque

14 «... la butée logique de ce qui, du symbolique, s'énonce comme impossible. C'est là que le réel surgit », Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse, 1969-1970*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 143

15 Pour reprendre l'expression de Jacques-Alain Miller : « [...] on remarque l'émergence d'un désir de toucher au réel en agissant sur la nature : la faire obéir, mobiliser et utiliser sa puissance » ; Jacques-Alain Miller, « Un réel au xxie siècle. Présentation du thème du ixie congrès de l'amp », in *La Cause du désir*, 2012, p. 82

chose apparaît donc dans « l'aventure de la science »¹⁶ qui est au-delà de toute connaissance possible¹⁷. Cet impossible se manifeste pour Lacan par ce qu'il désigne comme « le point panique »¹⁸. On bascule de la perplexité vers l'angoisse.

Lorsque la science intervient, elle produit un monde différent, un monde nouveau, un monde inventé¹⁹. Celui-ci résulte « d'une science en quelque sorte objectivée²⁰ » à travers des technologies. Les procréations médicalement assistées et les stratégies de la prédiction constituent toutes sortes de dispositifs inédits²¹ fabriqués par la science qui laissent perplexes et qui parfois suscitent l'angoisse, convoquant ce point panique²² dont parle Lacan.

FANTASME ET ANGOISSE

Face à cela, à quoi se raccrocher ? On peut tenter de convoquer des connaissances nouvelles. Mais le plus souvent on recourt à un fantasme²³ : un scénario qui permet de faire tenir ce qui n'arrive pas à tenir tout seul. Un fantasme est toujours une défense face à l'impensable, une défense par rapport à un réel qui fait effraction, un bouchon contre l'angoisse.

Un fantasme peut loger dans un scénario l'angoisse suscitée par les inventions de la science. C'est ainsi qu'il prend place aussi dans la démarche scientifique. Le fantasme n'est donc pas antinomique à la science. Il en est plutôt corrélatif, pas seulement pour compenser l'angoisse déclenchée par les avancées de la science. Un fantasme et sa réalisation peuvent être aussi à la base de certaines avancées des sciences. De même, pour la conception et l'usage des technologies qui en résultent, qui sont aussi suscitées par un fantasme mis en acte.

C'est ainsi qu'on passe de l'idée que la science force la réalité au fait qu'un fantasme force la réalité. Ce forçage débouche sur une angoisse qui nécessite, pour être traitée, la mise en jeu d'un nouveau scénario fantasmatique, capable de tamponner l'angoisse, de la contenir. On tombe dans une sorte de cercle vicieux : les fantasmes, produits à partir du point panique, entrent eux-mêmes en jeu dans le champ de la science, pour la pousser à de nouvelles avancées, à concevoir de nouvelles techniques pour traiter l'angoisse qu'elle a elle-même générée. Le fantasme vient ainsi programmer la science : les avancées biotechnologiques viennent donc d'une certaine manière prendre la place du fantasme.

Si les sciences se sont établies en voulant mettre de côté les passions propres au fantasme, les technologies qui en découlent les subissent de plein fouet. S'y joue donc une rencontre inédite entre sciences et fantasme, même si ces deux dimensions se pensent comme étant fondamentalement contradictoires. Le fantasme pénètre dans le

16 Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le désir et son interprétation*, 1958-1959, Paris, La Martinière/Champ Freudien, 2013, p. 449

17 *Ibid.*, p. 450

18 *Ibid.*, p. 108

19 Voir à ce propos Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, 1969-1970, Paris, Le Seuil, 1991, p. 174

20 *Ibid.*, p. 174

21 Ces objets inédits que Lacan désigne comme des lathouses, cf *Ibid.*, p. 188

22 Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le désir et son interprétation*, 1958-1959, Paris, La Martinière/Champ Freudien, 2013, p. 108

23 La confrontation au point panique (voir note précédente, et *Séminaire VI* p. 108) implique que le sujet se raccroche à quelque chose : « il se raccroche justement à l'objet en tant qu'objet du désir », mais comme il le montre ensuite, cet objet est relié au sujet à travers un fantasme, qui sous-tend le désir.

champ des sciences par le biais des technologies qui en découlent, déterminant en retour le programme des avancées de la science. Comment penser alors cette nouvelle version de sciences déterminées par les technologies ? Tout en se réclamant d'une démarche objective, les sciences n'ont pas pu s'établir au-delà de fantasmes qui donnent aussi leur cadre²⁴ à la réalité que la science pense saisir.

LE RETOUR DE FRANKENSTEIN

On voudrait échapper aux incertitudes qu'impose la nature. Aller vers un nouveau programme de l'humain. Echapper à la maladie, mobiliser toutes les potentialités, aller vers le plus possible, le tout, tout de suite. Jusqu'à l'excès, dans l'idée d'échapper à la finitude, à la mort, de tout contrôler, dès avant la conception, dès avant la naissance. On passe du tout au trop. Ce qui est possible devient un droit, parfois même une obligation que le sujet s'impose. Ce qui peut déboucher sur une tendance à une jouissance au sens mortifère du terme : comme l'a écrit Hannah Arendt, « lorsque tout est possible, tout peut être détruit »²⁵. Vers quoi tout cela peut-il nous mener : telle est la question qui vient inévitablement avec le fait qu'un fantasme puisse forcer la réalité.

Tout cela va dépendre aussi bien sûr du type de scénario fantasmatique en jeu, tant du côté du programme de la science et de ses fabrications technologiques, que du côté du sujet qui se lance dans cette aventure. Le fantasme est toujours corrélé à une singularité particulière : à chacun son fantasme. Mais dans l'évolution biotechnologique, on ne peut s'empêcher de repérer des tendances générales, qui permettent de dessiner les contours des fantasmes en jeu.

Il y a la série des scénarios imaginaires destinée à mettre en avant la création de la vie. Mais pas seulement : créer aussi une vie qui puisse échapper à la mort. Projet démiurgique, à la fois de création de la vie et de possibilité d'éternité. Une toute puissance est inévitablement en jeu. On retrouve le projet prométhéen de dépasser les limites de l'humain, ou sa remise en jeu dans le projet de Victor Frankenstein, version moderne du mythe prométhéen. Frankenstein veut faire du vivant avec la mort²⁶.

Mais que savons-nous réellement de la vie ? Quels que soient les nouveaux modes d'origine, ceux-ci ne nous livrent pas son secret, qui dépasse toutes les manipulations qu'on peut faire pour la produire ? Le surgissement de la vie est finalement ce qui est le plus impossible à imaginer²⁷. Accéder à savoir ce qu'est la vie, c'est en effet l'interrogation qui est au centre du livre de Mary Shelley, *Frankenstein ou le moderne Prométhée*, qu'elle prête à son héros, Victor Frankenstein : « Je me

24 Jacques Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », 1967, in *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 366

25 Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 200

26 Ce projet fantasmatique répond peut-être à la souffrance de Mary Shelley suite à la mort de son enfant de sept mois, survenue juste avant la création de cette œuvre qui se veut être aussi un rêve de rendre la vie à ce petit cadavre ; dans la préface de 1831, de son livre publié en 1818, Shelley discute la genèse de son roman, dont elle débute l'écriture en 1816 à Genève - on fête cette année le centenaire -, la fameuse année sans été, qui a amené au jeu d'écrire pour se distraire du temps maussade (cf. aussi Max Duperray, *Lecture de Frankenstein*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1997)

27 Comme l'indique Lacan dans « La Troisième », discours prononcé à Rome le 1er novembre 1974, de la vie nous n'en savons rien, à part ce terme vague « qui consiste à énoncer le jouir de la vie ». Mais de la vie en tant que telle, nous n'en savons rien, encore moins quant à savoir d'où vient la vie, qu'est-ce qui s'est passé pour ça se mettre tout à coup à édifier une molécule d'ADN, « comment elle a pu prendre son départ ». Comme Lacan poursuit, « tout ce à quoi nous induit la science, c'est de voir qu'il n'y a rien de plus réel, ce qui veut dire rien de plus impossible à imaginer » ; Jacques Lacan, « La Troisième », in *La Cause freudienne*, 2011, 79, p. 30

demandais souvent d'où provenait le principe de vie. C'était une question audacieuse : elle avait toujours été considérée comme un mystère »²⁸. On le sait, Victor Frankenstein essaie de traiter à sa manière cette question qui l'habite, en cherchant à donner vie à un assemblage de matière inanimée. Pour trouver les causes de la vie, il a choisi d'étudier des étapes de décomposition des corps : « après des jours et des nuits de labeurs et de fatigues, j'ai réussi à trouver la cause de la génération et de la vie. Je devins même capable d'animer la matière inerte [...] Je savais préparer un corps pour recevoir la vie »²⁹.

Victor Frankenstein est donc devenu le maître de la vie. Cela ne lui a pas donné, par contre, le moyen de maîtriser les méfaits de sa créature. En particulier lorsque celle-ci lui fait une demande qui le laisse démuni, à savoir d'obtenir l'amour : « si je suis malfaisant, c'est que je suis malheureux [...] Vous devez créer pour moi une femme avec qui je pourrai vivre et échanger ses sentiments affectueux nécessaires à tout être vivant »³⁰. Pourquoi Victor Frankenstein refuse de répondre à cette demande ? Sa créature lui énonce pourtant que s'il peut aimer ou être aimé, il sortira de sa destructivité : « pour l'amour d'une seule créature, je ferais la paix avec le genre humain tout entier »³¹. Victor Frankenstein refuse aussi d'accéder à cette demande par crainte que ce couple donne naissance à une lignée qui perpétue la monstruosité³² : il a en effet la conviction que la reproduction sexuelle et la généalogie sont les dimensions les plus impossibles à maîtriser, encore plus que la vie de sa créature. Si Victor Frankenstein a réussi à créer la vie, il refuse à sa créature de la transmettre au-delà, de se perpétuer. Il lui refuse la lignée. Sa fabrication doit rester une création sans généalogie.

La fabrication de la vie programmée par Victor Frankenstein - qui pense connaître le langage de la vie, la langue du corps parlant - aboutit à la violence. C'est peut-être un risque que comporte toute biotechnologie qui vise à parler la langue du vivant jusqu'à aboutir à la fabrication de la vie³³. Le mot violence est en lui-même équivoque. Il est à la fois du côté de la destruction et du côté de la vie. Sur le plan étymologique, il s'apparente d'une part au mot viol, à l'idée d'effraction, de domination, de négation de l'altérité; de l'autre à l'idée de vigueur, de puissance, de force vitale³⁴. On peut en tout cas se demander si on ne va pas retrouver ce même type de dilemme comme un point limite face à toute avancée qui vise la procréation, la création de la vie, sa transmission, en pensant parler le langage de la vie et de le mettre en acte à travers des technologies contemporaines qui visent à la produire.

28 Mary Shelley, *Frankenstein ou le moderne Prométhée* (1817) Paris, Pocket, 1994, p. 64

29 *Ibid*, p. 65-66

30 *Ibid*, p. 174

31 *Ibid*, p. 175

32 Finalement Frankenstein détruit la femme que lui avait demandée sa créature, pour éviter que vienne de leur union « une race de démons » qui se propage ensuite sur la terre ; en effet : « une des premières conséquences de cet amour dont le démon éprouvait tant le besoin serait la naissance d'enfants » ; *ibid*, p. 199

33 C'est peut-être aussi ce qui fait passer Lacan de la biologie à ce qu'il désigne comme « la viologie, la logie de la violence », Jacques Lacan, « RSI, 8 avril 1975 », *Ornicar*, 1975/76, 5, p. 45

34 Françoise Héritier, « Réflexions pour nourrir la réflexion », *De la violence*, I, Paris, O. Jacob, « Opus », 1996; p. 11-53

LE RÉEL DE LA VIE

Finalement, on peut se demander si la question de savoir ce qu'est la vie n'est pas fondamentalement indéchiffrable. Le vivant échappe à son exploration. Comme le rappelle Jacques-Alain Miller³⁵, la vie est un concept éminemment problématique, et dont Lacan pouvait dire, dans son *Séminaire* de 1955 : « Le phénomène de la vie reste dans son essence complètement impénétrable, il continue à nous échapper quoi qu'on fasse ».

On pourrait dire que ce réel insaisissable de la vie entre en jeu à travers chaque conception. Le vivant, dans sa survenue, révèle qu'il n'y a pas d'explication possible à la vie, qu'on ne peut qu'y consentir. Consentir à la vie, c'est aussi consentir au mystère : « au mystère qui préside pour chacun à sa promotion à l'être, qui le fixe et l'oblige à un point dans l'espace, à un moment dans le temps. »³⁶.

Etre au monde, c'est une situation déjà en elle-même marquée par l'étrangeté : étrangeté d'être soi, de le devenir, à partir de cette série de hasards qui ont dû entrer en jeu pour produire la contingence³⁷ de la rencontre de cet homme-là et de cette femme-là, jusqu'à conduire à celle de ce spermatozoïde et de cet ovule. Chacun doit trouver ses solutions pour penser cet impensable. Finalement, tout ce qui concerne la conception, la filiation, l'histoire et la généalogie n'est que le traitement imaginaire et symbolique d'un réel inabordable de la création de la vie par une procréation, qu'elle soit issue de la sexualité ou assistée.

Qu'il soit issu d'une biotechnologie ou d'une procréation classique, l'enfant est corrélé au mystère de son surgissement. Ce mystère prédomine, et persiste au-delà de toute prouesse technique. C'est ainsi que toute procréation reste corrélée aussi à ce que Lacan désigne comme « non-rapport sexuel », au-delà de toute vie sexuelle. L'enfant vient en lui-même suppléer à ce non-rapport. Il est la preuve que quelque chose a eu lieu. Il donne sens à ce dont on ne peut finalement saisir le sens. On se reproduirait donc paradoxalement à partir du fait qu'il n'y a « pas de rapport sexuel ». Tout partirait d'une certaine impasse. Comme l'énonce Lacan : « le sexe a abouti à faire maladie chez le parlêtre, et la pire maladie, celle dont il se reproduit »³⁸. Il veut récupérer quelque chose de lui-même en se reproduisant, et en continuant à se reproduire. C'est ainsi qu'apparaît, comme le dit dans Jean-Luc Godard : « un désir maladif et fortement mortel d'être plus qu'un, un autre que soi, qui annonce votre mort »³⁹. Formule saisissante qui montre que dans la reproduction se noue le sexe et la mort, à travers un désir sur un fond d'impossible.

Parmi les fantasmes qui entrent dans le projet des procréations médicalement assistées, on peut aussi repérer la série de ceux qui mettent en jeu la sexualité, à travers le fait de la court-circuiter⁴⁰. Le court-circuit de la sexualité dans la procréation témoigne de la difficulté de mettre ensemble sexualité et procréation. Les procréations médicalement assistées réalisent ainsi le fantasme d'une procréation sans sexualité,

35 Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événements de corps », in *La Cause Freudienne*, 44, 2000, p. 5

36 Charles-Ferdinand Ramuz, « Besoin de Grandeur », *Oeuvres complètes*, vol. 4, Lausanne, Ed. Rencontre, 1938

37 On pourrait voir la contingence comme un hasard dont on se saisit.

38 Jacques Lacan, « RSI, 8 avril 1975 », *Ornicar*, 1975/76, 5, p. 45

39 Voir Jean-Luc Godard, Anne-Marie Miéville, « Toi, moi », *France, tour, détour, deux enfants*, Paris, Antenne 2, 1980

40 Pour rejoindre parfois une procréation divine, même si ce registre se retrouve plutôt au centre des délires psychotiques.

qu'on retrouve au cœur des théories sexuelles infantiles, au noyau des fantasmes inconscients⁴¹.

Bref, ce type de fantasmes participe au développement de la science. Ils peuvent être à la base d'une découverte ou de la promotion d'une invention technologique, mais ils peuvent aussi conduire à des transgressions, à forcer la réalité, à la faire quitter son sillon, à la faire délirer. C'est une des caractéristiques du débat éthique autour des biotechnologies contemporaines que de ne plus savoir où est la limite, où la mettre. Que faut-il autoriser ? Que faut-il interdire ? Quel est le risque de ces nouvelles techniques ? Quel est le risque d'une pente conservatrice face à ces nouvelles réalités ? On ne sait plus quelle position prendre, entre un excès d'interdiction ou un excès de fascination. L'interdiction peut en effet être motivée par la fascination. Les repères symboliques peuvent éclater sous la pression d'une jouissance en excès, que ce soit la jouissance du fantasme en tant que tel ou une jouissance que le fantasme déclenche : une jouissance qui fait retour dans le processus scientifique même ou son application.

QUAND LES DÉSIRES DEVIENNENT DES DROITS

On est à une époque où les désirs sont revendiqués comme des droits. De même, un système de jouissance peut devenir un droit. Ces deux dimensions se retrouvent ainsi au cœur des débats éthiques, politiques ou de société. Tout est en train de changer. Comment se repérer ? Ce qui est considéré à une époque comme transgressif peut se banaliser en un autre temps. C'est justement le cas avec les procréations médicalement assistées, qui peuvent amener à procréer à tout prix. De plus en plus de combinaisons sont possibles, mettant chaque fois en jeu à la fois un fantasme, une jouissance spécifique et la question de la limite. On trouve là le catalogue des questions éthiques. Que penser de la conservation ovocytaire ? La vitrification des ovocytes permet le don d'ovule, mais aussi de conserver certains ovules pour pouvoir les utiliser ultérieurement, à sa convenance, comme une sorte de don à soi-même, pour concevoir avec les ovocytes de sa jeunesse.

Comment faire face à la demande de procréation dans des situations dites « sociétales », c'est-à-dire sans stérilité avérée, comme dans les couples du même sexe, ou chez les transsexuels, à travers la mise en réserve des gamètes avant le changement de sexe ? On peut procréer au-delà de soi, au-delà du couple, par le don de gamètes, de zygotes ou d'embryons, de proposer des embryons en adoption, la gestation pour autrui, le don d'utérus, comme cette mère qui a donné par greffe son utérus à sa fille qui ne pouvait porter son enfant et qui va avoir son enfant dans l'utérus qui l'a elle-même porté⁴². Ou on peut également vouloir maîtriser l'avenir, ou penser le maîtriser, à travers les possibilités de la médecine prédictive préconceptionnelle, par les stratégies du diagnostic pré-implantatoire, dont les indications font débat, mais aussi plus simplement par le choix du sexe de l'enfant en fonction du fantasme des parents et de leurs projets narcissiques. On peut enfin faire un usage privé des possibilités du

41 Voir à ce propos les développements donnés sur ces dimensions subjectives dans 'Vertige de l'origine', au chapitre 2 : François Ansermet, *La fabrication des enfants. Un vertige technologique*, Paris, Odile Jacob, 2015

42 «Tiens ma chérie, voici mon utérus», diffusé le 5 novembre 2012, RSR, La 1ère, *Corpus* de Virginie Matter, avec François Ansermet. Accès : <http://www.rts.ch/la-1ere/programmes/corpus/4307798-tiens-ma-cherie-voici-mon-uterus.html>; «Naissance du premier bébé suite à une greffe d'utérus». Définition de la PMA», diffusé le 10 octobre 2014, RSR, La 1ère, *Corpus* de Virginie Matter, avec François Ansermet. Accès : <http://www.rts.ch/audio/la-1ere/programmes/corpus/6193014-corpus-10-10-2014.html?f=player/popup#/la-1ere/programmes/corpus/6193014-corpus-10-10-2014.html>

séquençage du génome, avec des systèmes accessibles à chacun à travers internet⁴³, qui permettent de juger des risques en jeu dans une procréation, en fonction des patrimoines génétiques de ceux qui projettent de concevoir un enfant. Nous voilà face à un nouveau type de patrimoine qui n'est plus la fortune, mais bien plutôt les potentialités génétiques amenées par chacun des partenaires.

La limite, entre ce qui est un droit ou ce qui ne devrait pas l'être, mobilise les convictions de chacun, la culture dans laquelle il est immergé, le système social dont il est issu. Ce qui est possible doit-il nécessairement avoir lieu ? On mesure une fois de plus à quel point le mouvement peut évoluer du conservatisme au transgressif. Quoi qu'il en soit, on le voit, le fantasme pénètre dans la réalité, pour la refaire à son propre mode. Un mode où l'on veut que tout soit possible, au service d'une jouissance revendiquée comme un droit.

Un droit à tout, tout de suite, et encore plus : c'est une tendance contemporaine du droit d'avoir, d'avoir à tout prix, au-delà des limites de ce qui est possible. Parfois, lorsqu'une chose est voulue à tout prix, le désir n'y est plus. Vouloir et désirer ne sont en effet pas du même ordre. Avec les biotechnologies, ce qui est devenu aujourd'hui possible peut devenir une obligation. On passe ainsi insidieusement du désir à la volonté, et de la volonté au devoir. Le possible peut se muer en une injonction. On passe du désir au surmoi, à l'obligation. Avec le paradoxe de ne plus savoir finalement ce qu'on désire. Jusqu'à se retrouver complètement déboussolé.

LA PSYCHANALYSE FACE AUX NOUVELLES CLINIQUES DU CORPS

Toutes ces démarches biotechnologiques, à travers les opérations fantasmatisques qu'elles réalisent concrètement, convoquent ainsi la psychanalyse. Il s'agit pour celle-ci de ne pas s'y soustraire, de ne pas tomber dans une tentation conservatrice.

Au un par un de chaque cas dans son inévitable particularité. Mais elles ont pourtant des points communs, en particulier d'entraîner une section entre la libido et la nature, qui introduit aussi et paradoxalement une connexion entre la libido et la culture⁴⁴. C'est ainsi qu'on pourrait voir le forçage de la réalité par la science comme une connexion entre la libido et la science. Réaliser une telle connexion dévoile inévitablement un réel inassimilable et mobilise des systèmes de jouissance. Ce qui permet de mieux comprendre aussi d'où proviennent les passions et les résistances qui peuvent envahir le champ des débats qui entourent les biotechnologies périnatales.

Reste alors au clinicien, en particulier orienté par la psychanalyse, de savoir comment se situer dans le monde biotechnologique contemporain. Peut-être s'agit-il pour lui, dans sa clinique, de miser d'abord sur un espace possible au-delà de ces débats, pour accueillir chacun dans sa singularité, en misant sur l'invention du sujet, au-delà de ce qui lui est imposé, ou même si c'est lui qui a choisi l'offre de toutes ces possibilités nouvelles. On peut être paradoxalement aliéné à la liberté qu'on prend, à la liberté qu'offre la science. C'est là que l'éthique de la psychanalyse ouvre à la possibilité de se régler plutôt sur les solutions que le sujet invente. L'invention, c'est là le pari de la

43 comme « 23AndMe »

44 Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », in *La Cause Freudienne*, 1999, p. 43, p. 7-29

clinique psychanalytique, y compris avec les situations extrêmes introduites par les biotechnologies.

Mais le psychanalyste est aussi parfois convoqué comme en urgence suite aux difficultés qui peuvent apparaître dans la confrontation d'un sujet particulier avec les possibilités offertes par les biotechnologies. Celles-ci peuvent amener en effet aux frontières du réel, vers ce qui reste impensable, conduisant à ce « point panique » dont parle Lacan. Une impression de transgression peut aussi saisir le sujet, l'idée qu'il peut aller trop loin dans son désir d'avoir un enfant. Il peut rester perplexe, être à son tour pris vertige.

La psychanalyse peut offrir des repères pour dépasser les vertiges induits par les biotechnologies, pour aller au-delà de la sidération qui peut en résulter : elle permet, au cas par cas, de remettre le sujet en jeu, afin qu'il puisse reprendre sa propre histoire d'une façon à chaque fois singulière. C'est un rendez-vous important pour la psychanalyse à l'époque des biotechnologies : un rendez-vous à ne pas manquer. Il s'agit en effet de viser un positionnement paradoxal : s'appuyer sur le réel qui fait effraction, pour aider le sujet inventer sa solution, pour s'inventer de façon inattendue, surprenante, parfois bien au-delà de ce qu'on avait imaginé.

- Texte établi sur la base d'une transcription de la conférence réalisée par Lily Naggar -

人
体
言
葉

LA PSYCHANALYSE AU XXI^E SIÈCLE

SOPHIE MARRET-MALEVAL

Depuis son invention, la psychanalyse a connu un succès paradoxal. Réservée à une élite plutôt intellectuelle à ses débuts, pratiquée par un petit nombre de pionniers, en butte à de fortes résistances, elle a connu une expansion considérable tant du côté de ceux qui l'exercent que des analysants, une expansion encore actuelle. Elle s'est également démocratisée, elle est entrée par les psychologues et les éducateurs dans les institutions de soins, comme psychanalyse appliquée ; la création récente des CPCT par Jacques-Alain Miller et l'École de la Cause Freudienne (Centres psychanalytiques de consultation et de traitement), contribuent largement à faire bénéficier d'une pratique référée à la psychanalyse à un public large, du fait de la gratuité et de la brièveté des traitements qui y sont proposés. Des CPCT ont été ouverts dans la plupart des villes de France et dans le monde entier. Les cabinets privés accueillent de nos jours également un public très diversifié. Lacan qui n'a pas tenu la clinique des psychoses à l'écart de la psychanalyse a également favorisé ce mouvement, de même que son orientation contre tout standard ainsi que le respect par les praticiens de notre champ d'une rémunération variable en fonction des revenus de chacun.

Pourtant, la psychanalyse est toujours restée minoritaire dans les institutions psychiatriques, et son implantation actuelle y reste très fragile. Par ailleurs, les résistances, voire les attaques à son encontre n'ont fait que croître quand on la soupçonne à tort d'un monopole sur les institutions de soin. Tel a été le cas dans la bataille récente autour de l'autisme. Elle a vu ses concepts se diffuser dans le grand public : nul n'ignore le complexe d'Œdipe, que le rêve a un sens, une vulgarisation qui est aussi le support des critiques qui lui sont adressées. On lui reproche volontiers une pratique un peu vieillissante, « *has been* », culturellement marquée, dans la plus profonde méconnaissance de ses fondements théoriques et de ses évolutions.

LA PSYCHANALYSE NE PROMET RIEN

Quand bien même ses partisans font un effort de transmission, celui-ci n'entamera pas les oppositions. Freud notait déjà dans son *Introduction à la psychanalyse*, en 1916, que son procédé, contraire à celui de la médecine, à l'esprit de la science, que ses modalités de transmissions et ses présupposés éthiques, quand il défend l'étiologie sexuelle des névroses, ne pourront que lui attirer des critiques, renforcer les préjugés. Il conclut d'ailleurs : « contre les préjugés, il n'y a rien à faire »¹. Il avertit dès la première conférence, que là où la médecine donne l'assurance de la guérison, y compris pour en renforcer les chances, le psychanalyste met en avant les difficultés et ne promet rien². Sa méthode de transmission ne peut reposer sur la démonstration objective, l'étudiant ne peut assister à une cure, mais doit éprouver sur lui-même les effets de l'inconscient. « On apprend d'abord la psychanalyse sur son propre corps, par l'étude de sa propre personnalité », dit Freud³. La voie de l'interprétation enfin, si Freud affirme qu'elle n'est pas sans fondements, n'est pas celle

1 Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse*, (1916), Paris, Payot, traduction de S. Jankélévitch 1988, p. 440

2 *Ibid.*, p. 5

3 *Ibid.*, p. 9

de la certitude et ne repose sur « aucun critère de décision objectif »⁴ d'autant qu'elle vise des éléments « muets »⁵. Elle doit faire avec la dimension de l'acte et un certain arbitraire (d'ailleurs, Lacan a plutôt déplacé l'accent de l'interprétation de l'analyste à celle du sujet, voire de l'inconscient lui-même, nous y reviendrons).

S'adressant à un public d'étudiants en médecine, Freud affirme : « Je vous montrerai que toute votre culture antérieure et toutes les habitudes de votre pensée ont dû faire de vous inévitablement un adversaire de la psychanalyse »⁶. La psychanalyse doit emprunter des chemins différents de celui de la science pour opérer, elle se situe à l'envers de son discours, cela reste une des conditions fondamentale de son exercice et l'une des raisons des résistances qu'elle continue de développer, dès lors que la science a non seulement suscité des progrès fulgurants, mais entraîné aussi une croyance aveugle dans un scientisme douteux qui prétendrait pouvoir résoudre les énigmes de l'humain dans des coordonnées biologiques, génétiques, cognitivo-comportementales, universalisables et certaines. Si la science fondamentale ne cesse de pointer ses zones d'ombres inéliminables, inhérentes à tout système formel, la psychologie dite « scientifique » a cru par quelques mirages de fausse science (c'est-à-dire en ignorant ces zones d'ombre et en transposant sans prudence les outils de la science à un champs qui lui est hétérogène), pouvoir nous donner les clés du mécanisme humain. Alors donc que certains scientifiques trouvent intérêt à nos travaux, le commun de la pensée contemporaine persiste à croire dans le triomphe à venir de la rationalité. La psychanalyse ne peut s'accommoder de cette croyance, elle reste, de ce point de vue, à rebours du temps. Freud mettait déjà en garde celui qui voudrait aller vers la pratique de la psychanalyse, prétendant l'en dissuader, pointant que cela l'empêcherait de faire une carrière universitaire. Ses propos ont conservé toute leur valeur⁷. Mais au-delà du temps, des conditions de la culture, Freud avertissait encore que la psychanalyse ne pourra que se tenir sur une marge étroite, vouée à toujours s'intéresser à ce que la culture rejette pour les nécessités de la civilisation. « Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste », aurait-il dit lors de son voyage aux Etats-Unis.

Freud notait que les résistances à la psychanalyse étaient principalement dues à son hypothèse de l'étiologie sexuelle des névroses, du fait que la culture est fondée sur la sublimation et la société sur la répression des pulsions sexuelles⁸. D'ailleurs, sans doute n'est-ce plus tant d'actualité aujourd'hui, sauf à réviser la théorie avec Lacan pour préciser où se situe le véritable scandale de la psychanalyse : d'affirmer le trou inéliminable dans le savoir, soit la fonction du réel, un « ça rate » essentiel, en opposition au vœu que « ça marche » de la science. « La pratique lacanienne opère dans la dimension du ratage. [...] En tout cas, c'est ce qui s'est découvert à nous non pas intellectuellement, mais dans la pratique, c'est qu'elle existe sur un fond d'impossible », affirme Jacques-Alain Miller dans « Une fantaisie »⁹.

La psychanalyse en effet, rappelle-t-il encore, a contribué à « la dissolution de la morale civilisée » quand Freud a souligné que la racine des névroses tenait dans le refoulement des pulsions sexuelles. Il a conduit par ailleurs à normaliser celle-ci, les mettre au jour, avec un œil clinique sans jugement, qui n'est pas celui de la morale, à en souligner l'importance dans l'économie psychique, jusqu'à pointer la sexualité infantile, la perversité polymorphe de l'enfant, la bi-sexualité fondamentale de l'être humain (autant de termes d'ailleurs souvent mal compris). N'oublions pas la force de

4 *Ibid.*, p. 213

5 *Ibid.*, p. 134

6 *Ibid.*, p. 6

7 *Ibid.*, p. 6

8 *Ibid.*, p. 12-13

9 Jacques-Alain Miller, « Une fantaisie », in *Mental* n°15, février 2005, p. 9-27

subversion de la psychanalyse à ses débuts. Il soulignait par ailleurs que le Surmoi, intégration de l'interdit sur lequel est fondé la culture, le lien social, est une « pure culture de la pulsion de mort », visant la destruction des désirs du moi¹⁰. Il n'est jamais autant dénudé que dans l'auto-reproche du mélancolique. Le surmoi est lié au ça, que Freud définit comme le réservoir des pulsions, et non au moi, il est une instance féroce, qui peut pousser à l'autodestruction, ce qui conduira Lacan à montrer que le surmoi est un impératif de jouissance. Libérer la jouissance, c'est aussi libérer la pulsion de mort (les toxicomanes à l'occasion en font la preuve). Lacan par le terme de jouissance visera d'ailleurs à souligner la nature bi-face de la pulsion. Freud déjà s'interrogeait lorsqu'il écrivait en 1930, dans *Malaise dans la civilisation* : « La question cruciale pour le genre humain me semble être de savoir si et dans quelle mesure l'évolution de sa civilisation parviendra à venir à bout des perturbations de la vie collective par l'agressivité des hommes et leur pulsion d'autodestruction. Sous ce rapport, peut-être que précisément l'époque actuelle mérite un intérêt particulier. Les hommes sont arrivés maintenant à un tel degré de maîtrise des forces de la nature qu'avec l'aide de celles-ci il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier. Ils le savent, d'où une bonne part de leur inquiétude actuelle, de leur malheur, de leur angoisse. Il faut dès lors espérer que l'autre des deux « puissances célestes », l'éros éternel, fera un effort pour l'emporter dans le combat contre son non moins immortel adversaire. Mais qui peut prédire le succès et l'issue »¹¹. L'avenir proche allait malheureusement lui donner raison de sa prophétie, qui reste, quatre-vingt cinq ans plus tard, d'une brûlante actualité, pointant la face obscure de la jouissance. En soulignant que la technique avait donné aux hommes les moyens de leur autodestruction, Freud notait aussi que la montée du discours de la science a conduit à dénuder la jouissance.

« La science [...] s'est [...] instituée de disjoindre le sens et le réel », montre Jacques-Alain Miller dans son séminaire intitulé « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthiques »¹². Il lui a pour cela fallu rompre avec la métaphysique et l'ontologie comme en atteste le mouvement de la logique qui dut être constituée en système formel pour devenir langage fondateur des mathématiques. Le réel de la science se cerne par des formules qui, pour être opératoires, doivent exclure le sens. « C'est pourquoi [La science] a d'abord rencontré comme son Autre, la religion », souligne-t-il¹³. Le discours de la science contribua dès lors à faire apparaître la structure de fiction de la vérité qui relève nécessairement du signifiant, comme le formule Lacan¹⁴. Il participa à la ruine des idéaux. Il en résulte une « Perte de confiance dans les signifiants maîtres, [une] nostalgie des grands desseins », comme l'indique encore Eric Laurent¹⁵. La montée en puissance de la technique, de la science, est allée de pair avec le déclin de la « morale civilisée », selon le terme freudien, dévoilant qu'un « plus de jouir » est aux commandes. La psychanalyse a, en quelque sorte, participé de ce mouvement. Lacan note d'ailleurs que « L'inconscient répond à quelque chose qui tient à l'institution du discours du maître lui-même » qu'il associe par ailleurs à la science¹⁶. La science a refoulé le savoir mythique, « Mais excluant celui-ci du même coup, ajoute-t-il, elle n'en connaît plus rien que sous la forme de ce que nous retrouvons sous les espèces de l'inconscient, c'est-à-dire comme épave de ce savoir, sous la forme d'un savoir

10 Sigmund Freud, « Le moi et le ça », (1923), in *Essais de psychanalyse*, traduction de Jean Laplanche, Paris, Payot, 1981, p. 268

11 Sigmund Freud, *Le malaise dans la civilisation* (1930), trad B. Lortholary, Paris, Le Seuil, col. Points, p. 173

12 Jacques-Alain Miller et Eric Laurent, « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », séminaire inédit, 1996-1997, p. 203

13 *Ibid.*

14 *Ibid.*, p. 5 et Jacques Lacan, « Jeunesse de Gide », in *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 742

15 Jacques-Alain Miller et Eric Laurent, « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », p. 9

16 Jacques Lacan, *L'envers de la psychanalyse* (1969-1970) texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Le Seuil, 1991, p. 104

disjoint »¹⁷. Ainsi la psychanalyse ne promet pas le bonheur, la résorption du réel, l'éradication de la jouissance, ni une jouissance qui serait celle qu'il faut, elle ne peut que s'intéresser à ce qui est exclu, méconnu, le prendre en compte, opérer à partir d'un aperçu de la jouissance de chacun pour que son action soit moins aveugle, plus bordée, moins au service de la pulsion de mort (d'où l'idée freudienne d'un pari sur l'Eros contre la pulsion de mort).

« La pratique freudienne a frayé la voie à ce qui se manifestait, avec tous les guillemets que vous voulez, comme une libération de la jouissance, note Jacques-Alain Miller. La pratique freudienne a anticipé la montée de l'objet petit *a* au zénith social et elle a contribué à l'installer. [...] La pratique lacanienne, elle, a affaire aux conséquences de ce succès sensationnel. Des conséquences qui sont ressenties comme de l'ordre de la catastrophe. La dictature du plus-de-jouir dévaste la nature, elle fait éclater le mariage, elle disperse la famille et elle remanie le corps, pas simplement sous les aspects de la chirurgie esthétique ou de la diète [...]. Ça peut aller jusqu'à une chirurgie et une intervention sur le corps beaucoup plus profonde. Maintenant qu'on a déchiffré, décrypté le génome, on va vraiment pouvoir aller dans la voie de ce que certains appellent une post-humanité »¹⁸.

Ce constat, s'il ne va pas dans le sens d'un espoir ouvert par la libéralisation de la jouissance, n'est toutefois pas non plus la voie ouverte à la nostalgie d'un ordre ancien. Freud avait su montrer combien celui-ci, qui culmine avec cette fameuse morale civilisée du XIXe siècle, avait sa nocivité propre, c'est à lui que s'attaque la psychanalyse à ses débuts. Point d'idéal rousseauiste non plus, d'un retour à l'état de nature où la jouissance serait naturellement régulée. Freud montre qu'il n'y a pas de nature sans culture, de lien à l'autre sans renoncement et sans la pulsion de mort. Lacan lui emboîte le pas, la psychanalyse n'emprunte ni la voie de Kant, de l'impératif moral qui méconnaît que la jouissance est en son fondement, ni celle de Sade, de l'éloge de la jouissance, qui méconnaît qu'elle agit au nom de l'Autre, d'une version féroce d'un Père sans manque qu'elle s'attache à faire exister. La civilisation contemporaine est au service de la pulsion de mort, elle méconnaît en outre l'ordre moral paradoxal qui l'anime, l'inexistence de l'Autre, l'absence de garantie de la vérité.

NI LA TRADITION, NI LA SCIENCE

Jacques-Alain Miller notait qu'à l'ère des sujets déboussolés, les psychanalystes d'autres courants que le nôtre avaient adoptés trois tendances distinctes :

- Une tendance réactionnaire
- Une tendance conservatrice visant à l'immobilisme
- Une tendance progressiste qui prétendrait se mettre au pas de la science

Ces trois tendances reculant sur les fondements de la psychanalyse en s'illusionnant d'un « ça marche », là où notre éthique nous porte plutôt à tirer les conséquences d'un « ça rate ». Il indiquait en 2004 :

Au moins en France, les psychanalystes ne manquent pas — ils sont sans doute plus nombreux que nous — qui rêvent et qui s'activent dans l'idée de remettre l'ordre du discours du maître en place. Remettre le maître en place pour

¹⁷ *Ibid.*, p.103

¹⁸ Jacques-Alain Miller, « Une fantaisie », in *Mental* n°15, février 2005, p. 9-27

pouvoir encore être subversifs: « Français, encore un effort pour être réactionnaires, sinon vous ne serez pas révolutionnaires ! »¹⁹

Pastichant le chapitre de *La philosophie dans le boudoir* intitulé « Français, encore un effort pour être républicains » dans lequel Sade subvertit le discours révolutionnaire pour faire l'éloge du meurtre et de l'inceste, Jacques-Alain Miller remet ses pas dans ceux de Lacan quand il dénonce les leurres de la morale kantienne qui ignore que la sadisme est son envers.

Il y a le texte, poursuit-il, où on explique aujourd'hui que les psychanalystes ayant affaire à ces déboussolés doivent vraiment renoncer à sa subversion ancienne pour commencer à refile, à donner dans la main, dans la tête, à ces patients, les signifiants de la tradition, à défaut de quoi rien ne pourrait se passer. [...] On va voir des psychanalystes reconstituant l'inconscient, essayant de reconstituer artificiellement l'inconscient de papa, l'inconscient d'hier, comme on voit monter sur la scène du monde et changer notre vie quotidienne, nos voyages, nos loisirs enfin, les fous de Dieu. C'est la même chose: les fondamentalistes freudiens...²⁰

Cette position s'est avérée sensible dix ans plus tard, avec le débat sur le mariage homosexuel en France, non seulement chez les freudiens, mais aussi chez certains lacaniens, tenants de la seconde position que Miller décrit ainsi : « Une seconde position se décide dans la psychanalyse, une position que l'on peut dire passéiste et qui consiste à dire: il ne se passe rien, rien n'a lieu. L'inconscient est éternel, l'éternel qui est ton Dieu, si je puis dire »²¹. Il évoque là non seulement certains courants de l'IPA (*International Psychoanalytical Association*), mais aussi ceux qui n'ont pas suivi Lacan au-delà du second temps de son enseignement, d'une position structuraliste, pour lequel le Nom-du-Père, le lieu de la loi, qui ordonne la chaîne signifiante, occupe une place éminente et qui en font une lecture encore marquée de l'Œdipe.

En effet, on a vu l'an dernier bien des collègues s'opposer ou reculer devant le mariage pour tous, dans l'idée que suivrait la question des enfants, de l'homoparentalité, évoquant la fonction structurante du Père et de l'Œdipe. Ils négligeaient que Lacan, dans son dernier enseignement réduit le Père à sa fonction de nomination du réel, de point d'accroche du signifiant et de la jouissance, nul besoin donc d'une incarnation sexuée pour que celle-ci opère, et que Lacan y démontre qu'un sujet peut bien s'orienter de tout autre bricolage qui assurerait cette connexion. Ils négligeaient que le dernier enseignement nous porte au-delà de l'Œdipe et met l'accent sur l'inexistence du rapport sexuel, qu'il n'y a pas de rapport naturel entre les sexes, d'écriture possible de ce rapport, la question du sexuel étant relative au signifiant et en particulier au phallus, signifiant de la différence sexuelle (nous y reviendrons).

« Les hommes, les femmes et les enfants, ce ne sont que des signifiants »²², disait Lacan en 1973. Chacun opère à cet égard un choix, lesté par la contingence de la jouissance, « jouissance qui ne surgit jamais la première fois que par effraction, vous laissant une marque vouée à se répéter »²³. Le destin du sujet n'est pas celui de l'anatomie, mais de sa rencontre singulière avec la jouissance et de son choix inconscient et premier d'une modalité de faire avec celle-ci.

19 *Ibid.*

20 *Ibid.*

21 *Ibid.*

22 Jacques Lacan, *Encore* (1972-73), Paris, Le Seuil, 1975, p. 34

23 Jacques-Alain Miller, « Mariage homosexuel : oublier la nature », *Le Point*, 10 janvier 2013

La pratique lacanienne du XXI^e siècle, nous porte au-delà de l'Œdipe, d'une répartition naturelle des sexes, de la loi du Père. Elle nous a portée plutôt à repousser les positions conservatrices qui récusent le mariage pour tous au nom d'une perspective théorique et d'une lecture de Lacan discutables, et à soutenir le oui.

Enfin, Jacques-Alain Miller dénonce une troisième position chez les psychanalystes, une position progressiste, mais qui tourne tout autant le dos aux fondements et à l'éthique de la psychanalyse: « Cette position progressiste consiste à mettre, à essayer de mettre la psychanalyse au pas du progrès des sciences et des fausses sciences, d'enrégimenter la psychanalyse selon le progrès des sciences et des fausses sciences »²⁴, elle est celle qui pense que la biologie pourrait démontrer l'inconscient, le rendre lisible. Elle s'oriente d'une position platonicienne qui fut longtemps celle de la science, pour laquelle tout ce qui est réel est rationnel, c'est à dire qu'elle postule un savoir dans le réel qui pourrait se mettre en formules, s'écrire. L'inconscient est dès lors situé au niveau de ce savoir démontrable, de ce qui s'écrit. C'est négliger que le dernier enseignement de Lacan - avec ce que Miller a nommé l'inconscient réel, soit qui inclut le ça, la jouissance - met plutôt l'accent sur ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Toute formalisation produit toujours un reste, un réel inassimilable, celui auquel a affaire le sujet du langage. La jouissance n'est ni déchiffrable, ni visualisable, ni localisable en une entité biologique ou un principe dynamique. Le langage fait une marque sur le corps du parlêtre, « le corps apparaît alors comme l'Autre du signifiant, en tant que marqué, en tant que le signifiant y fait événement et alors il vaut, cet événement, cet événement de corps qu'est la jouissance, il apparaît comme la véritable cause de la réalité psychique », précisait Jacques-Alain Miller dans son cours « L'être et l'Un »²⁵. Cette jouissance du corps propre est une jouissance primaire qui n'en passe pas par l'interdit, par l'Œdipe, ni par le narcissisme, l'image du moi. Elle est contingente, singulière (donc non universalisable), non inscriptible car elle est l'Autre du langage. La psychanalyse lacanienne, qui nous porte au-delà de l'Œdipe contrevient fondamentalement à tout espoir rationaliste et scientiste. Freud évoquait déjà cette incompatibilité foncière entre la science et la psychanalyse, il mettait déjà en valeur que cette dernière ne promet rien, invitant à abandonner, avec la psychanalyse, l'idéal d'un universalisable, d'une promesse de bonheur et de guérison, d'un « ça marche ». Lacan a accentué cette incompatibilité en donnant les bases théoriques pour la comprendre, et en portant la psychanalyse au-delà de l'Œdipe, en déplaçant le concept d'inconscient du langage au corps jouissant, en pointant qu'un « ça rate », est au principe de la psychanalyse.

« À des titres divers [...], note Jacques-Alain Miller, ces trois positions que j'ai distinguées me semblent ouvrir sur des pratiques de suggestion », il précise : « La première, la pratique réactionnaire de la psychanalyse, procédera par l'exaltation du symbolique véhiculé par la tradition. D'ailleurs, on assiste à des alliances sensationnelles avec tous les traditionalismes, qui mettent en valeur une convergence saisissante entre la Bible et "l'Interprétation des rêves" »²⁶, alliances qui furent encore sensibles à l'occasion du débat sur le mariage pour tous. « La seconde pratique que j'appelais passéiste, procédera par la consolidation d'un refuge imaginaire. Quant à la troisième, qui est déjà, sans doute, la plus avancée, elle se voue, elle s'adonne à un ralliement, elle se rallie au réel de la science, croit-elle »²⁷, ordonnant ces trois positions selon les catégories lacaniennes du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel, il pointe déjà que la

24 Jacques-Alain Miller, « Une fantaisie », in *Mental* n°15, février 2005, p. 9-27

25 Jacques-Alain Miller « L'être et l'Un », Séminaire d'orientation lacanienne, leçon 12, du 11 mai 2011, inédit

26 Jacques-Alain Miller, « Une fantaisie », in *Mental* n°15, février 2005, p. 9-27

27 *Ibid.*

troisième fait erreur quant à sa conception du réel, c'est par là que se distingue la pratique lacanienne, dont Jacques-Alain Miller note qu'il « s'agit de l'inventer. Bien sûr, il ne s'agit pas de l'inventer ex-nihilo. Il s'agit de l'inventer sur la voie que le dernier Lacan, en particulier, a frayée ». Si la pratique lacanienne, « joue sa partie par rapport à la pratique de l'IPA et à ses standards », « elle joue surtout sa partie par rapport aux nouveaux réels dont témoigne le discours de la civilisation hypermoderne, précise-t-il. Elle joue sa partie dans la dimension d'un réel qui rate, de telle sorte que le rapport des deux sexes entre eux va devenir de plus en plus impossible, que l'un-tout-seul, [...] sera le standard post-humain, l'un-tout-seul à remplir les questionnaires pour recevoir son évaluation et l'un-tout-seul commandé par un plus-de-jouir qui se présente sous son aspect le plus anxiogène »²⁸. La pratique lacanienne est donc celle qui s'oriente à la fois du réel tel que Lacan porte à la saisir dans son dernier enseignement, entraînant une refonte des repères théoriques, mais également des modalités de manifestation de ce réel dans l'époque. La pratique lacanienne est résolument contemporaine, en prise sur son temps.

Jacques-Alain Miller précise encore les conditions du passage de la pratique freudienne à la pratique lacanienne :

La découverte de Freud s'est faite dans le contexte du matérialisme psycho-physiologique de la fin du XIXe siècle [...] donc dans le contexte d'un réel [...] de type galiléen, c'est-à-dire incluant un savoir, il a découvert qu'il y a du sens dans le réel. Il faut dire que ça a fait scandale. La psychanalyse est apparue comme une corruption du savoir scientifique. Parce que le savoir scientifique peut être dans le réel, mais pour ne rien dire. Qu'il y a du sens dans le réel implique que ça veut dire quelque chose, qu'il y a une intention. Et, pour la psychanalyse, qu'il y a du sens dans le réel a été sa condition de possibilité. Du sens dans le réel, c'est le support de l'être du symptôme, au sens analytique. Pourtant, [...] on a laissé faire Freud. On peut se demander pourquoi? On l'a laissé faire, lui et ses disciples qui se sont mis à proliférer. On les a laissés trafiquer le symptôme avec le symptôme mental, on a laissé trafiquer ça avec du sens. On a même laissé la psychiatrie être gagnée par ça. Sans doute parce qu'on n'avait pas le savoir dans le réel qui pouvait répondre à des symptômes de ce genre, à part à la grosse: on avait la lobotomie, la cure de sommeil — enfin, c'était à la grosse. Donc, on a laissé ça, on l'a laissé faire avec son intention de sens dans le réel [...] jusqu'au moment actuel.²⁹

Il montre que l'époque actuelle a procédé à une scission nouvelle du réel et du sens. « Le symptôme avait quelque chose à dire », il est désormais réduit au trouble. « Et l'anglais dit ça mieux quand il parle de *disorder*, mot qui prend sa référence à l'ordre du réel ».

Ce que fut le symptôme et qui n'est plus que trouble est désormais divisé en deux, dédoublé. Du côté du réel, il est traité hors sens par la biochimie, par les médicaments de plus en plus ciblés. Le côté du sens continue d'exister à titre de résidu. Le côté du sens fait l'objet d'un traitement d'appoint qui prend deux formes essentiellement, me semble-t-il : d'une part, une écoute de pur semblant — "venez que je vous écoute" — qui a valeur d'accompagnement et

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*

souvent même de contrôle de l'opération qui s'accomplit dans le réel par le biais du médicament. En effet, les biochimistes sont les premiers à dire: "mais pas du tout, il faut que nos patients soient écoutés aussi". La deuxième forme que prend l'écoute de pur semblant, c'est la pratique de la parole autoritaire et protocolaire des thérapies cognitivo-comportementales. Nous avons donc le symptôme réparti en deux. Du côté du réel, on vise la suppression plus au moins approximative du trouble et du côté du sens, c'est un accueil du sens, un ruissellement de sens et, en même temps, un nivellement du sens. Il faut dire que c'est spécialement du côté des thérapies cognitivo-comportementales qu'on assiste à un refus, à une réfutation du symptôme. Alors que, dans la psychanalyse, le symptôme avait valeur de vérité, il représentait la vérité toujours sous un masque, donc comme un mensonge, et il fallait prendre le temps de vérifier le symptôme au sens de le faire vrai.³⁰

Il situe la pratique lacanienne à cet égard. Elle admet qu'il y a du savoir dans le réel, mais en même temps elle pose « que dans ce savoir il y a un trou, que la sexualité fait trou dans ce savoir »³¹.

Ce trou est la conséquence de ce que la sexualité, le rapport à l'autre sexe, en passe nécessairement par le phallus, signifiant de la différence des sexes. Lacan pose que « l'être sexué des femmes n'en passe pas par le corps mais par ce qui relève d'une exigence logique de la parole »³². Il n'y a donc pas rapport naturel de l'homme à la femme, d'autant plus que du côté femme, il manque un signifiant pour dire son être. Il n'y a pas de signifiant spécifique pour dire L femme, dans le sens où le féminin ne se repère qu'en rapport au signifiant phallique, par rapport à un « il n'y a pas ». C'est ce qui fait que la femme est « pas-toute », indique Lacan, pas-toute dans la fonction phallique, pas toute dans la dépendance du phallus, du signifiant, tandis qu'« Un homme, ce n'est rien d'autre qu'un signifiant »³³, énonce-t-il. D'une part, l'être femme se repère par rapport à ce signifiant, mais, de l'autre, se repérant comme n'ayant pas et, du fait du manque d'un signifiant pour dire son être, elle n'est pas-toute dans la sujétion du phallus et du signifiant. C'est ce que marquent ses formules de la sexuaction.

Du fait que le rapport entre les deux sexes en passe par la médiation du phallus (que chacun des deux sexes se repère par rapport à ce signifiant), qu'il n'y a pas de rapport naturel de l'un à l'autre (puisqu'on ne jouit pas du corps de l'Autre, mais que la jouissance dépend du phallus), qu'il n'y a pas de signifiant pour dire L femme, Lacan déduit « Il n'y a pas de rapport sexuel », soit pas d'écriture d'un rapport logique entre hommes et femmes du type xRy. Cela nécessiterait notamment de pouvoir écrire « y » (soit le signifiant de L femme qu'il n'y a pas). La sexualité fait trou car du côté de la position féminine se rencontre une objection au savoir, un trou au niveau du signifiant, et corrélativement, une jouissance qui ne se rapporte pas au phallus.

Ainsi Jacques-Alain Miller peut-il dire que « les symptômes sont symptômes du non-rapport sexuel », qu'il n'est que secondaire que les symptômes soient articulés en signifiants, « les symptômes sont avant tout des signes du non-rapport sexuel, éventuellement des signes de ponctuation. Lacan parlait des symptômes comme de points d'interrogation dans le non-rapport sexuel. Hier, j'entendais une patiente parler que ce qui reste pour elle d'angoisse se lie au corps comme une virgule, comme une pause de respiration. Donc, les symptômes sont des signes. C'est un autre abord que

30 *Ibid.*

31 *Ibid.*

32 Jacques Lacan, *Encore* (1972-73), p. 15

33 *Ibid.*, p. 34

l'abord comme message ». Il ajoute : « les symptômes sont symptômes-jouissance, si je puis dire, ils expriment que la jouissance n'est pas à la place où elle devrait être, pensait-on, c'est-à-dire dans le rapport sexuel, dont Freud donne la singularité sous les espèces de la monogamie »³⁴.

C'est pourquoi Jacques-Alain Miller affirme : « c'est le "il n'y a pas de rapport sexuel" qui donne le site de la pratique lacanienne, parce que c'est à entendre au regard de l'énoncé qui affirme "il y a du savoir dans le réel", et le "il n'y a pas de rapport sexuel", c'est ce qui fait la balance avec le "il y a du savoir dans le réel". C'est le rapport sexuel qui fait objection à la toute-puissance du discours de la science »³⁵. La psychanalyse n'est pas un obscurantisme qui repousse la science, mais elle s'oriente du trou incomblable dans le savoir, de ce qui lui résiste et que la science s'emploie à réduire. Le scandale de la psychanalyse tient toujours à la place qu'elle accorde à la sexualité, en tant que là se joue l'objection au discours de la science, à l'idéal d'un savoir totalisable. Pour avancer dans ce sens, il a toutefois fallu que Lacan pousse la psychanalyse un pas plus loin que Freud, au-delà de l'Œdipe, du prestige du père, de l'inconscient signifiant.

DE FREUD À LACAN

La psychanalyse de *l'Introduction à la psychanalyse* de Freud, est celle du sens, du déchiffrement, de l'interprétation des rêves, des lapsus, par laquelle le désir refoulé se révèle dans l'association libre, il s'interprète et provoque un soulagement du symptôme. La nouveauté de la psychanalyse alors, c'était de considérer que le rêve, le lapsus, l'acte manqué ont un sens.

Si Freud relève que le rêve contient des éléments « muets »³⁶, il tient ceux-ci pour des symboles, auxquels il est en mesure, avec l'expérience, de « donner une traduction constante »³⁷ (c'est à dire qu'ils relèvent de constantes – Freud vise notamment le symbole phallique – mais qu'il s'agit également de prendre au sens ces éléments muets, de les traduire, de les inclure dans une chaîne signifiante, là où ils apparaissent hors sens, isolés). Lacan, s'intéressera plutôt au versant hors sens de ces éléments muets, notamment du phallus, dont Lacan indique qu'il est le signifiant du manque dans l'Autre, il nomme ce qui manque à l'Autre maternel, c'est-à-dire qu'il nomme un manque en tant que tel, le manque dans l'Autre, dans le trésor des signifiants, dans l'ordre du langage. Il deviendra le signifiant qui manque à l'Autre. La nouveauté introduite par Freud, au regard de la science toutefois était d'attirer l'attention sur le sens d'éléments en apparence insensés, tenus pour négligeable par la médecine, avec cette particularité que le sens n'est pas accessible d'emblée car une censure s'est exercée sur certains éléments, il reste insu du sujet. Le rêve toutefois, l'association libre, donnent accès aux éléments refoulés. La technique de la psychanalyse consiste à permettre le dépassement de la résistance, le surgissement de ces éléments pour « libérer la libido de ses attaches » au symptôme³⁸. Elle requiert de s'écarter de la suggestion (que Freud tient pour un procédé cosmétique, là où la psychanalyse relève d'un procédé chirurgical³⁹), pour que le sujet lui-même s'approprie ces éléments. La psychanalyse, telle que Freud la définit dans *l'Introduction*, tient en la recherche de la cause, pour conduire vers un changement durable, en surmontant les

34 Jacques-Alain Miller, « Une fantaisie », in *Mental* n°15, février 2005, p. 9-27

35 *Ibid.*

36 Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse*, (1916), p. 134

37 *Ibid.*, p. 135

38 *Ibid.*, p. 431

39 *Ibid.*, p. 428

résistances. « La tâche incombe au malade », précise-t-il, le psychanalyste fait usage d'une « suggestion » guidée par les associations du patient et l'expérience du praticien, qui tient compte du transfert⁴⁰. On voit néanmoins l'embarras de Freud avec la question de l'interprétation, entre son refus de la suggestion, et sa compréhension de l'interprétation comme suggestion guidée. Ainsi indique-t-il : par ailleurs que l'interprétation n'est pas pure suggestion de la part de l'analyste, mais que ce qui est suggéré rencontre une réalité, ou encore que « la suggestion ne sert qu'à la suppression des résistances intérieures »⁴¹. Lacan précisera que l'analyste n'est que supposé savoir par le patient, qu'il ne sait pas, il invite l'analyste à se faire pure chambre d'écho, à faire résonner les signifiants du patient, à ne pas penser qu'il a la clé, mais à opérer à partir de ce défaut de savoir pour que le sens surgisse du côté du patient. La validité d'une interprétation se mesure à la modification qu'elle entraîne. Jacques-Alain Miller déploiera la logique un pas plus loin encore, quand il souligne que c'est l'inconscient qui interprète.

« L'interprétation n'est pas autre chose que l'inconscient, [...] l'interprétation est l'inconscient même », c'est-à-dire que l'inconscient « se tient [...] tout entier dans le décalage [...] qui se répète de ce que je veux dire à ce que je dis »⁴², l'interprétation analytique vient en second. Néanmoins, dit-il, « l'inconscient aussi bien veut être interprété. Il s'offre à l'être. Si l'inconscient ne voulait pas être interprété, si le désir inconscient du rêve n'était pas, dans sa phase la plus profonde, désir d'être interprété [...] désir de prendre sens, il n'y aurait pas l'analyste »⁴³. Il propose de comprendre l'interprétation comme déchiffrement, « Mais déchiffrer, c'est chiffrer à nouveau. Le mouvement ne s'arrête que sur une satisfaction »⁴⁴. La psychanalyse doit dès lors viser une pratique du sens qui ne resterait pas « au service du principe de plaisir »⁴⁵, soit qui vise à débusquer la jouissance, invitant à se démarquer d'une interprétation qui serait à l'instar de l'inconscient.

Le postulat qu'il y a du sens dans le réel, reste néanmoins la base de la psychanalyse. Jacques-Alain Miller, plutôt que d'opposer trop fermement la psychanalyse freudienne et la psychanalyse lacanienne, préfère situer la pratique freudienne du côté de la psychanalyse qui commence, et la pratique lacanienne du côté de la cure qui se poursuit, au-delà du sens, nous y reviendrons.

Pour Freud donc, le symptôme a également un sens. Il est fondé sur un conflit entre le conscient et les éléments refoulés. Le symptôme est un arrangement, un compromis entre deux tendances conflictuelles, d'où l'idée que le symptôme emporte une satisfaction. Mettre à jour les éléments refoulés doit permettre, sinon de résoudre le conflit, au moins de rendre la lutte entre ces forces « normale », selon la formulation de Freud. Déjà Freud indique qu'il ne vise pas tant l'éradication du symptôme que la souffrance qu'il emporte, sa part d'invivable. Il ne s'agit pas dès lors, de tout interpréter, de vouloir tout guérir, tout résoudre. Freud note d'ailleurs que la disparition des symptômes est loin de signifier la guérison de la maladie, il reste la faculté de former des nouveaux symptômes. Il s'agit plutôt de viser un nouvel arrangement tolérable pour les sujet des éléments conflictuels. Il vise à écarter les conditions qui président à la formation des symptômes, ce qui entraîne la guérison, ce qui fera dire encore à Lacan, que « la guérison vient de surcroît ». Poussant un pas plus loin encore, il mettra l'accent

40 *Ibid.*, p. 429

41 *Ibid.*, p. 431

42 Jacques-Alain Miller, « L'interprétation à l'envers », in *La Cause Freudienne* n°32, Paris, Navarin, février 1996, p. 5

43 *Ibid.*, p. 6

44 *Ibid.*, p. 6

45 *Ibid.*, p. 6

sur l'expérience éthique de la psychanalyse comme primordiale au regard de toute visée thérapeutique.

Aucune visée normalisante par ailleurs chez Freud qui affirme que nous sommes « tous malades », que la différence entre le névrosé et la santé nerveuse est quantitative et non qualitative⁴⁶ ce que Lacan portera un cran plus loin en affirmant que « tout le monde délire », c'est-à-dire qu'aucune garantie n'est possible quant à la vérité, que nous sommes tous malades du langage, et des fictions de la vérité. Il ne s'agit donc pas, là encore, de guérir le sujet en fonction d'une norme préétablie qui serait la bonne. Ainsi Freud peut-il dire dans *l'Introduction*, que ce qui caractérise la psychanalyse, est moins la matière sur laquelle elle travaille que sa technique⁴⁷, et encore que le psychanalyste n'est pas un mentor, ni un éducateur, qu'il ne prétend à aucune influence sur le sujet au profit de la vie sociale⁴⁸. Il affirme que la psychanalyse ne prend pas le parti de la morale, mais celui de la vérité, avec toutefois cette touche idéaliste, de son temps, quand il affirme : « celui qui a su, après avoir lutté contre lui-même, s'élever vers la vérité se trouve à l'abri de tout danger d'immoralité »⁴⁹. Freud croit à la vérité, il en reste un peu prisonnier, bien qu'il perçoive déjà que la libido résiste à l'influence, à l'interprétation, ce qui éloigne la psychanalyse d'une thérapeutique causale (au sens où il s'agirait de rectifier la cause du symptôme). La rectification de la psychanalyse porte sur le conflit entre deux tendances contradictoires, elle n'élimine pas les tendances fondées sur la libido, mais le sujet peut s'arranger autrement avec elles.

Enfin, Freud considère que le narcissisme dans les psychoses empêche le transfert et donc l'opération analytique, car le transfert en est le ressort. Le transfert repose sur la reproduction d'une situation antérieure, Freud le tient comme une névrose artificielle qui vient remplacer le symptôme, qui sera élucidée dans la cure, jusqu'à la suppression de cette « maladie artificielle », permettant alors de « supprimer la maladie engendrée par le traitement »⁵⁰. Il affirme que les « névroses narcissiques [soient les psychoses] ne présentent pas le phénomène du transfert » (car la libido est retirée sur le moi) et donc pas de possibilité de guérison par la psychanalyse⁵¹. Outre qu'il précisera la notion de transfert, Lacan définira les conditions d'une approche psychanalytique des psychoses, à condition précisément d'en modifier la technique. Freud d'ailleurs interrogeait déjà : « a-t-on bien compris ces domaines ? », appelant à poursuivre son chemin sur ce point. La psychose sera non seulement la porte d'entrée spécifique de Lacan dans la psychanalyse, mais elle deviendra son guide, quand l'exemple de Joyce le conduira à repenser la théorie analytique, à partir des psychoses, sur la fin de son enseignement. Elle nous rappelle que la clinique de l'être parlant est une clinique du nouage du langage, du corps et de la jouissance. Là où Lacan, pour se dégager de l'imaginaire prégnant dans la clinique freudienne, avait placé l'accent sur la structuration du sujet par le langage, dans le début de son enseignement, il inventera le terme de « parlêtre » pour rendre compte de ce que l'être parlant a un corps, un corps qui jouit, et que cette jouissance est intimement liée au traumatisme de la langue sur le corps. Il s'en dégage deux grandes orientations cliniques : celle des psychoses pour lesquelles la psychanalyse favorise l'invention qui permet de contenir la jouissance délocalisée en la prenant au filet de la langue, celle des névroses pour laquelle il s'agit plutôt d'ouvrir la fenêtre du fantasme sur la jouissance qu'elle voile afin de délivrer un peu le sujet de ses effets aveugles et délétères. La psychanalyse est la clinique de l'être parlant, c'est-à-dire

46 Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse*, 1916, p. 435

47 *Ibid.*, p. 366

48 *Ibid.*, p. 410-411

49 *Ibid.*, p. 411

50 *Ibid.*, p. 422

51 *Ibid.*, p. 425

celle qui explore les conséquences pour le parlêtre de la marque du signifiant sur le corps.

Dans un article de publication récente, intitulé « Une psychanalyse a structure de fiction »⁵², Jacques-Alain Miller ordonne la logique de la cure selon les deux temporalités de la psychanalyse qui commence, et la psychanalyse qui finit, saisissant aussi, dans le mouvement même de l'expérience analytique celui de son histoire. Il note que dans une analyse qui commence, « on transporte vers un autre ce que l'on a dans la tête, ce qu'on se disait à soi-même, ce qu'on avait jamais dit à personne », « ce qu'on se disait à soi-même, dans le flou », marquant que ce flou, c'est la conscience, comme l'avaient aussi saisi les écrivains comme Virginia Woolf, avec leur pratique du « courant de conscience ». « Une analyse commence quand le sujet s'attache à faire passer l'événement de pensée dans la parole ». Dans l'analyse alors « l'amorphe se dote d'une morphologie », l'analyse est expérience de formalisation, « l'amorphe mental adopte la structure de langage ». « C'est l'événement de pensée qu'on a à se mettre sous la dent en psychanalyse, et c'est d'ailleurs une question de savoir comment il se rapporte à l'événement de corps »⁵³, ce qui sera plutôt l'objet de l'analyse qui finit. Dans l'analyse qui commence, cette formalisation, produit des effets de révélation, de vérité, de sens. Elle procède de l'« articulation d'événements individualisés, qui par là se révèlent traçables ». Elle produit dès lors « des effets d'allègement », de « distanciation ». L'inconscient s'y dévoile comme un effet d'extimité : « c'était en moi et cela m'était inconnu, insu », « l'inconscient c'est l'extime », note Miller⁵⁴.

Il précise alors qu'une analyse qui dure peut avoir des effets de détérioration. Dans une analyse qui dure en effet, « la révélation devient plus rare » elle est « remplacée par la répétition ». « Une analyse qui dure demande de traverser la stagnation, de la supporter, c'est-à-dire d'explorer des limites, celle de la cage du sinthome », c'est-à-dire d'explorer les limites du pouvoir du signifiant et la manière dont la jouissance est aux commandes, toujours là au joint intime de l'expérience du langage. L'analyse devient « expérience du réel » : « dans une analyse qui dure, on attend quelque chose de l'ordre de la cession de libido, le retrait de la libido d'un certain nombre d'éléments traçables qui ont été dégagés à l'époque de la révélation »⁵⁵.

Cela ne peut s'obtenir qu'à avoir épuisé le sens, à l'avoir reconduit aux signifiants élémentaires du sujet, ceux qui touchent à sa jouissance. L'interprétation lacanienne prend ainsi appui sur un « déchiffrement qui ne donne pas sens », sur la coupure qui sépare les « signifiants proprement élémentaires sur lesquels [le sujet] a, dans sa névrose, déliré »⁵⁶. Elle vise les confins du mot pour conduire sur la voie de l'objet, ouvrant une fenêtre sur les limites du dire.

Dans *Encore*, Lacan indique : « suivre le discours analytique ne tend rien moins qu'à rebriser, qu'à infléchir, qu'à marquer d'une incurvation propre et d'une incurvation qui ne saurait même être maintenue comme étant celle de lignes de forces, ce qui produit comme telle la faille, la discontinuité. Notre recours est, dans la langue, ce qui la brise »⁵⁷, soit ce qu'il nomme la lettre, le bord entre le signifiant et le réel, à l'instar de la lettre mathématique qui articule la structure, au-delà du sens, et enserme un réel. C'est pourquoi il dit que la lettre « révèle la grammaire »⁵⁸. Les signifiants élémentaires du

52 Jacques-Alain Miller, « Une psychanalyse a structure de fiction », in *La Cause du désir* n°87, revue de l'École de la Cause Freudienne, Paris, Navarin, 2014, pp. 69-77

53 *Ibid.*, p. 71

54 *Ibid.*, p. 72

55 *Ibid.*, p. 73

56 Jacques-Alain Miller, « L'interprétation à l'envers », in *La Cause Freudienne* n°32, Paris, Navarin, février 1996, p. 7

57 Jacques Lacan, *Le séminaire, livre XX, Encore* (1972-1973), p. 44

58 *Ibid.*, p. 44

sujet écrivent un texte réduit qui délivre une vérité, mais pas sans prise avec la jouissance du sujet. D'une part donc il convient de viser ce qui peut s'articuler, de l'autre, comme il le relève, « cette articulation se fait dans ce qui résulte du langage quoi que nous fassions, à savoir un supposé en deçà et au-delà »⁵⁹. C'est-à-dire que l'usage de la lettre conduit sur la voie du Réel, selon les coordonnées qu'il en donne précédemment : l'objet *a*, objet cause du désir, qui commande la jouissance du sujet, et l'inexistence du rapport sexuel. L'objet *a* désigne chez Lacan l'objet qui localise pour le sujet la jouissance perdue résultant de l'incidence du langage sur le corps et qui la met en fonction. « Il s'agit de lire quoi ? », précise-t-il encore un peu plus loin, « rien d'autre que les effets de ces dire. Ces effets nous voyons bien en quoi ça agite, ça remue, ça tracasse les êtres parlants » et les faire servir à donner « une ombre de petite vie à ce sentiment dit de l'amour »⁶⁰. Il s'agit pour Lacan, de faire usage des effets des dire pour « civiliser » la jouissance par l'amour, qui est ce qui permet d'en faire sens⁶¹, mais aussi de viser un désir vivant. « Il faut que par l'intermédiaire de ce sentiment, ça aboutisse [...] à la reproduction des corps »⁶².

A cet égard, Lacan souligne de quel usage du sens dépend le discours analytique : « En effet, un discours comme l'analytique vise au sens. [...] Ce que le discours analytique fait surgir, c'est justement l'idée que ce sens est du semblant. Si le discours analytique indique que ce sens est sexuel, ce ne peut être qu'à rendre raison de sa limite. Il n'y a nulle part de dernier mot si ce n'est au sens où mot, c'est *motus* - j'y ai déjà insisté. Pas de réponse, mot, dit quelque part La Fontaine. Le sens indique la direction vers laquelle il échoue »⁶³. « La jouissance ne s'interpelle, ne s'évoque, ne se traque, ne s'élabore qu'à partir d'un semblant », note-t-il encore⁶⁴. C'est bien pourquoi la pratique lacanienne reste pratique du signifiant.

Si l'orientation vers le Symbolique, marquant les premiers temps de l'enseignement de Lacan visait à « reconnaître que l'inconscient a une structure de langage, la « suprématie du signifiant sur le signifié », « l'orientation vers le réel » du dernier enseignement conduit à « tirer toutes les conséquences de la structure de fiction de la vérité »⁶⁵. Jacques-Alain Miller rappelle que dans la dernière leçon d'*Encore*, « la structure de langage n'est qu'une élucubration de savoir sur la langue, n'est que fiction », le symbolique s'avère de l'ordre de la fiction, un « pansement sur l'inexistence du rapport sexuel »⁶⁶. Il note que « l'inconscient freudien a structure de fiction », mais pas la jouissance. L'orientation vers le réel, c'est conduire l'analyse jusqu'à ces conséquences, la conduire au-delà de l'inconscient freudien, de l'Œdipe, du primat du symbolique, vers une élucidation de ce qui opère de la jouissance pour l'être parlant. Il s'agit d'entrevoir que l'inconscient est une « défense contre la Jouissance »⁶⁷. L'acte analytique consiste alors à « ne pas reculer devant la structure de fiction de la vérité », à passer d'un « qu'est-ce que ça veut dire ? », quand l'analyse commence, à un « qu'est-ce que ça satisfait ? », conduisant à entrevoir l'inconscient réel, soit « ce qui ne se laisse plus interpréter », mais qui opère à notre insu⁶⁸.

Jacques-Alain Miller note que l'opération analytique ne va pas sans le temps nécessaire, temps à ce que s'épuise le sens, mais aussi temps relatif à ce que se dévoile

59 *Ibid.*, p. 44

60 *Ibid.*, p. 45

61 Jacques-Alain Miller, « Pièces détachées », séminaire 2004-2005, leçon n°2 du 24-11-2004, p.17

62 Jacques Lacan, *Le séminaire, livre XX, Encore (1972-1973)*, p. 45

63 *Ibid.*, p. 74

64 *Ibid.*, p. 85

65 Jacques-Alain Miller, « Une psychanalyse a structure de fiction », in *La Cause du désir* n°87, mai 2014, p. 74

66 *Ibid.*

67 *Ibid.*, p. 76

68 *Ibid.*, p. 76-77

l'inertie de la répétition, il faut du « temps pour désinvestir », « pour que l'intérêt libidinal vienne se condenser dans l'objet *a* »⁶⁹. La psychanalyse reste l'envers de l'accélération contemporaine du temps. On trouve là encore une racine des résistances qu'on lui oppose. Elle est contemporaine au sens où elle ne cesse d'interpréter l'envers de la civilisation.

Elle dévoile notamment les impasses du scientisme qui prétend ignorer le réel, la jouissance et l'inexistence du rapport sexuel, le résorber, produisant un retour aveugle de ses effets. Elle éclaire chacun de ceux qui s'adressent à elle sur son inclassable, sa singularité foncière, sur la manière dont opère la pulsion, dont il fait avec le réel, le soulageant un peu de l'œuvre silencieuse de la pulsion de mort. Elle conserve une fonction critique essentielle des discours de la modernité.

人 体 言 葉

⁶⁹ *Ibid.*, p. 73

DU CORPS ET DE LA MÉDECINE

BERTRAND LAHUTTE

De nos jours, « avoir un corps » passe pour une évidence, sous les espèces d'une sorte d'habeas corpus généralisé. À grand renfort d'invigoration hygiénistes, s'occuper de son corps semble un impératif pour le sujet moderne : objet de modifications (esthétique, cosmétique, etc.), objet de soins, d'entretien.

CORPS MUTILÉ / CORPS AUGMENTÉ

Il s'agit certes d'en faire bon usage, au-delà de la nécessité vitale. Nous sortons très vite du registre de la naturalité ou du confort, tant le corps peut être poussé hors de ses limites, comme chez les sportifs de haut niveau. C'est le cas, par exemple pour certains équipements venant appareiller le corps, et parfois jugés trop avantageux dans une compétition sportive. L'athlète suréquipé serait donc suspect d'enfreindre les règles. Plus étonnamment, la même question a pu se poser chez des sportifs mutilés. Ainsi l'un d'entre eux, amputé des jambes, était en passe d'être jugé plus avantageux que ses homologues parfois valides du fait de la très haute qualité de ses appareils prothétiques.

Dans les applications militaires, le corps du combattant est également l'objet d'attentions particulières. Il existe de longue date un espoir dans la possibilité de créer des combattants « sans corps ». Ce sont les drones actuellement, mais qui sont téléguidés et donc tributaires de leur prolongement humain. Plus avant, nous pouvons considérer la perspective des « robots autonomes de combat ». Le fantassin reste cependant une valeur sûre, même s'il rencontre des limites : celles de son efficacité. C'est ce qui conduit, logiquement, à envisager de « l'appareiller » avec, par exemple, l'emploi d'appareils de portage, comme des exosquelettes, voire d'autres moyens d'optimisation de son potentiel.

CORPS ÉTUDIÉ

Mais le corps s'offre également et surtout comme objet d'étude. À ce titre, il n'est pas sans intéresser la médecine, même s'il se heurte pendant longtemps, dans la culture européenne, à un tabou : celui de l'offense à l'intégrité au corps et à son Créateur. Force est de constater que ceci a été dépassé.

Parmi les précurseurs, Hippocrate¹ fonde sa clinique sur le primat de l'observation. Son approche reste descriptive et séméiologique : elle procède d'un raisonnement analogique et métaphorique.

Le recensement de symptômes est délaissé au XVIII^e siècle avec l'École de Paris. Ce tournant historique repose sur la méthode dite « anatomo-clinique ». Les médecins, bien plus que d'être des guérisseurs et de faire des observations, se mettent alors à établir des concordances. Jean-Baptiste Morgagni fonde l'anatomo-pathologie et instaure le cadavre comme outil de l'étude des vivants : il existe un rapport entre symptômes et lésions. François-Xavier Bichat trouve des spécificités aux lésions en fonction des « tissus » qui les concernent. René-Théophile Laënnec les classe par nature et par localisation.

Le primat de l'observation ne suffit donc plus : il faut associer des signes cliniques spécifiques à des lésions caractérisées. Ceci nous renvoie à la thèse de Michel

1 Cf. *Corpus Hippocraticum* : recueil d'une soixantaine de livres de médecine datant de l'Antiquité et attribué à Hippocrate.

Foucault : un regard dominant tout le champ du savoir possible à cette période-là, afin de « faire affleurer en surface ce qui n'était donné qu'en couches profondes »². Dans cette acception, le corps malade se présente comme un cryptogramme à décoder et analyser par les signes qu'il présente. Le savoir du corps et l'accident de sa maladie se superposent : l'« être malade » se trouve ainsi réduit au corps. Tout ceci s'offre au déchiffrement du clinicien et laisse une empreinte, persistante : l'aspiration à trouver dans le corps « ce qu'il en serait vraiment », le substratum.

Ainsi s'opère le déplacement d'une clinique contemplative, occupée à accumuler et classifier signes et symptômes, vers une clinique interprétative, qui donne du sens. Par un curieux renversement de situation, ce passage à la clinique interprétative des symptômes va s'opérer via la contemplation, non plus du malade, mais de l'image.

IMAGES

À cet égard, arrêtons-nous en 1895, année de la découverte par Wilhelm Röntgen des rayons x. Quelque chose s'en trouve modifié de par l'incidence de la transparence dans le « regard » médical.

Une première remarque concerne l'image telle qu'elle est révélée par les rayons. Elle s'impose comme une évidence. Le terme d'évidence, véritable court-circuit de la pensée scientifique, évoqué par Gaston Bachelard, arrête le raisonnement.

Une deuxième particularité en découle : il serait attendu de l'image qu'elle « dise » quelque chose du vivant. Pour autant, celui-ci reste une énigme. Cette perspective impose alors de le définir, ce qui ouvre une béance difficile à suturer (nous connaissons la difficulté rencontrée par les épistémologues – ainsi Georges Canguilhem). À cet égard, la seule définition consensuelle du vivant reste celle de Broussais : « la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort », définition résolument négative et fondée sur le corps mort.

Reste une troisième particularité, délicate à aborder : l'image n'est pas une image ! Proposons plutôt qu'elle ne l'est pas toujours. Dans le registre de l'imagerie médicale, l'image est généralement une interprétation, interprétation du signal tout d'abord, par le truchement physique du matériel et de la technique employée. C'est le cas notamment dans l'imagerie par résonance magnétique nucléaire, qui ne donne absolument aucun regard photographique sur les images obtenues. Elle procède du transcodage mathématique d'un signal : les images sont produites. Soulignons également la place de l'interprétation du radiologue suite à cette première interprétation mathématique. Ceci ouvre une question fondamentale quant au statut de la représentation dans cette discipline et, par extension, quant à la nature d'un savoir qui se fonde sur ce registre précis de l'image³.

L'image est indéniablement un médium tout à fait efficace. Insistons sur ce terme, affine aux impératifs modernes : efficace. Elle convoque le reflet, qui renforce l'illusion du caractère supposé objectif du procédé et qui donnerait une équivalence possible entre l'image et la chose. Mais l'image est aussi à la source du mirage de la transparence. Rien ne peut y échapper. Elle supprime l'occultation de la surface et révèle des étendues jusqu'alors invisibles. Par cette occasion, elle enferme l'observateur dans une sorte de circularité du savoir et lui interdit toute représentation. En effet, c'est la présentation – présentation de l'image – qui prend alors le pas sur la représentation. Elle offre ainsi de donner statut d'objet à ce qui vient s'afficher sur l'écran.

² Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, Paris, Puf, 2015, p. 166

³ Prenons-en pour preuve l'engouement pour les études reposant sur différentes méthodes de traitement de l'information : imagerie fonctionnelle, tenseurs de diffusion, spectrométrie, etc.

TRANSPARENCE ?

Le médecin, placé du côté de la science, a cependant affaire à des zones d'opacité, qui peuvent se présenter à l'occasion comme des mirages. Prenons comme illustration l'effet BOLD⁴, acronyme caractérisant le niveau de diffusion de l'oxygène dans les tissus, qui laisse supposer qu'il serait possible de « voir la pensée penser ». Disons plutôt que nous pourrions voir le cerveau s'agiter. En effet, nous voyons des zones s'éclairer différemment sur les images se présentant à nous. Mais l'opacité en reste consubstantielle.

Ce collage entre la vérité supposée et l'image semble précisément aux racines de l'effet de fascination qui caractérise le rapport moderne au corps pour les scientifiques. Nous pourrions rapprocher de ce constat l'illustration du cinéma de David Cronenberg. Selon lui, le corps détient toujours la vérité et, tel qu'il a été amené à le dire⁵, l'écran est devenu notre corps. Nous sommes ainsi en spectacle et au spectacle en permanence.

Une illustration artistique est frappante : celle de Gunther Van Hagen, artiste s'efforçant d'exposer le corps sans enveloppe grâce à ses « plastinations » dans son expédition « Bodies ». Très distantes des écorchés anatomiques et moulages de cire traditionnels, les plastinations nous donnent la représentation d'un corps pellucide au travers duquel nous pouvons apercevoir un certain nombre d'objets particuliers : les organes. La technique fait apparaître quelque chose certes jusqu'alors invisible, mais surtout la disparition de l'enveloppe : un contenu sans contenant.

Nous sommes également frappés de constater que la recherche même de l'occultation, voire de l'invisibilité, focalise les recherches scientifiques les plus actuelles. Retenons les travaux récents⁶ de Sir John Pendry, du Collège Impérial de Londres, sur les propriétés des « méta-matériaux » – se particularisant par la capacité à produire des propriétés physiques encore inconnues. Pendry est parvenu à rendre invisible – aux micro-ondes – un cylindre de cuivre en l'enrobant d'une « cape d'invisibilité ». D'autres travaux sur les propriétés physiques de l'invisibilité sont en cours, comme l'invisibilité aux ondes sonores : il s'agit de camouflage acoustique, de « méta-écrans ». L'Homme invisible d'H. G. Wells, vraisemblablement rendu aveugle par l'opération, deviendrait alors sourd.

L'invisibilité révélée permet de saisir son envers : rendre invisible devrait permettre de voir « au-delà du visible ».

OBSERVER, DISSÉQUER, CALCULER

Quels sont les fondements épistémiques de la recherche sur le corps ? René Descartes s'est tout particulièrement intéressé à la médecine. Très concerné par la question, après la perte de sa fille et de son père, il travaille à l'élaboration d'un traité de médecine, se livre à de nombreuses observations à partir de dissections d'animaux. « Voici mes livres », était-il réputé dire à ses visiteurs, en leur présentant les cadavres des animaux disséqués qu'il étudiait.

L'une de ses références est André Vésale, personnage du milieu du XVI^e siècle, dont le goût pour l'anatomie semble remonter à l'enfance, période marquée par son intérêt précoce pour l'observation des gibets et des cadavres laissés en proie aux charognards. Vésale obtient la charge de la réalisation des dissections officielles et

⁴ *Blood Oxygenation Level Dependent*

⁵ <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00984473/document>

⁶ John Brian Pendry et al., « Controlling Electromagnetic Fields », *Science* 312, n° 5781, 23 juin 2006

autorisées à Paris et fait reconnaître son art dans la discipline. Il produit un corpus de savoir qui fait date : De la fabrique du corps humain, ouvrage constituant l'un des premiers manuels d'anatomie moderne. Vésale fait apparaître ou plutôt disparaître quelque chose : la limite de la forme du corps. Il en paiera le prix et connaît la disgrâce après, semblerait-il, s'être vu reprocher un excès d'empressement lors de la dissection réputée prématurée d'une aristocrate madrilène.

Pour Descartes, le savoir est dans le corps, considéré comme « une machine qui se remue de soi-même ». Entendons que le principe géométrique prime sur la matière : la disposition des organes en explique le mouvement, comme l'automate mu par ses mécanismes. L'âme ne vient plus animer le principe d'existence ; le corps est résolument une entité quantitative, calculable. Il devient accessible à la mathématique.

TRAITEMENT PAR LE CORPS

Mais pour Descartes, c'est malgré tout l'âme qui perçoit, et les « passions » en sont les conséquences sur le corps. Fort de ceci, il propose de provoquer une passion contraire à des fins thérapeutiques pour résoudre les désordres de l'âme, proposition proche du traitement moral, principe thérapeutique fondamental des « classiques » de l'aliénisme.

Le pendant du traitement moral est le traitement physique – par et sur le corps. Celui-ci est précédé d'un héritage encombrant, empruntant à une tradition moyenâgeuse, relativement empirique. L'idée princeps est simple : la folie est susceptible de disparaître au moment de l'agonie. Tout comme le cadavre est au centre de l'observation médicale, l'agonie est aux origines de la thérapeutique.

Il en découle des thérapeutiques des plus vigoureuses, usant principalement à cette époque de l'asphyxie ou de ses avatars. Les chocs physiologiques divers et variés s'y adjoindront peu à peu. Jean-Baptiste Van Helmont, médecin et alchimiste néerlandais du XVI^e siècle, a notablement développé ces thèses, adjoignant à la théorie la pratique et prodiguant l'innovation de multiples inventions. Parmi les plus surprenantes, citons l'usage du bain-surprise, du tourniquet, du pont basculant et d'autres manières de précipiter un choc moral par la voie accessoire d'un choc physique sur les infortunés bénéficiaires.

Les techniques « modernes » des traitements dits de choc (sismothérapie, choc insulinique, etc.) ont pris le relais pour s'imposer comme des pratiques relativement courantes au début du XX^e siècle. Poussant à l'extrême le paradigme du traitement physique, nous relèverons aux États-Unis dans les années quarante les bonnes œuvres du docteur Walter Jackson Freeman et sa pratique de la white cut, technique de lobotomie ambulatoire, rapide et expéditive, pratiquée à grande échelle dans sa lobotomobile pour résoudre une problématique de santé publique.

LE CORPS COMME CAUSE

Cette lecture, probablement critiquable, souligne un effet de rémanence à travers l'histoire. Le corps reste résolument en jeu, même face à des manifestations des plus immatérielles, comme dans la clinique psychiatrique. En 1822, Antoine Laurent Bayle repère la concordance entre un tableau psychiatrique particulier et une inflammation chronique de l'arachnoïde, membrane protectrice des espaces méningés. La pathologie en question est particularisée dans son évolution terminale par différentes phases caractéristiques : dépression, mégalomanie, persécution, démence... Elle sera dénommée par la suite Paralyse Générale – c'est-à-dire la neurosyphilis – et fait date, quand bien même les agents infectieux responsables ne seront identifiés que de

nombreuses années plus tard. Cette évolution temporelle vient mettre à mal les catégories traditionnelles, comme celle des monomanies d'Esquirol. Quand bien même contesté, le champ de réflexion qui s'ouvre sur la causalité des troubles reste irréductible. Un siècle plus tard, l'histoire trouve son dénouement et permet l'obtention d'un prix Nobel à Julius Wagner-Jauregg pour la malariathérapie, premier traitement efficace de l'affection.

Cette anecdote constitue une véritable application du modèle anatomo-clinique. La découverte s'élève au rang de paradigme, et comporte une dimension anticipatoire de l'incidence du corps sur le psychisme dans le regard médical. Il y a donc toujours quelque chose à aller chercher du côté du corps, de l'organique, et potentiellement de l'organe.

UN CORPS SANS LIMITE

La place de l'organe est coextensive de l'avancée des techniques thérapeutiques. Les soins ont commencé, historiquement, par la reconstruction (des membres) et son paradigme : la prothèse. Cette approche s'achemine progressivement vers l'augmentation. Il s'agit notamment de l'introduction des biomatériaux, prolongement direct de la prothèse. Ceux-ci viennent se substituer in vivo à ce qui fait défaut. Ils ne se posent pas simplement sur un corps, mais viennent le compléter. Un peu plus avant, la replantation de morceaux du corps (doigt, fragment de face ou autre) sur une autre partie de celui-ci, permet d'améliorer la survie du fragment. La pratique de la transplantation prolonge cette approche : on vient ainsi disposer de l'organe d'un d'autre, sous certaines conditions d'adéquation et de compatibilité. Plus loin encore, la question de notre développement et de ses potentialités, avec les cellules souches pluripotentes ou le clonage.

Assurément, notre médecine moderne n'est pas une médecine de la personne. Elle n'est plus tout à fait une médecine du corps. C'est une médecine de l'organe, des organes.

DU MORCELLEMENT À LA PEAU

Comment éclairer ce découpage à la lumière de la psychanalyse ? Le premier regard qui s'offre à nous est celui du corps morcelé, désignant avant tout un statut subjectif du corps. Celui-ci est primaire par rapport à la Gestalt, satisfaction de la bonne forme. Le stade du miroir, à l'origine de la complétude imaginaire, va permettre de donner un sens à cette opération. Mais il est avant tout un événement : le stade du miroir fait événement. Il est lié au fait que, foncièrement, nous avons affaire à un corps en morceaux. « Le corps des parlants est sujet à diviser de ses organes »⁷. Nous devons mettre cette référence en tension avec l'unité supposée du corps vivant et de l'âme, âme comme forme du corps vivant. Comment questionner l'indivision de ce corps Un ? Le Séminaire Encore nous expose la dimension de mirage dont il s'agit de se dessaisir. La forme ne répond jamais tout à fait : ça n'est jamais tout à fait cela. Quant aux organes, il s'agit de leur trouver une fonction, un sens. Ils s'aboutent, s'adjoignent les uns aux autres, et fonctionnent comme un réseau de pièces détachées.

Un survol des différentes périodes de l'enseignement de Lacan nous éclaire. Il est possible de situer une première période, centrée sur l'élaboration du stade du miroir. Elle met véritablement en œuvre la fonction imaginaire dans la constitution du corps. C'est le primat de l'imaginaire : le corps est déterminé par son image. La résultante en

7 Jacques Lacan, « L'Étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 456

est l'apparition de cette image totale, unifiée et l'articulation de cette image avec l'organisme qui donne une cohésion d'ensemble. Le développement du schéma optique adjoint le plan du miroir à cet événement caractérisé de « plus pur moment » de la relation spéculaire. Il tombe directement sous la dépendance de l'Autre et ainsi, l'image du corps dépend de la façon dans le sujet se situe dans le champ du Symbolique.

Une deuxième période nous fait apparaître la transformation du corps en corps du signifiant. Le sujet habille peu à peu son organisme du tissu des représentations, ce qui suppose l'incorporation signifiante. Le corps n'est plus abordé sous l'angle du primat de la relation imaginaire mais devient une donnée secondaire, conséquent car consécutive. Le sujet doit se l'approprier à partir de ses échanges avec l'Autre.

Une troisième période fait intervenir la pulsion. Le corps est alors caractérisé par sa substance jouissante : il existe une corrélation de la jouissance et du corps. Dans le Séminaire « Les non dupes errent », nous trouvons cette citation : « Un corps jouit de lui-même, il en jouit bien ou mal, mais il est clair que cette jouissance l'introduit dans une dialectique où il faut incontestablement d'autres termes pour que ça tienne debout, à savoir rien de moins que ce nœud. »⁸

C'est ce qui nous amène à une quatrième période, celle du corps comme lieu de jouissance, par l'introduction, à côté du sujet du signifiant, de la dimension du parlêtre. Elle nous indique un sujet en proie aux manifestations de jouissance qui relèvent du langage, soit un être de jouissance, un être comme jouissance, sans distinction entre le signifiant et la jouissance. Le signifiant est cause de jouissance et la jouissance est véhiculée par la chaîne signifiante⁹, il y a corporisation du signifiant comme affect, c'est-à-dire comme jouissance.

Le corps se présente comme la seule consistance du parlêtre. Le terme consistance est un terme clé. Le corps est le support de l'Imaginaire mais ici dans une nouvelle acception du registre de l'Imaginaire, celle de cette consistance. Le corps auquel nous avons affaire est ici un corps comme peau, comme surface. Non pas une image, mais un sac, un contenant, une enveloppe. C'est un Imaginaire qui va impliquer l'image ainsi que la jouissance.

L'imaginaire comme consistance est véritablement ce qui fait tenir les choses entre elles. Il s'agit d'une référence à l'idée du système : fait système ce qui tient ensemble, et non pas le registre d'un ordre, d'une articulation ou d'un ordonnancement.

CORPS ET CONSISTANCE

Tout cela reste cependant insuffisant, ne serait-ce que pour répondre à l'idée que nous nous faisons de la possession de notre corps. Cette interrogation fondamentale peut être située au fondement même de l'adoration que nous avons pour notre corps.

Elle nous renvoie ainsi à celle de l'amour qui peut fournir une autre façon de faire tenir les choses, en renfort de la consistance, par exemple par l'amour d'un autre corps, celui du partenaire. Aussi improbable que soit l'idée de la propriété de son propre corps, elle peut faire solution pour certains.

Nous en trouvons une autre illustration chez Joyce. Le corps tombe comme une pelure, et il s'agit pour lui de faire un appel à autre chose : devenir Joyce.

L'élaboration du Séminaire xxiii fait appel à cette acception de l'Imaginaire. Elle ouvre sur une question fondamentale : comment, à partir du langage, pouvons-nous agir sur la jouissance ? Le corps devenu support de jouissance, le symptôme est à entendre comme événement de corps. Le corps est toujours signifiantisé, porté par le

⁸ Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre XXI*, « Les non-dupes errent », Leçon du 12 mars 1974, inédit

⁹ Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Seuil, Paris, 1975, p. 104

langage mais, tenant compte du Y a d'Un, au sens d'une réduction au plus pur signifiant sans effet de signifié, l'« événement de corps qu'est la jouissance apparaît comme la véritable cause de la réalité psychique »¹⁰.

La consistance s'offre à nous comme outil permettant d'exclure le sens. La consistance a cette définition élémentaire de « ce qui tient ensemble », et l'idée la plus naïve en est celle de la surface : soit le sac, le torchon. De cette manière, nous sentons le corps comme une peau retenant un amas d'organes. La consistance, si nous allons jusqu'à l'épure de l'imaginaire, nous montre la corde en tant que telle, la corde comme le résidu de la consistance, tel un sac usé jusqu'à la corde.

L'individu se présente comme un corps, mais ne se livre que comme une pelure, un sac.

人
体
言
葉

¹⁰ Jacques-Alain Miller, « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du Département de psychanalyse de l'Université Paris VII, leçon du 11 mai 2011, inédit

SE FAIRE UN CORPS

VERONIQUE VORUZ

INTRODUCTION

CORPS DE LA PHILOSOPHIE

Le titre de mon intervention dans ce cycle de conférences sur le corps parlant est « se faire un corps ». « Se faire un corps », cela indique clairement que pour ce qui est du corps, ce dont il s'agit pour l'être humain ne se résume pas à être un organisme soumis aux lois de la nature, additionné d'une conscience de soi qui ferait la spécificité de l'animal humain – idée que l'on peut retrouver dans la philosophie de Hegel, par exemple : à l'être-en-soi propre à tout objet, s'ajoute l'être-pour-soi de l'humain : la conscience de soi, corrélée à la connaissance de soi. On a ainsi le modèle du corps-organisme + l'âme-conscience.

FABRIQUE DU CORPS

Pour la psychanalyse, au contraire, et c'est bien ce que nous démontre la clinique au quotidien, son corps, *il faut se le faire* (dans tous les sens du terme !). À quoi ressemble cette « fabrique du corps humain » ? Bertrand Lahutte vous a fait une présentation très ramassée des différentes scansion de l'enseignement de Lacan sur le corps dans l'expérience analytique : ainsi, pour Lacan, le corps se fabrique dans plusieurs registres : d'abord, Lacan pose que l'homme acquiert un rapport à son corps au moyen d'une identification à une série d'images. Ces images sont elles-mêmes prises dans le champ du grand Autre – à savoir l'ordre symbolique – par le biais de l'idéal que le sujet cherche à atteindre pour s'extraire de la stagnation spéculaire. Lacan parle ensuite du tissage signifiant au moyen duquel le sujet habille son corps de sens, à partir des représentations du corps qui circulent dans les discours contemporains du sujet (pensons par exemple à un sujet déprimé aujourd'hui : il se représentera son corps, ses affects, en termes de sérotonine etc.). Lacan se focalisera ensuite sur l'inscription de circuits pulsionnels qui régulent la jouissance du corps, avec plus ou moins de succès.

CONSISTANCE DE CORPS – AU MIEUX ET AU PIRE

Au mieux, comme Lahutte vous l'a exposé, ce nouage image/signifiant/pulsion produit une consistance de corps pour le parlêtre, être vivant pris dans un monde structuré par le langage, et cette consistance lui permet d'oublier un peu son corps, de croire à son unité, son identité avec lui.

Au pire, les différentes composantes du corps, corps qu'on croit avoir, s'autonomisent, donnant lieu à des phénomènes parfois extrêmes. C'est à cela que nous sommes confrontés dans l'expérience analytique. Voyons quelques exemples de phénomènes qui impliquent le corps, de près ou de loin, et dont les sujets viennent parler, en analyse, ou ailleurs.

À l'extrême, le sujet peut s'expérimenter comme mort : pensons ici à la mort subjective du Président Schreber, qui, suite à sa deuxième hospitalisation, reçut de ses voix le message selon lequel sa notice nécrologique était parue dans un journal local

(affect catatonique). Pensons aussi au morcellement du corps, manifeste dans les symptômes somatiques ou de conversion : il s'agit ici d'une autonomisation des organes selon la découpe du signifiant. Ou encore à l'angoisse hypocondriaque, où le sujet essaye de se reconstituer un corps qui fout le camp en s'imaginant une maladie qui rendrait compte de la déliquescence de sa consistance de corps (ex. OL cancer). Pensons aussi aux phénomènes hallucinatoires, réinterprétés par Lacan non pas au niveau de l'unité d'un *percipiens* qui percevrait un *perceptum* qui n'existe pas, mais bien plutôt comme faisant signe d'une décomposition de ce qui apparaissait comme unifié avant la cause déclenchant l'hallucination. Dans son texte « D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose », Lacan démontre ainsi que pour ce qui est des hallucinations verbales dans la psychose, il s'agit d'une décomposition et d'une autonomisation du langage en ses différents éléments : chaîne signifiante et signification se dénouent l'une de l'autre, et le corps du sujet est le lieu du retour de la chaîne signifiante qui n'a d'autre signification que personnelle. Pensons aussi aux phénomènes hallucinatoires au cours desquels le sujet est espionné, est regardé d'un mauvais œil : ici encore, il s'agit du retour d'un objet pulsionnel, d'un objet du corps donc, qui n'est pas ou pas suffisamment extrait et qui fait retour dans le réel. Il y aussi les addictions, dont la forme donne sa structure au symptôme du 21^e siècle, qui peuvent entraîner la réduction de la relation d'un sujet à son corps à la répétition d'un circuit pulsionnel. Que dire, pour conclure, des difficultés sexuelles, qu'elles tiennent à la sexualité – c'est-à-dire à l'identification sexuée d'un parlêtre côté homme ou femme, quelle que soit son anatomie, ou à la sexualité – ni la relation de l'homme à son organe, et de la femme à sa jouissance, ne se laissent expliquer par le modèle du corps-organisme.

CORPS PARLÉ ET CORPS PARLANT

Cette longue liste de maux affectant le corps du sujet dans ses différentes dimensions (sexualité, image, affects) montre bien que la relation du parlêtre à son corps n'a vraiment rien de simple. Pour la psychanalyse, ces difficultés que nous avons à avoir un corps, à faire avec son corps, tiennent à ce que nous avons à la fois un corps parlé, et un corps parlant :

Un corps parlé, car nous sommes tous *parlés* par le discours de notre civilisation. Ainsi à l'heure actuelle nos corps sont parlés par les impératifs surmoïques du discours capitaliste : consomme, jouis, sois l'entrepreneur de ton capital-corps, ton capital-jouissance, ton capital-image.

Mais aussi un corps parlant, car ce que le sujet ne peut dire de manière efficace [à savoir, propre à traiter la jouissance en jeu], avec les fictions du langage commun, son corps le dit d'une autre manière – et c'est ce corps parlant qu'il nous revient de savoir déchiffrer dans la relation analytique.

Revenons maintenant en arrière, sur les premières choses inédites qu'a pu poser la psychanalyse sur le corps.

1) LA DÉCOUVERTE FREUDIENNE

Freud se distingue de la psychologie de son temps car il ne fait aucun cas de la naturalité supposée de l'être humain. D'emblée, sa rencontre avec les symptômes de conversion des jeunes femmes hystériques qu'il rencontre chez Charcot, à Paris, puis à Vienne, lui montrent tout à fait clairement ce dont il retourne : à savoir que *le corps est affaire de discours, et non pas d'instinct*. Ainsi Freud peut poser que le symptôme est une formation subjective faisant réponse à un conflit. Ce faisant, la psychanalyse est née : une pratique qui affirme l'implication de la pensée dans le corps humain.

C'est ce que la psychanalyste Dominique Miller, dans une conférence de 2007 intitulée « Le corps entre illusion et réel »¹, pointe :

*La psychanalyse est née quand Freud a déclaré que la cause de la souffrance du corps pouvait être psychique et non pas physique Déclarant ceci, Freud établissait que le corps implique la pensée. Le corps est affaire de discours.*²

Pour le dire autrement, Freud affirme que le corps humain n'est pas régulé par les instincts, contrairement au corps de l'animal (non d'homestique).

La non-naturalité de son corps, à savoir la déviation que le langage inflige à la jouissance 'naturelle', est le plus souvent vécue comme une souffrance, car le parlêtre se sent en disharmonie avec un corps qu'il suppose devoir fonctionner comme si il était régi par la nature. Cette souffrance s'accompagne aussi souvent d'un sentiment énigmatique : pourquoi mon corps ne marche-t-il pas comme il le devrait, notamment au niveau de la vie pulsionnelle, sexuelle ou de la reproduction ? Cette souffrance opaque dont l'homme fait l'expérience vis-à-vis de son corps le pousse à en parler, et aujourd'hui on ne compte plus les professions à l'écoute de ce « dis-corps » [discord], comme l'écrit Dominique Miller : psys, médecins, certes, mais aussi toute une série de professions nouvelles, chacune armée de ses signifiant-maîtres (diététiciens, sexologues, magnétiseurs, etc.).

Ceci étant posé, reprenons la construction lacanienne du 'se faire un corps', et partons donc du corps comme représentation : en effet, chez Freud comme chez Lacan, pas de corps sans image du corps.

A. LA FABRIQUE DU CORPS IMAGINAIRE : DU NARCISSISME AU STADE DU MIROIR

Avant d'explorer la façon dont chez Freud, puis Lacan, le sujet se fabrique un corps imaginaire, il faut noter que les trois dimensions, image/signifiant/pulsion, sont présentes à tous les stades de l'élaboration de Lacan qu'a déclinés Lahutte le mois dernier. Lacan déplace simplement la dimension qu'il privilégie selon les scansionnements de son enseignement, et ce pour que la théorie analytique continue à consonner avec le vécu des parlêtres qui viennent en analyse. Ceci étant dit, voyons ce qu'a apporté d'inédit la théorie analytique sur la constitution du corps comme image.

1 Dominique Miller, "Le corps entre illusion et réel", *Les documents de scripta*, "Le corps en psychanalyse", Cycle de conférences de Reims 2007-2008, Association de la Cause freudienne, p. 5-9

2 *Ibid.*, p. 6

B. PRÉMATURATION

En psychanalyse, prévaut l'idée que le corps humain est tout d'abord sans forme. Le parlêtre est donc sans le confort que le sentiment d'unité corporelle, obtenu par le biais de la forme et donc de la maîtrise, apporte aux sensations de l'expérience vécue. Cette idée trouve sa source dans l'observation de la prématurité du nourrisson par rapport à son développement physiologique. Cette discordance, ce « dis-corps », atteste de l'inadaptation foncière de l'être humain à son environnement. Ainsi dans son texte de 1949 sur « le stade du miroir »³, Lacan expose ce point en des termes un tant soit peu énigmatiques : c'est « l'insuffisance organique de sa réalité naturelle », dit-il, qui ouvre l'homme à la captation spatiale⁴. De quelle insuffisance s'agit-il ? D'« une véritable *prématuration spécifique de la naissance* chez l'homme »⁵. Face à cette insuffisance, poursuit Lacan, « La fonction du stade du miroir s'avère ... [être] d'établir une relation de l'organisme à sa réalité. » Ces observations de Lacan, qui ne sont pas sans résonner avec ce que Freud a pu élaborer de l'*Hilflosigkeit* de l'*infans*, montre bien que chez l'être humain, la faille est présente *ab initio* : à savoir que l'être humain ne peut pas survivre seul, 'naturellement'. Il y faut des constructions.

C. LES TROIS ESSAIS : MORCELLEMENT AUTO-ÉROTIQUE

Cette observation de la prématurité 'organique' de l'*infans*, chez Freud comme chez Lacan, doit être corrélée à la théorie pulsionnelle de Freud, développée dans ses *Trois essais sur la théorie sexuelle* de 1905. C'est dans ce texte que Freud introduit l'idée de la perversion polymorphe de l'enfant : pour Freud, le corps de l'*infans* se jouit, comme Lacan le formulera plus tard, à savoir que chaque organe érogénéisé est apte à procurer à l'enfant une satisfaction libidinale. Les pulsions partielles, ou perverses, ne seront unifiées que plus tard, et mises au service de la fonction reproductrice. Cette dernière subordonnera ainsi les pulsions perverses au primat de la genitalité.

L'organisme de l'enfant est donc, d'une part, prématuré par rapport à sa réalité. D'autre part, son corps pulsionnel est morcelé par le développement auto-érotique de la pulsion, des objets partiels et des satisfactions perverses qu'ils procurent. La pulsion procède par l'érogénéisation des organes du corps sans que soit impliquée la forme unifiée du corps. En effet, dans son texte de 1914 sur le narcissisme, Freud rappelle que les organes du corps sont tous susceptibles d'érogénéité :

*[...] si nous nommons érogénéité d'un lieu du corps cette activité qui consiste à envoyer dans la vie d'âme [mental life] des stimuli qui l'excitent sexuellement ... nous pouvons nous décider à tenir l'érogénéité pour une propriété générale de tous les organes [...]*⁶

D. UNE NOUVELLE ACTION PSYCHIQUE

Dans ce texte fondamental, Freud pose la nécessité d'une « nouvelle action psychique » qui viendrait donner forme au narcissisme. Qu'est-ce que le narcissisme ? Chez Freud, ce concept peut être défini comme l'investissement libidinal par le sujet de

³ Jacques Lacan, «Le stade du miroir dans la formation du Je», in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966

⁴ *Ibid.*, p. 96

⁵ *Ibid.*

⁶ Sigmund Freud, *Pour introduire le narcissisme*, (1914) p. 228

son moi pris comme objet.

Comparons cette position avec celle tenue par Freud dans les *Trois Essais* : dans ce premier texte, Freud attribuait le primat de la génitalité à deux facteurs : 1) à titre subsidiaire, à la volonté d'homéostasie de l'appareil psychique ; 2) à titre principal, à l'effet de la civilisation sur l'individu : il fallait donc qu'une fonction culturelle s'entremette pour que la sexualité de l'homme puisse fonctionner selon la 'nature', selon la fonction reproductive supposée naturelle. C'est dans ce but-là que Freud avait introduit avec le complexe d'Œdipe, un mécanisme symbolique visant à obtenir une organisation pulsionnelle de la sexualité conforme aux impératifs de la civilisation.

Dans son texte sur le narcissisme, dix ans après *Les trois essais*, Freud reprend la question de l'auto-érotisme et des pulsions partielles dans la perspective, cette fois-ci, non plus de la fonction génitale, mais du narcissisme, posant qu'il

[...] est nécessaire d'admettre qu'il n'existe pas dès le début, dans l'individu, une unité comparable au moi ; le moi doit subir tout un développement. Mais les pulsions auto-érotiques sont là dès le tout début ; il faut donc que quelque chose, une nouvelle action psychique, vienne s'ajouter à l'auto-érotisme pour donner forme au narcissisme.⁷

Ce passage est très intéressant car la conception du moi ainsi posé est radicalement différente chez Freud de chez ceux qui se sont réclamés de lui pour faire du moi l'équivalent d'une fonction de synthèse subordonnée au principe de réalité. En effet, Freud poursuit son texte en indiquant bien que le moi en vient à fonctionner comme un organe, susceptible donc d'érogénéité.

À chacune de ces modifications de l'érogénéité dans les organes pourrait être parallèle une modification de l'investissement libidinal dans le moi.⁸

Le moi, selon Freud, est donc un objet érogénéisé, sachant qu'il y faut une nouvelle action psychique « pour donner forme au narcissisme ». Le stade du miroir, présenté par Lacan au XVI^e Congrès International de Psychanalyse tenu à Zürich en 1949, est cette « nouvelle action psychique » pressentie par Freud. Pour dire les choses clairement, le moi est cette image érogénéisée du corps qui fonctionne au lieu du sujet comme un objet unifié et unifiant.

E. LE STADE DU MIROIR

Dans son texte sur « le stade du miroir », Lacan va donc chercher à préciser cette nouvelle action psychique qui va donner à l'organisme la possibilité d'avoir une relation avec sa réalité par le biais d'une identification avec l'image de son corps, ou du corps d'un autre.

Lacan déduit l'existence de ce stade de plusieurs observations comportementales de la reconnaissance par l'enfant de son « image dans le miroir comme telle »⁹, reconnaissance qui a lieu entre 6 et 18 mois. Cette reconnaissance se perçoit, dit-il, par « la mimique illuminative du *Aha-Erlebnis* » - cette expression fait référence à une expérience qui donne une réponse soudaine à un problème persistant.

⁷ Sigmund Freud, *Pour introduire le narcissisme*, (1914), p. 221

⁸ *Ibid.*, p. 228

⁹ Jacques Lacan, «Le stade du miroir dans la formation du Je», in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 93

C'est parce que la reconnaissance par l'enfant de son image au miroir répond à un problème qu'il y reste fixé, fasciné. En effet, Lacan note que chez le singe, l'inanité (inutilité) de l'image est rapidement avérée et que le singe passe à autre chose, alors que chez l'enfant cet acte d'intelligence a des effets en cascade : l'enfant s'y intéresse, il fait des gestes dans le miroir qui permettent au sujet de calculer son rapport aux objets de sa réalité, etc. Que se passe-t-il donc au moment du stade du miroir? Pour Lacan, il s'agit d'« une *identification...* : à savoir la transformation produite chez le sujet quand il assume une image. »¹⁰

Le stade du miroir a donc un effet transformatif sur le sujet, qui peut dès lors se projeter comme corps unifié, maîtrisant son environnement. Le prix de cette unité, cependant, est qu'elle est illusoire, car elle est toujours située dans l'image et non pas dans le corps : image spéculaire ou image de l'autre. En effet, au moment du stade du miroir, « l'être [est] encore plongé dans l'impuissance motrice et la dépendance du nourrissage »¹¹, il y a donc une discordance évidente entre l'image unifiée et le ressenti impuissant. C'est cette discordance qui fait que « cette forme situe l'instance du *moi...* dans une ligne de fiction »¹² : pour reprendre la formulation de Lacan :

*C'est que la forme totale du corps par quoi le sujet devance dans un mirage la maturation de sa puissance, ne lui est donnée que comme Gestalt, c'est-à-dire dans une extériorité où certes cette forme est-elle plus constituante que constituée, mais où surtout elle lui apparaît dans un relief de stature qui la fige et sous une symétrie qui l'inverse, en opposition à la turbulence de mouvements dont il s'éprouve l'animer.*¹³

Si nous suivons bien les termes de Lacan, la forme totale du corps dans l'image permet au sujet, par anticipation sur sa maturation, d'acquérir une maîtrise illusoire sur son corps : illusoire car elle est toujours ailleurs, dans l'image, ce que Lacan pointe avec l'expression « dans une extériorité ». De même, les termes de « figée et inversée » qui qualifient la forme en question symbolisent la permanence mentale du *je* et préfigurent sa destination aliénante. C'est le drame du stade du miroir, dont Lacan parle ainsi quelques pages plus loin dans le texte :

*[...] le stade du miroir est un drame dont la poussée interne se précipite de l'insuffisance à l'anticipation – et qui pour le sujet, pris au leurre de l'identification spatiale, machine les fantasmes qui se succèdent d'une image morcelée du corps à une forme que nous appellerons orthopédique de sa totalité – et à l'armure enfin assumée d'une identité aliénante, qui va marquer de sa structure rigide tout son développement mental.*¹⁴

F. MOI ET PERCIPIENS

Pour conclure sur ce stade du miroir, nous pouvons donc dire que Lacan s'attache à restituer au moi de Freud sa radicalité, qui l'oppose radicalement à la pensée philosophique de la conscience et de la connaissance. Ainsi, dans sa « Question

¹⁰ *Ibid.*, p. 94

¹¹ *Ibid.*, p. 94

¹² *Ibid.*, p. 94

¹³ *Ibid.*, p. 94-95

¹⁴ *Ibid.*, p. 97

préliminaire », Lacan déplore la récupération phénoménologique que font les psychologues, les philosophes nourris de psychologie, du moi freudien :

Freud a apporté depuis l'Introduction au narcissisme. On s'en est servi au même usage, à un pompage, aspirant et refoulant au gré des temps du théorème, de la libido par le percipiens, lequel est ainsi apte à gonfler et à dégonfler une réalité baudruche. Freud donnait la première théorie du mode selon lequel le moi se constitue d'après l'autre dans la nouvelle économie subjective, déterminée par l'inconscient [c'est-à-dire 2^e topique moi, inconscient, ça] : on y répondait en acclamant dans ce moi la retrouvaille du bon vieux percipiens à toute épreuve et de la fonction de synthèse.¹⁵

Comment comprendre cette citation ? Lacan critique ici ceux qui pensent le moi sur le modèle du *percipiens* de la phénoménologie: comme une unité qui donne vie – ou pas – à la réalité selon le principe de la réversibilité de la libido du moi. Alors que Freud, selon Lacan, donnait la clé du sentiment d'étrangeté, d'aliénation, que le sujet peut éprouver par rapport à l'image de son corps, constituée d'après l'autre.

Pour Lacan, nulle transparence de soi à soi au lieu du moi. Le moi est une image du corps, un objet érogénéisé, constitué non pas par une connaissance toujours plus affinée de la réalité du sujet, mais au contraire par une série de méconnaissances constitutives précipitées entre insuffisance et anticipation :

Le corps morcelé trouve son unité dans l'image de l'autre, qui est sa propre image anticipée – situation duelle où s'ébauche une relation polaire, mais non-symétrique [car entre insuffisance et anticipation].¹⁶

Nous restons cependant attachés à l'image idéale de notre corps, tout en sachant son statut de leurre. Il y a donc un décalage perçu par chacun dans sa relation à l'image de son corps, décalage qui « se répartit entre deux bornes, de l'idéalisation à l'étrangeté. Alors que le corps devrait être le reflet de son unité, il restitue au sujet un savoir intime sur sa discordance. »¹⁷

Voici donc ce qu'il est possible de dire sur le corps tel qu'il a été conçu par Lacan sur le modèle de l'identification à l'image, sachant bien entendu que l'image du corps s'articule par le biais de la reconnaissance par le grand Autre, qui permet au sujet de s'extraire de la dualité imaginaire en se distinguant d'un signifiant unaire qui fait sa différence là où il n'y avait que de la mêmeté, la seule différence entre les uns et les autres étant développementale (plus avancé/moins avancé).

Cliniquement le stade du miroir permet de rendre compte de bien des phénomènes de corps, notamment de ce que Lacan a appelé « la régression topique au stade du miroir » dans certaines psychoses, qui se manifeste par des dédoublements du moi, de l'autre : ainsi Schreber et la multiplication des figures de Flechsig, ou de Dieu, mais aussi de la persistance du corps morcelé, fantasme dans l'hystérie ou vécue dans la psychose.

15 Jacques Lacan, « Question Préliminaire », in *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 542

16 Jacques Lacan, *Le Séminaire II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, 1954-1955

17 Dominique Miller, "Le corps entre illusion et réel", *Les documents de scripta*, "Le corps en psychanalyse", Cycle de conférences de Reims 2007-2008, Association de la Cause freudienne, p. 7

2. LE CORPS HUMAIN N'EXISTE QU'APPAREILLÉ

A. CORPS DE LA SCIENCE ET CORPS SEXUÉ

Pour la psychanalyse d'orientation lacanienne, l'être humain n'a de corps qu'appareillé. Sans appareillage, il n'a rien d'unifié, et ce n'est pas la nature qui le fera Un, car il n'obéit pas aux lois supposées de la nature. C'est encore moins le cas aujourd'hui qu'autrefois : l'action combinée de la science (qui morcelle le corps en ses composantes signifiantes, en repoussant toujours plus loin les frontières du visible pour nommer les parcelles les plus infimes du matériel biologique humain) et des discours sur la sexualité (qui entérinent l'idée d'une non-naturalité de la sexualité humaine, c'est-à-dire une sexualité qui n'est pas encadrée par la fonction reproductive telle que la 'nature' l'a rendue possible) font du corps humain, explicitement, un artefact, renforçant par là-même l'idée fallacieuse selon lequel nous aurions *le choix* : le choix de notre jouissance, de notre identité, de notre apparence.

B. QUEL DÉTERMINISME POUR LA PSYCHANALYSE ?

Le choix est la fiction surmoïque de notre siècle. Si notre corps est condition de jouissance – il n'y a pas de jouissance sans corps – il n'y a pas pour autant de relation de l'organisme humain à sa réalité qui ne passe par la médiation de l'image et du signifiant, ni par la construction de circuits pulsionnels qui distribuent la jouissance au moyen d'images et de signifiants « ayant tous comme signifiés la satisfaction »¹⁸. Là où le discours courant place le choix – tels les axiomes du discours courant, « il suffit de vouloir pour pouvoir », ou les pratiques de « renforcement positif » – la psychanalyse répond en soulignant le « déterminisme échevelé » du parlêtre.¹⁹

De quel déterminisme parle-t-on ? Non pas d'un déterminisme au sens de la science, selon laquelle le vivant répondrait aux lois de la causalité objective, mais un « déterminisme de l'unique »²⁰. Le sujet est certes rupture dans la causalité objective, mais il est déterminé par les signifiants qui ont présidé à son existence. Il n'y a que peu de place pour le choix, donc, qui se révèle ainsi injonction surmoïque. Plutôt que de pousser le sujet au choix – choix de sexualité, choix d'être parent, choix de son look, de son âge apparent – l'orientation analytique vise à soutenir chaque sujet qui cherche à savoir y faire avec ses contingences, à se faire un corps à partir de la singularité de sa relation au sens, à la jouissance, à l'image. Le corps se fabrique au un par un, à partir des contingences de la rencontre.

C. APPAREILLAGE PAR L'IMAGE

Le corps humain n'existe qu'appareillé, ai-je dit en début de cette section. C'est déjà ce que Lacan notait à propos du stade du miroir dans le *Séminaire II* :

Toute la dialectique... [du] stade du miroir est fondée sur le rapport entre, d'une part, un certain niveau de tendances, expérimentées – disons pour l'instant, à un certain moment de la vie – comme déconnectées, discordantes, morcelées – et il en reste toujours quelque chose –, et d'autre part, une unité

18 Ibid., p. 7

19 Jacques-Alain Miller, «L'ère de l'homme sans qualités », in *La Cause freudienne*, Paris, Le Seuil, 2004

20 Ibid.

avec quoi il se confond et s'appareille. Cette unité est ce en quoi le sujet se connaît pour la première fois comme unité, mais comme unité aliénée, virtuelle. Elle ne participe pas des caractères d'inertie du phénomène de conscience sous sa forme primitive, elle a au contraire un rapport vital, ou contre-vital, avec le sujet. »²¹

Le stade du miroir est donc le nom d'une dialectique entre le corps morcelé et une unité avec quoi le sujet se confond et s'appareille. Le stade du miroir nomme donc un type d'appareillage du corps. Il y en a d'autres.

D. APPAREILLAGE PULSIONNEL

Dans la prochaine conférence, nous nous tournerons vers l'appareillage pulsionnel du corps. Le corps pulsionnel, contrairement au corps imaginaire, à la forme constituante, n'est pas une totalité, mais un assemblage de parties, de morceaux, d'orifices (et donc de bords et de trous). Le corps « est appareillé par les pulsions ; il est un appareil oral avec ses symptômes très modernes (l'anorexie, le goût pour le bio, pour le light, la 'malbouffe'), mais aussi un appareil anal avec cette obsession capitaliste de l'argent et du consumérisme, ou encore un appareil invoquant qui transforme qui le veut en porteur de portables et autres *Ipod*, ou enfin un appareil scopique dont les yeux sont absorbés par toutes sortes d'écrans »²². Cet appareillage pulsionnel se retrouve aussi dans la vie sexuelle, où le sujet se fait bouffer, se fait voir, se fait chier... selon la modalité de son fantasme.

3. CONSÉQUENCES POLITIQUES QUANT AU SAVOIR

Pour conclure, je voudrais souligner qu'outre l'importance clinique du stade du miroir, Lacan s'est aussi attaché à lutter contre la récupération du moi comme fonction totalisante, instance de synthèse, pour des raisons politiques. En effet, les concepts au moyen desquels l'on pense ont des incidences énormes sur le savoir.

Si Lacan a beaucoup insisté sur le stade du miroir comme « action psychique » se résolvant en une identification à une forme constituante et donnant lieu à une série d'identifications imaginaires sur le modèle de la méconnaissance, c'est aussi parce qu'il y a un enjeu fondamental au niveau du savoir : là où la psychologie et la philosophie mettent l'autonomie du moi, il n'y a que méconnaissances constitutives²³. Si le moi est compris comme un « système perception-conscience » organisé par le « principe de réalité », c'est de là que se formule le préjugé scientifique le plus contraire à la dialectique de la connaissance. En effet, c'est la fonction de *méconnaissance* qui caractérise le moi [...], qui est « nœud de servitude imaginaire »²⁴. Penser avec son moi revient à rester dans l'aliénation. C'est là « l'illusion fondamentale du vécu de l'homme, tout au moins de l'homme moderne » ... alors que « la technique de Freud ... transcende cette illusion qui, concrètement, a prise sur la subjectivité des individus. »²⁵

21 Jacques Lacan, *Le Séminaire II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, 1954-1955, p. 66

22 Dominique Miller, "Le corps entre illusion et réel", *Les documents de scripta*, "Le corps en psychanalyse", Cycle de conférences de Reims 2007-2008, Association de la Cause freudienne, p. 7

23 Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 99

24 *Ibid.*, p. 100

25 Jacques Lacan, *Le Séminaire II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, 1954-1955, p. 12

Comment faire autrement ? En s'appuyant sur la structure, et non sur l'intuition : en 1977, 30 ans après son texte sur le stade du miroir, Lacan s'échine encore à essayer de faire prévaloir la structure sur la totalisation de la forme comme orientation dans le savoir. Il note cependant que le parlêtre a bien du mal à penser autrement que par la forme, qui fait écran et donc voile au réel dont il s'agit :

Je ne poursuis cette notion de structure que dans l'espoir d'échapper à l'escroquerie. Je file cette notion de structure, qui a quand même un corps des plus évidents en mathématiques, dans l'espoir d'atteindre le réel. On met la structure du côté de la Gestalt et de la psychologie, c'est certain. Si on dit qu'il y a un inconscient, c'est là que la psychologie est une futilité et que la Gestalt est ce quelque chose dont nous avons le modèle. La Gestalt, c'est évidemment la bulle, et le propre de la bulle, c'est de s'évanouir. C'est parce que chacun nous sommes foutus comme une bulle que nous ne pouvons avoir le soupçon qu'il y a autre chose que la bulle.²⁶

L'aveugle et le paralytique :

la subjectivité au niveau du moi est comparable à ce couple, introduit par l'imagerie du quinzième siècle – et sans doute non sans raison – d'une façon particulièrement accentuée. La moitié subjective d'avant l'expérience du miroir, c'est le paralytique, qui ne peut pas se mouvoir seul si ce n'est de façon incoordonnée et maladroite. Ce qui le maîtrise, c'est l'image du moi, qui est aveugle, et qui le porte... Et le paralytique, à partir duquel se construit cette perspective, ne peut s'identifier à son unité que dans la fascination, dans l'immobilité fondamentale par quoi il vient correspondre au regard sous lequel il est pris, le regard aveugle. Une autre image est celle du serpent et de l'oiseau, fasciné par le regard. La fascination est absolument essentielle au phénomène de constitution du moi. C'est en tant que fascinée que la diversité incoordonnée, incohérente du morcelage primitif prend son unité.²⁷

人
体
言
葉

26 Jacques Lacan, « Propos sur l'hystérie » (1977), Quarto 1981 n°2

27 Jacques Lacan, *Le Séminaire II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, 1954-1955, p. 66-67

L'OBJET DANS TOUS SES ÉTATS

VERONIQUE VORUZ

Le titre de mon intervention est « l'objet dans tous ses états ». Les organisatrices de ce cycle de conférences l'ont choisi pour articuler les différents états de l'objet dans la perspective psychanalytique, mais aussi pour souligner le désordre, ou les excès, dont nous sommes témoins en tant qu'analystes, dans l'organisation pulsionnelle des sujets contemporains. Je vais essayer de faire justice à ce beau titre.

QUELS SONT LES 'ÉTATS' DE L'OBJET ?

Le premier 'état' de l'objet, ce que l'on appelle classiquement « objet » en psychanalyse, fait référence aux objets pulsionnels qui se détachent du corps du sujet pour entrer dans une dialectique avec l'Autre sur des modes multiples : appel, échange, séduction, refus, rétention... Chez Freud, ces objets sont essentiellement l'objet oral et l'objet anal, que l'on dit être les objets de la demande, car on demande l'objet oral à l'Autre nourricier, qui demande à son tour l'objet anal. Freud y ajoute aussi le phallus. Quant à Lacan, il y rajoute explicitement ces « objets immatériels¹ » que sont le regard et la voix, situés au niveau du désir : se faire regarder par l'Autre, être écouté par l'Autre... Ce sont les objets que Lacan appelle *a* dès le *Séminaire X*, et que Miller, dans son intervention au Congrès de l'AMP de 2004, qualifie de l'appellation « d'objets *a* à l'état de nature » (« Une fantaisie »). Ces objets remplissent « une fonction qui implique le fonctionnement biologique, c'est l'articulation de la pulsion avec le biologique.² » Ce sont en effet des objets qui sont prélevés sur le corps dit 'naturel' de l'être humain, qui viennent du corps humain, qui s'en déprennent. Cette qualification de Miller indique qu'un autre état de l'objet est advenu, permettant à une série, cette fois-ci illimitée, de se rajouter à la liste classique des objets partiels en psychanalyse.

Cet autre 'état' de l'objet, qui fait place aux nouveaux venus parmi les objets pulsionnels, se réfère à l'artificialité de l'objet (un « produit artificiel », dit Miller dans « Une fantaisie »), et non plus à sa naturalité. Ces objets artificiels sont ceux que Lacan a nommés du terme de « lathouses » dans le *Séminaire XVII, L'envers de la psychanalyse*. Ce sont des objets non plus prélevés sur le corps humain, mais produits par la science, et dont la fonction est de procurer une jouissance au sujet contemporain sur le mode du « plus-de-jouir » (comme on dit « plus-value » : quelque chose qui vient de surcroît). Comment alors soutenir qu'il soit possible de parler de « l'objet » en psychanalyse, étant donné la diversité des objets qui peuvent s'inscrire à cette place : sein, excrément, argent, enfant, phallus, regard, voix, puis *smartphone*, *Ipad*, ordinateur, montre connectée, etc. ? Ce qui permet de faire série de ces objets hétéroclites, c'est leur fonction : leur fonction, que nous nommons *a*, donc, pour bien montrer que ce qui fait qu'un objet peut ou pas s'ajouter à la liste, c'est sa *fonction* et non pas ce qu'il est, qui est de procurer au sujet un plus-de-jouir, une jouissance supplémentaire, obtenue hors-corps par ces instruments de la jouissance que sont les objets *a*.

1 Marie-Hélène Brousse, « Objets étranges, objets immatériels: pourquoi Lacan inclut la voix et le regard dans la série des objets freudiens », *Arquivos Brasileiros de Psicologia*, v. 59, n°2, 2007.

2 *Ibid.*

Ainsi donc, les lathouses ne sont pas tout à fait d'un autre ordre que les objets *a* à l'état de nature : elles sont des objets supplémentaires, qui s'ajoutent à la liste des objets de la psychanalyse, et qui procurent une jouissance supplémentaire. Je cite ici Jacques-Alain Miller sur ce point, dans son intervention au Congrès de la NLS en Grèce, en 2013, intitulée « L'Autre sans Autre ».

C'est ça la valeur du terme de plus-de-jouir que Lacan introduit, c'est que dans cette catégorie, on n'a pas seulement les objets qui sont perdus par nature du corps, ou par l'incidence du symbolique, mais qui viennent du corps; on a des objets qui répercutent ces premiers objets sous des formes diverses. La question étant de savoir si ces objets nouveaux le sont complètement ou s'ils sont seulement des formes reprises des objets petit *a* primordiaux.³

Voici donc posée la question des états de l'objet. Je vais maintenant dire quelque chose de l'objet en psychanalyse tel qu'il a été conçu, d'abord classiquement, puis par Lacan, et ensuite quelque chose de la spécificité du rapport à l'objet aujourd'hui. Mais d'abord je voudrais articuler ce dont nous allons parler aujourd'hui avec le thème du mois dernier, qui était « se faire un corps », car les deux dimensions sont liées.

1. ARTICULER « SE FAIRE UN CORPS » ET « L'OBJET DANS TOUS SES ÉTATS »

Première chose que je souhaite rappeler, c'est que dans la perspective psychanalytique, pour avoir un corps, le *parlêtre*, à savoir l'être humain en tant qu'il se spécifie d'être pris dans le langage, doit appareiller son organisme. Cela revient à dire que le biologique, notre matériau vivant, doit s'insérer dans les dimensions de l'expérience humaine, qui sont celles de la représentation, de la structure langagière, mais qui sont aussi celles de la demande, du désir et de la jouissance, car le petit d'homme acquiert un rapport avec lui-même par le biais d'images et de mots qui sont eux-mêmes pris dans les organisations subjectives des autres qui l'entourent.

J'avais pris ce point par rapport au registre de l'être et de l'avoir, en disant avec Lacan que nous n'étions pas un corps, mais que nous en avons un, c'est-à-dire qu'il existe entre nous et notre corps la distance de la non-naturalité de l'expérience humaine. Miller nous rappelle aussi que le corps, dans notre tradition juridico-politique occidentale, est de l'ordre de la propriété privée :

Le corps, c'est ce que le droit décerne au sujet comme sa propriété, *habeas corpus*, ton corps est à toi ; enfin elle le décerne au sujet de droit qui du coup se prend pour une âme (Miller, *Pièces détachées*, 2^e leçon).

Ainsi le philosophe politique anglais John Locke fait de la propriété que l'on a de son corps la base du libéralisme : à chaque individu les libertés qui découlent de la propriété qu'il a de son corps. Miller ajoute, à ce principe de base de notre pensée

3 Jacques-Alain Miller, «L'Autre sans Autre»

politique, l'autre dimension de notre conception du monde, à savoir la croyance en l'âme, ce qu'avec Lacan nous avons vu, le mois dernier, être la « forme » une que nous imaginons pour notre être de vivant.

Ce « se faire un corps », nous l'avions ensuite abordé à partir de l'élaboration de Lacan sur le texte de Freud sur le narcissisme, texte dans lequel Freud posait que l'homme investissait son moi de la même manière qu'un organe, en l'érogénéisant, en l'investissant libidinalement donc. Lacan s'est attaché à exposer la *structure* qui rend compte de cette intuition freudienne dans son texte sur le *stade du miroir* : cette construction de Lacan vient rendre compte de la structure *dialectique* du rapport de l'homme à son corps dans la dimension imaginaire, visuelle, de son expérience. Pour acquérir une maîtrise sur son environnement, le petit d'homme s'identifie successivement à une série d'images d'autres plus avancés que lui. L'identification à l'image lui permet de se constituer comme unité de corps, de s'appareiller avec l'image d'un corps, celui, cependant, de l'autre – d'où un possible sentiment d'étrangeté, des phénomènes de rivalité, ou d'envie dans le rapport au petit autre, ou à l'extrême, le transactivisme.

De plus, l'identification au corps imaginaire, l'être « foutu[s] comme une bulle » de Lacan sur lequel j'ai conclu la dernière fois, nous amène à nous représenter le monde sur « le modèle de l'unité du corps ».

Au-delà le corps conditionne tout ce que le registre imaginaire loge de représentations : signifié, sens et signification, et l'image du monde elle-même. C'est dans le corps imaginaire que les mots de la langue font entrer les représentations, qui nous constituent un monde illusoire sur le modèle de l'unité du corps.⁴

Enfin, rappelons ce point fondamental que le besoin d'unifier le corps ne fait sens que sur fond de la primauté logique de l'expérience faite par le parlêtre de son existence comme un ensemble de « tendances, expérimentées – disons pour l'instant, à un certain moment de la vie – comme déconnectées, discordantes, morcelées ».

2. LE CORPS PULSIONNEL OU « AMAS DE PIÈCES DÉTACHÉES »

Logiquement donc, ce qui précède l'unification par la forme, c'est l'expérience que le parlêtre fait de son corps en tant que pièces « détachées », bouts de corps détachés par le trajet de la pulsion en tant qu'il se soutient du langage. Ainsi que le formule Jacques-Alain Miller dans son cours intitulé, justement, *Pièces détachées* :

Du point de vue psychanalytique... le corps est comparable à un amas de pièces détachées. On ne s'en aperçoit pas tant qu'on reste captif de sa forme, tant que la prégnance de la forme impose l'idée de son unité... c'est le corps vivant qui vaut comme le modèle de l'individu ... [mais] la différence structurale reste primitive ... elle introduit des ruptures, des cassures, la dialectique signifiante... le statut primitif du corps, c'est d'être en pièces détachées, contrairement à l'évidence du visible.⁵

⁴ Jacques-Alain Miller «L'inconscient et le corps parlant», in *La Cause du désir* n°88

⁵ Cours de Jacques-Alain Miller, «Pièces détachées», du 17/11/2004

Le statut subjectif du corps, « primaire par rapport à la satisfaction de la bonne forme, par rapport à la *Gestalt* »⁶, est donc le corps morcelé, que l'on retrouve présent dans le travail de Mélanie Klein, par exemple.

La différence fondamentale entre la conception kleinienne et lacanienne du corps morcelé est la suivante : pour Mélanie Klein, les objets du corps du sujet sont prélevés sur le corps de l'Autre primordial selon les besoins du sujet : je cite ici une phrase amusante de Marie-Hélène Brousse pour résumer la question des objets chez Mélanie Klein : « la mère est un énorme sac d'organes dans lequel il y a tout.⁷ »

Par contraste, dans la perspective lacanienne, les objets *a* sont détachés non pas du corps de la mère mais de celui du sujet : ainsi que le dit Miller dans son texte sur le corps parlant :

Le signe découpe la chair, la dévitalise et la cadavérise, et alors le corps s'en sépare. Dans la distinction entre le corps et la chair, le corps se montre apte à figurer, comme surface d'inscription, le lieu de l'Autre du signifiant.⁸

Pourquoi cette découpe du corps par le signifiant est-elle nécessaire à l'enfant ? Il s'agit, pour le parlêtre, de deux stades logiques importants dans la constitution de son rapport au corps.

D'une part, le langage permet au sujet d'organiser le corps propre, les tendances expérimentées comme chaotiques, morcelées, du corps propre, ses éléments inarticulés, détachés, en système, par le biais de la structure, sachant par ailleurs que c'est le langage lui-même qui vient découper, détacher ces éléments sur l'organisme du sujet :

La structure est toujours à référer à un morcellement initial, à un amas de pièces détachées... avant d'être système, elle est division.⁹

Nous trouvons ici dans cette phrase succincte de Miller la double dimension du langage en tant que structure : division et système : découpe et prélèvement sur le corps des éléments inarticulés (sein, excréments etc.), puis mise en ordre de ces éléments au moyen de l'appareil langagier qui vient insérer les objets prélevés (- j) sur le corps dans des structures grammaticales telles que l'on peut retrouver dans les fantasmes des sujets, centraux dans la vie sexuelle (comme *a*) : se faire bouffer, dévorer l'autre, se faire voir, dévorer du regard, se faire éjecter, se faire chier, etc.¹⁰

D'autre part, l'autre fonction de l'insertion des objets du corps dans le langage est de donner vie aux chaînes symboliques qui viennent mettre en ordre le chaos

6 *Ibid.*, p. 5

7 Cours de DEA, Paris 8, 9 mars 2006 sur l'objet oral.

8 Jacques-Alain Miller, « L'inconscient et le corps parlant », in *La Cause du désir* n°88

9 Jacques-Alain Miller, *Pièces détachées*, p. 6

10 Il y a chez le parlêtre à la fois jouissance du corps et aussi jouissance qui se déporte hors corps, jouissance de la parole que Lacan identifie, avec audace et avec logique, à la jouissance phallique en tant qu'elle est dysharmonique au corps. Le corps parlant jouit donc sur deux registres : d'une part, il jouit de lui-même, il s'affecte de jouissance, il se jouit – emploi réfléchi du verbe –, d'autre part, un organe de ce corps se distingue de jouir pour lui-même, il condense et isole une jouissance à part qui se répartit sur les objets *a*. C'est en quoi le corps parlant est divisé quant à sa jouissance. Il n'est pas unitaire comme l'imaginaire le fait croire. (Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », LCD 88)

imaginaire des parlêtres par le biais de la structure : en insérant les objets pulsionnels sous la forme de ce que Lacan appelle les objets *a*, la chaîne signifiante prend vie : c'est là la valeur de l'objet *a* comme *biophore*, terme utilisé par Jacques-Alain Miller dans son cours *Biologie lacanienne*¹¹ pour désigner l'objet *a* comme ce qui porte la vie dans le langage qui, en tant que symbolique, effectue avant tout le « meurtre de la chose » en substituant un signifiant à un objet de la réalité.

3. CARACTÉRISTIQUES DE « L'OBJET » EN PSYCHANALYSE

Précisons les choses plus avant. Pourquoi peut-on parler de « l'objet » en psychanalyse, étant donné la multiplicité de ce qui peut se ranger sous cette fonction ? Commençons avec des choses simples : le terme 'objet' en psychanalyse a une signification particulière puisque ce que nous appelons 'objets' ce ne sont pas des choses dont on se sert, mais des objets avec qui nous entretenons des relations pulsionnelles, comme l'indiquait déjà l'expression freudienne de « choix d'objet » pour parler des choix amoureux que peut faire un sujet.

Pensons aussi au courant psychanalytique dit de la « relation d'objet », qui spécifient les différents types de relation qu'un sujet peut avoir avec l'objet que l'autre est pour lui. Lacan va se démarquer de la relation d'objet car l'objectif de 'santé mentale' y est normatif : c'est la coordination de tous les objets partiels dans l'objet d'amour¹², l'objet génital, un *tout*.

Or pour Freud, les objets pulsionnels ont deux caractéristiques : ils sont *partiels*, et ils sont *perdus*, et Lacan va construire son enseignement sur les objets à partir de ces deux traits. Comment entendre ces deux points ? 1. *Partiel* veut dire que « cet objet est une partie de notre chair, un bout de corps, un bout de notre corps, pas un bout du corps de l'Autre,... c'est un morceau, donc c'est une partie, ça ne sera jamais un ensemble,... c'est un objet caché, séparé, inerte. » 2. *Perdu* veut dire que ces bouts de corps sont perdus quand nous entrons en relation avec les Autres du langage. Parler est équivalent à céder une jouissance. « L'objet *a* c'est le bout de vous à l'extérieur »¹³. Les objets regard et voix entrent dans la série eux-aussi par rapport à la perte: regarder implique de ne pas se voir, et parler de ne pas s'entendre : c'est le sujet lui-même qui disparaît.

Pour conclure sur ce point, on voit donc que « l'objet » en psychanalyse a un rapport au corps, mais comme il est « perdu », il est topologiquement 'hors-corps' : sa fonction est de procurer une jouissance au sujet, bien qu'il soit à l'extérieur du corps. C'est ce que Lacan exprime dans son dernier enseignement de manière un tant soit peu énigmatique, par exemple dans *Radiophonie*, où il peut dire que le corps est un sac vide, un ensemble vide, car les objets pulsionnels, dès qu'il sont pris dans une dialectique avec l'Autre, deviennent des objets *a*, c'est-à-dire des instruments de jouissance hors-corps¹⁴.

11 Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », in *La Cause freudienne* p. 7-59, p. 30

12 Marie-Hélène Brousse, « Objets étranges, objets immatériels: pourquoi Lacan inclut la voix et le regard dans la série des objets freudiens », *Arquivos Brasileiros de Psicologia*, v. 59, no2, 2007.

13 *Ibid.*

14 Jacques Lacan, « Radiophonie », in *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p.410, commenté par Éric Laurent dans la première leçon de son Enseignement 2014-5, « Parler lalangue du corps ».

4. EXEMPLE CLINIQUE

Je vais utiliser ici une vignette clinique pour illustrer en quoi la construction lacanienne de l'objet, qui est en apparence très abstraite et théorique, est d'application tout à fait pratique. J'ai reçu, il y a quelques années, une petite fille de 9 ans pendant deux ans. Cette petite fille avait un vécu inhabituel : ses parents, français, ne pouvaient pas avoir d'enfants et n'avaient pu adopter que par le biais d'une agence organisant l'adoption d'enfants de pays tiers, en l'occurrence la Russie. Cette petite fille avait été adoptée à l'âge de 18 mois par ce couple français. Elle a souffert, d'entrée de jeu, d'énurésie aussi bien diurne que nocturne, ainsi que d'encoprésie ponctuelle, qu'elle attribuait au fait de ne pas sentir son corps. Ce symptôme ne cédait pas malgré une succession de psys, et c'est la raison pour laquelle je l'ai rencontrée lorsque la famille est venue s'installer à Londres.

Quelques éléments ont permis de cerner ce dont il s'agissait au niveau du rapport de cette enfant à son corps : il se disait, dans la famille, qu'elle avait été nourrie de pommes de terre jusqu'à son adoption, et que quand elle avait mangé des légumes pour la première fois elle avait eu une forte diarrhée « pendant des semaines » : elle s'était vidée. Pour elle, laisser sortir un objet de son corps, que ce soit l'urine ou les excréments, était depuis resté associé à un « se vider » tout à fait angoissant. Par ailleurs, l'activité de « se remplir » lui convenait assez : boire et manger jusqu'à plus faim ni soif lui permettait de se sentir « pleine », c'est-à-dire non-vide, au risque cependant de devenir trop pleine et que l'insensibilité s'en étende à tout le corps.

Pour ne pas « se vider », elle pratique la rétention, modalité qui est d'ailleurs la même pour ce qui est de la parole, car au début elle ne veut rien dire, me disant très clairement que si elle commence à parler, elle me dira tout, « y compris le numéro de carte bleue de son père ». Donc : si on laisse sortir quoi que ce soit, on se vide de tout son contenu. On voit très bien dans ce cas ce qui se passe quand un objet n'est pas détaché du corps par la dialectique du signifiant articulée au désir de l'Autre, c'est-à-dire quand un objet pulsionnel n'accède pas au statut d'objet partiel et perdu, noté *a* par Lacan : les orifices du corps n'arrivent alors pas à fonctionner comme des orifices avec des bords qui permettent une pulsation, une alternance ouverture/fermeture entre l'intérieur et l'extérieur du corps. Les orifices du corps sont dès lors des trous : soit rien ne sort, soit tout sort.

Seule l'oralité ne la terrifie pas dans le rapport au corps, et elle s'en sert pour tout expliquer : pour avoir un bébé, les parents boivent l'urine l'un de l'autre par les organes génitaux, le pénis est une saucisse et la vulve est un boudin, les seins sont des œufs. Le bébé coexiste avec la nourriture dans le corps de la mère, et sort par l'anus. On peut aussi déchiffrer dans sa théorie de la reproduction la tendance mélancolique de sa position, car le bébé sort du corps de la mère comme un excrément.

Après plus d'un an de travail avec cette petite fille, année qui a consisté à lui transmettre un savoir sur le corps, la reproduction, la façon dont on fait les bébés chez les animaux et les humains, je lui repose la question du sentiment qu'elle a de la vie

dans son corps. Après plusieurs minutes, au cours desquelles nous jouons, elle me lâche de but en blanc : « Tu sais, moi je suis née avec la faim ! ». Je prends tout de suite acte de cette déclaration solennelle en la remerciant de me dire cette chose vraie sur elle. Suite à quoi une vraie dialectique de la parole se mettra en place, et elle me dira toute une série de choses sur son corps, son ressenti, son âge, sa taille, la corrélation entre les deux, tout un tas de constructions délirantes dont elle ne pipait mot et qu'elle avait mises en places pour que son corps tienne, en équilibre toujours précaire entre la menace de la fuite du contenu et celle du gavage de la suralimentation (quand elle est trop pleine, elle dit qu'elle ne sent plus son corps, parfois elle ne peut pas se lever ni bouger, sous le coup d'une sorte de paralysie).

Nous mettrons ensuite en place quelques axiomes, tels que « tout ce qui sort du corps humain n'est pas un déchet », « sauf exception, un sur un million, les bébés ne sont pas des déchets », axiomes qui lui permettent de se détacher de son identification à l'objet-déchet, objet qui tombe du corps de l'Autre, et non pas objet né du désir de l'Autre. Un troisième axiome est celui-ci : « il n'est pas possible à un être humain de connaître tous les secrets d'un autre être humain. » Celui-ci lui permettra de mettre fin à sa modalité de jouissance sur le mode « rétention » et de pouvoir enfin se libérer de son symptôme d'énurésie (on ne peut pas se vider de son contenu dans l'Autre).

Comment lire ce cas à la lumière de la théorie lacanienne de l'objet ? Dans la psychose, comme dans le cas de cette enfant donc, l'objet pulsionnel n'est pas *détaché* du corps du sujet, il n'est pas pris dans la dialectique du langage et du désir de l'Autre, sachant que cette dialectique est celle du *fort-da* : là où il y a une perte (de l'objet) il y aura aussi un retour (de l'objet). Dans la névrose la perte ou la cession de l'objet est possible car s'il est détaché, il reste présent en tant qu'absent et n'est donc pas vraiment perdu. Dans la psychose, la séparation d'avec l'objet se fait sans garantie de retour puisque l'objet n'est pas détaché : on peut, à la lumière de la théorie lacanienne de l'objet, ainsi comprendre certaines pratiques schizo-phrènes qui consistent à garder tout ce qui sort du corps, comme les excréments, le sperme ou le vomi, substances tombées du corps, mais non détachées, parfois préservées, ensachées, pendant des années.

Que s'est-il passé dans le cas de cette enfant qui ait permis qu'elle puisse détacher sa parole, son urine, et continuer à avoir un corps ? Je pense que cela tient à son énoncé « Je suis née avec la faim », énoncé qui est équivalent à la vérité de son être de jouissance : je suis née avec un trou, aurait-elle aussi bien pu dire. Me confiant cet énoncé, elle le met en jeu dans la dialectique du rapport à l'Autre et reçoit en retour la réponse que ses mots ne se sont pas perdus dans une fuite inéluctable de son être, mais sont restés logés dans l'Autre, qui les a reçus et lui en fait réponse. Je ne sous-estime pas le pari qu'a pris cette petite fille en me disant ces mots.

5. « L'OBJET DANS TOUS SES ÉTATS », OU L'ADDICTION EST LA FORME CONTEMPORAINE DU SYMPTÔME

Addiction : ce mot nomme « la forme de pathologie », « la pathologie qui correspond aux liens dans le langage entre le sujet et l'objet » aujourd'hui, c'est-à-dire un rapport précis du sujet à l'objet, à savoir « l'impossibilité pour un sujet de se soustraire à la consommation d'un objet¹⁵ ». Comment pouvons-nous rendre compte de la prolifération des comportements addicts aujourd'hui, ou plus précisément du fait *qu'addiction* soit devenu le nom du rapport du sujet à l'objet dans le monde contemporain, *quel que soit l'objet*? Sexe, drogue, sens, la formule en est « x addict¹⁶ » : *work addict, sex addict, gambling addict* – il va sans dire que, lors de la préparation de notre numéro de *La cause du désir* sur « L'expérience des addicts », nous avons inclus la psychanalyse sous ce « x ».

Une première hypothèse est posée par Jacques-Alain Miller dans son intervention de 2004, *Une fantaisie*, hypothèse reprise et développée dans la perspective de « l'un-tout-seul » dans son intervention de 2014 qui a donné impulsion à ce cycle de conférences, puisqu'il s'agit du texte « L'inconscient et le corps parlant¹⁷ ». L'idée développée par Miller à partir de notre clinique est que le sujet contemporain se spécifie d'être déboussolé, notamment quant au sens de sa vie, du fait du relativisme des savoirs qui prévaut (à savoir qu'aucun savoir aujourd'hui ne se targue de détenir une vérité universelle, mais plutôt un fragment de vérité dans un champ soigneusement délimité). Pour se situer dans un monde de plus en plus fluctuant, un monde où les signifiants-maîtres n'ont plus l'efficacité qu'ils avaient, le sujet a à trouver ses propres repères qui ne sont plus fournis par le cadre fixe de la civilisation. Ce sujet a tendance à trouver sa boussole sur le mode de l'addiction, symptôme où ce qui fait office de boussole serait l'objet *a*, mais pas l'objet *a* à l'état de nature, plutôt l'objet *a* comme « plus-de-jouir » :

Est-ce que l'objet petit *a* ne serait pas – comment dire? – la boussole de la civilisation d'aujourd'hui ?¹⁸

On trouve ici

1) soit l'addiction 'classique', au sens de la consommation à répétition d'un objet qui apporte une satisfaction au corps, toujours le même objet pour toujours la même satisfaction : un objet qui permet à la pulsion de se satisfaire, mais aussi de se maintenir à un niveau de tension supportable, en effectuant un circuit autour de l'objet : fumer, boire, manger, prendre des psychotropes (légalement ou non).

2) soit l'addiction 'hypermoderne', aux objets produits par la science, objets qui sont eux aussi détachés du corps et produisent de la jouissance, une jouissance hors-corps donc, comme les objets pulsionnels classiques. Le plus présent de ces objets dérivés est évidemment le *smartphone* (voix et regard s'y trouvent condensés à part

15 Entretien vidéo avec Marie-Hélène Brousse, rédactrice en chef de *La Cause du désir*, sur le numéro 88 « L'expérience des addicts », <https://www.facebook.com/LACAUSEDUDESIR?fref=nf>

16 Voir éditorial de Marie-Hélène Brousse dans ce même numéro

17 Publié dans le no 88 de *La Cause du désir*

18 Jacques-Alain Miller, « Une fantaisie », in *Mental* n°15, février 2005

égales), avec lequel on peut maintenant s'appareiller au plus près du corps avec la montre *Apple*, qui combine les fonctions du *smartphone* avec celles du *quantified self*. Bien entendu, les gadgets électroniques dont nous appareillons notre corps inaugure un type de rapport au corps inédit : ainsi qu'Éric Laurent l'a fait remarqué dans son séminaire de cette année à l'ECF, quand ces objets sont connectés, ils peuvent être piratés : ainsi, Dick Cheney a annoncé, en 2013, qu'au vu de la possibilité d'un cybermeurtre, il faisait mettre son pacemaker *offline*.

La forme 'addiction' du symptôme a pour avantage de procurer une jouissance au sujet sans qu'il ait à loger ses objets pulsionnels dans l'Autre, dont on dit aujourd'hui qu'il n'existe pas : l'addiction convient, par sa répétition du même trajet pulsionnel, à ce qu'il est possible d'appeler le « narcissisme de la pulsion »¹⁹. Ce narcissisme de la pulsion est à corrélérer avec ce que Miller appelle l'un-tout-seul : l'un-tout-seul commandé par un plus-de-jouir qui se présente sous son aspect le plus anxiogène.

Une deuxième hypothèse, qui n'est pas antinomique, mais qui plutôt complète cette première hypothèse, tient à la modification du surmoi contemporain, à la substitution de l'interdiction à l'incitation : [...] nous ne sommes pas seulement passés de l'interdiction à la permission, mais à l'incitation, l'intrusion, la provocation, le forçage.²⁰ Notamment dans la pornographie :

*La scopie corporelle fonctionne dans le porno comme une provocation à une jouissance destinée à s'assouvir sur le mode du plus-de-jouir, mode transgressif par rapport à la régulation homéostatique et précaire dans sa réalisation silencieuse et solitaire.*²¹

L'on sait que chez Freud, les termes de surmoi et d'idéal du moi pouvaient être utilisés indifféremment, à savoir que la voix du surmoi, commandement de la jouissance, impératif de jouissance, était investie, reprise, dans les idéaux du sujet – ainsi dans l'impératif catégorique kantien, qui commande au sujet de renoncer à toute satisfaction dite par Kant pathologique et d'agir toujours au nom d'une maxime universelle, éthique supposée du pur sujet du signifiant. La voix du surmoi, commandement tyrannique, se loge dans les idéaux éthiques de la conscience morale. Aujourd'hui les deux versants du surmoi sont de plus en plus distants, et le surmoi comme impératif de jouissance, « jouis ! », comme le dit Lacan, est sans médiation. L'addiction, selon l'entretien réalisé par Marie-Hélène Brousse pour présenter notre numéro, est en rapport à cette catégorie du surmoi, qui est elle-même liée au rapport à l'objet que le capitalisme incite : incitation à la production, à la vente, à la consommation, représentation du plus-de-jouir comme ce qui pourrait apaiser la division subjective, la substitution organisée, au manque-à-être qui ouvre la voie du désir, du manque-à-jouir qui n'ouvre la voie qu'à l'addiction.

19 L'expression est de Pierre-Gilles Guéguen dans *Le partenaire-symptôme*

20 Jacques-Alain Miller, « L'inconscient et le corps parlant », in *La Cause du désir* n°88

21 *Ibid.*

CONCLUSION

Je laisse les derniers mots à Lacan, qui dans son entretien de 1970 pour la radio belge, « Radiophonie », présageait ainsi de l'impasse quant à la jouissance que le discours capitaliste produit:

[...] la plus-value, c'est la cause du désir dont une économie fait son principe : celui de la production extensive, donc insatiable, du manque-à-jour. Il s'accumule d'une part pour accroître les moyens de cette production au titre du capital. Il étend la consommation d'autre part sans quoi cette production serait vaine, justement de son ineptie à procurer une jouissance dont elle puisse se ralentir.²²

Le manque-à-jour du corps humain est le moteur du capitalisme, moteur au mouvement toujours plus rapide, et dont les humains s'épuisent à suivre le rythme effréné. Et en plus c'est de notre faute : car, comme tout est permis, il ne faut vraiment pas être doué pour ne pas jouir.

人
体
言
葉

²² Jacques Lacan, « Radiophonie », in *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 435

LE CORPS LACANIEN, PAR-DELÀ LE SEXE, PAR-DELÀ LE GENRE

CLOTILDE LEGUIL

J'ai travaillé sur les études de genre non pas pour me plonger dans ces questions, mais plutôt parce que j'avais été interpellée par ce que ces études avaient dit sur la psychanalyse, en particulier lacanienne, et comment elles la critiquaient pour finalement nous renvoyer à une idée stéréotypée, n'ayant rien à voir avec ce que l'on peut en connaître, ne serait-ce qu'en faisant une analyse.

J'ai fait un séminaire sur ce thème à Paris VIII avec un de mes collègues, Fabien F., et j'ai eu envie d'approfondir ces réflexions et lire des textes (assez rébarbatifs) sur ces études de genre.

AUJOURD'HUI, OÙ EN SUIS-JE ?

Les questions posées par ces études m'ont permis d'essayer de montrer comment Lacan abordait la question de la sexualité, la question du corps et celle du genre, bien qu'il ne prononce pas ce terme.

Je vous propose comme titre de ma conférence « Le corps lacanien, par-delà le sexe, par-delà le genre ». Le corps lacanien, car la question de ces conférences était celle du « Corps parlant, qu'est-ce à dire ? » à partir de la formule proposée par Jacques-Alain Miller pour le prochain congrès de l'AMP.

Le corps lacanien n'a rien à voir avec ce que les études de genre ont pu en dire. Par ailleurs, comment Lacan est-il arrivé à cette conception de corps parlant ?

Deux remarques par rapport au titre de ma conférence :

LE CORPS LACANIEN

J'ai utilisé cet adjectif pour indiquer que, peut-être, le corps lacanien n'est pas tout à fait identique au corps freudien - le corps que l'on découvre chez Freud dans les *Trois essais* sur la théorie infantile, ou le corps du narcissisme dans son article *Pour introduire le narcissisme*, ou encore le corps des pulsions et du ça.

PAR-DELÀ LE SEXE, PAR-DELÀ LE GENRE

Cette distinction entre 'sexe et genre' vient des études de genre américaines (*Sex gender*). J'aimerais situer le corps lacanien par rapport à ce que ces néo-féministes américaines disent du corps - Judith Butler, Monique Wittig auteur du livre *La pensée straight*, qui défend radicalement l'idée d'éradiquer la différence des sexes, différence qui exclut tous ceux qui ne s'y reconnaissent pas. Chez d'autres auteurs également on trouve un certain discours sur le corps, corps qui ne serait pas aliéné par la différence des sexes.

Pour ces auteurs, la différence des sexes est une pure construction sociale, et elles aspirent à dégager ce corps des normes sociales qui viennent l'entraver.

QU'ENTENDENT-ELLES PAR *SEX* ET *GENDER* ?

Elles appellent *sexe* ce qui serait de l'ordre des déterminations anatomiques, d'un donné, de l'ordre de la nature.

Elles appellent *gender* (genre) ce qui serait de l'ordre de la construction sociale, culturelle, à partir de cette détermination anatomique.

Pour ce courant de pensée, il faut libérer les corps en introduisant du *trouble dans le genre*, expression de Judith Butler et titre de l'un de ses recueils d'articles les plus célèbres, *Gender Trouble*.

POURQUOI DU TROUBLE DANS LE GENRE ?

On peut avoir un sexe féminin et s'identifier à un homme, ou inversement, et l'on introduit un trouble avec pour conséquence que les normes elles-mêmes se voient en quelque sorte subverties.

Judith Butler valorise ce qu'elle appelle 'les actes corporels subversifs', c'est-à-dire les moyens pour les sujets de se faire un corps qui réponde à leurs désirs et qui efface les traces venant de l'autre ou des normes sociales, un corps que l'on ne pourrait plus placer de manière aisée côté homme ou côté femme. Raison pour laquelle la figure du *Drag Queen* chez Judith Butler est mise en avant par rapport à cette dimension de la parodie des genres, qui permet de montrer que le genre n'a rien de naturel et qu'il est une pure construction.

L'approche lacanienne du corps n'a rien à voir avec tout cela.

Tout ces mouvements féministes, du fait que la psychanalyse lacanienne se réfère au signifiant homme et au signifiant femme, taxent cette psychanalyse de gardienne de norme des genres, c'est-à-dire de la tradition, ou du moins naturaliste du corps. Dans la mesure où Lacan a fait référence au phallus qui est pensé à partir du pénis comme organe anatomique, et même s'il parle de structure et de symbolisation, tout serait pensé à partir de la nature. Ce à quoi les études de genre s'opposent.

Le corps lacanien n'a rien à voir ni avec la nature ni avec les normes sociales. Rien à voir avec la nature car, c'est constant chez Lacan, il ne s'agit pas du corps se référant aux besoins vitaux, ni à celui des instincts - grande thématique lacanienne : la pulsion n'est pas l'instinct. Lacan commente souvent dans son enseignement des années 50 toutes les traductions qui ont pu faire penser que la pulsion freudienne (*trieb*) était de l'ordre de l'instinct. Le corps lacanien est un corps qui est pris dans le langage, avec pour conséquence qu'il ne peut pas être approché à partir du comportement, car pour Lacan le comportement a d'emblée une valeur signifiante. On pourrait parler de conduite signifiante plutôt que de comportement qui s'interprète d'emblée comme étant adressé à un autre.

L'être humain n'est pas pensé comme un animal dans la nature, assigné à certains comportements en fonction de ses instincts. L'être humain est d'emblée pris

dans une adresse par rapport à l'autre. Donc ce n'est pas le corps de la nature ni celui de la construction sociale. Pourquoi ?

Parce que, en psychanalyse et chez Lacan, on pourrait dire que le corps vibre de façon singulière au signifiant, c'est-à-dire un corps ému par les mots, les phrases qui se sont incrustées en lui. Et cette marque qui vient du discours, de ce qui a été dit au sujet et qui a marqué son corps, cette marque est singulière chez chacun. Ce n'est pas une marque sociale. On ne peut pas dire « toutes les femmes sont marquées par telle phrase ». Chacune a interprété d'une certaine façon ce qu'on lui a dit, et qui est renvoyé au signifiant. Donc ce qui intéresse la psychanalyse et la façon dont elle aborde le corps, c'est justement ce qui est hors-norme, « étrangement inquiétant » pour reprendre l'expression de Freud *Das Unheimlich*. Tout cela pour souligner dès le départ le malentendu entre les études de genre et Lacan.

On a reproché aux études de genre d'oublier le corps à force de stigmatiser la construction sociale, à la suite de quoi Butler a réuni un certain nombre d'articles dans un livre qu'elle a intitulé *Ces corps qui comptent*. A partir de Lacan, on peut dire que les études de genre ignorent totalement le rapport à l'inconscient et à ce que nous appelons la jouissance ou la pulsion. Lacan s'orientera peu à peu vers une nouvelle conception de l'inconscient qui prend en compte le corps, et ce qui l'intéresse dans le rapport au langage c'est ce qui a marqué le corps et qu'il appellera la lettre. Elle nous donne une image comme une marque, quelque chose de l'ordre d'une trace qui a marqué le rapport du sujet au langage, du point de la façon dont son corps répond au langage. Lacan parle du fait que la pulsion elle-même est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire. On peut retenir de cette phrase qu'elle articule un dit et le fait que cela a un écho dans le corps. Cet écho n'est pas seulement à prendre au niveau du sens mais aussi au niveau pulsionnel.

Alors qu'est-ce qu'un corps lacanien ? Pourquoi n'est-ce pas simplement le corps de l'anatomie ? Pourquoi n'est-ce pas seulement le corps de la construction sociale et du genre ?

Le corps lacanien est un corps propre à un sujet qui parle, qui s'angoisse et qui éprouve une forme de jouissance. L'expression « corps parlant » souligne un retournement dans l'enseignement de Lacan. Au départ, la psychanalyse a acquis ses lettres de noblesse en tant qu'expérience de parole, terme d'Anna O. (*talking cure*), et au début de son enseignement Lacan s'est concentré sur la question de la parole. Les psychanalystes s'occupent de maladies de la parole. On a retenu du moment Lacan « L'inconscient est structuré comme un langage ». L'inconscient « ça parle ».

L'inconscient se manifeste à travers des formations comme le rêve, le mot d'esprit, le lapsus, les actes manqués, et une psychanalyse permet à un sujet de parler de ce qu'il ne sait pas. La rencontre avec un psychanalyste produit un effet particulier car elle permet d'être entendu au-delà de ce que l'on dit.

Cette première approche de Lacan concernant la parole et le langage pourrait faire penser qu'il a écarté la question du corps en soulignant que l'inconscient était différent des instincts. L'inconscient est une histoire de signifiants. Ils ont à voir avec le corps. Les symptômes, avant de pouvoir s'articuler par la parole, se présentent comme des symptômes du corps, Lacan considère que la psychanalyse est à même de traduire ces symptômes du corps en signifiants.

Puis peu à peu le corps entre en scène et je vais essayer de vous le montrer en m'appuyant sur une conférence de Jacques-Alain Miller d'il y a une dizaine d'années « Biologie lacanienne et événements de corps ». Lacan en arrivera à dire « l'inconscient c'est le corps parlant ». Je vais vous développer trois temps.

PREMIER TEMPS

Dans les années cinquante, Lacan ne nous présente pas un corps parlant mais muet, qu'il appelle un corps imaginaire, c'est-à-dire perçu, le corps dont on voit l'image. Dans le premier enseignement de Lacan, ce corps imaginaire n'a pas une place centrale car ce sur quoi la cure doit s'orienter ce n'est pas sur l'image (le corps imaginaire), mais sur le symbolique. le discours, les signifiants et la chaîne signifiante.

Donc dans ce premier temps, le corps compte tout de même, mais il n'entre en jeu qu'en tant qu'image du corps, celui que Lacan a appelé le corps du stade du miroir. Ce stade du miroir correspond à un stade de franchissement dans l'existence du petit sujet. Qu'est-ce que le corps du stade du miroir ? C'est le corps que je vois, mon corps que je peux reconnaître dans le miroir, mais c'est aussi le corps de l'autre dans lequel je peux me comparer et me reconnaître. Lacan présente ce corps du stade du miroir comme un corps qui émerge avant que le petit enfant ne se situe dans le langage, avant qu'il ne dise « je ». Pour Lacan, l'enfant est d'emblée pris dans le langage, mais il ne dit pas « je » tout de suite. La jubilation du petit enfant (vers 18 mois) qui va se reconnaître dans le miroir (dans les bras d'un adulte qui lui dira « c'est toi »), cette jubilation d'après Lacan est circonscrite dans le temps car elle anticipe la capacité à dire « je ». La première assomption subjective.

J'ai un corps, donc j'existe : première appréhension d'existence, préface à l'assomption subjective symbolique. L'expérience du corps imaginaire n'est pas centrale dans l'analyse si ce n'est chez le sujet psychotique : souffrant de forclusion du nom du père, c'est-à-dire d'une faille dans le symbolique. Le sujet psychotique n'a plus *un* corps, mais un corps morcelé.

Ce premier corps lacanien, muet, silencieux, est celui du narcissisme, celui qui est impliqué dans la formation du moi. C'est un corps qui est vu, ne parle pas, apporte une satisfaction, comble en quelque sorte l'enfant, mais qui ensuite ne produit plus cette même fascination.

DEUXIÈME TEMPS

Un deuxième corps fait son entrée en scène : le corps du fantasme¹. Il ne s'agit plus seulement d'un corps imaginaire, mais d'un corps qui se situe à l'articulation du symbolique et de l'imaginaire. Il est à la fois l'effet de la division produite par le langage et en même temps du rapport à l'autre imaginaire. Jacques-Alain Miller dit que Lacan, avec le fantasme (fin des années cinquante), complète le sujet du signifiant d'un prélèvement corporel. En effet, le sujet du signifiant pur n'a pas de corps. C'est simplement le sujet qui parle. Le corps est sur l'axe imaginaire $a-a'$. La psychanalyse ne s'occupe pas de l'axe imaginaire. Elle s'occupe de l'axe symbolique A-S.

1 Jacques Lacan, *Le séminaire VI, Le désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2013

Dans le séminaire VI, Lacan commente un cas d'Ella Sharp (1937) et n'emploie pas le terme « corps parlant », mais on voit entrer en scène la question du corps. Ella Sharp relate une séance d'une longue cure, un rêve clef d'un patient avocat qui souffre d'une phobie à l'idée de plaider, et pour la première fois elle l'entend juste avant qu'il ne rentre dans son bureau. Habituellement, il arrivait sans faire de bruit, et pour la première fois le corps de ce patient se fait entendre. Jusque là, il était allongé sur le divan, n'éprouvait aucune émotion, maîtrisait tout ce qu'il disait, son corps semblait absent. Il se pliait à l'association libre, mais quelque chose manquait : son corps.

Dans le séminaire VI, Lacan propose un nouveau schéma. Ce n'est plus le schéma L (en forme de Z) montrant les deux dimensions *Symbolique* et *Imaginaire*. Le nouveau schéma s'appelle le *graphe du désir*. Il essaye d'y montrer ce que signifie désirer dès lors que l'on est pris dans le langage. Autrement dit, comment à partir des besoins du corps, d'emblée du fait de s'adresser à un autre pour satisfaire ses besoins, l'enfant est pris dans une énorme machine symbolique où ses besoins vont se transformer en demande faite à l'autre. Une demande signifiée. La réponse de l'autre est une sorte d'interprétation de cette demande, d'où ce qui est reçu en échange ne correspond pas tout à fait à la demande, et à partir de là s'instaure toute une aventure symbolique. Le sujet sera pris dans le langage et va être amené à désirer.

Le graphe du désir a deux étages, l'un d'eux est celui de l'énoncé (message reçu de l'autre à partir de ce qui est demandé) et l'autre celui de l'énonciation (met en jeu un autre niveau où intervient la question du désir). Jacques-Alain Miller nous avait proposé dans son cours des années 80 de nous souvenir que d'un côté du graphe il y a les questions de celui qui parle, et de l'autre les réponses non pas seulement de l'autre, mais également du sujet lui-même aux réponses qui lui sont faites.

Donc le désir est d'abord une demande signifiée à l'autre et la transformation du désir en demande instaure un double écart : un écart entre le besoin et le désir et un écart entre la demande signifiée et la réponse de l'autre. Quand on entre dans le domaine du langage, il n'y a pas d'objet qui vient se coopter au besoin, mais une réponse de l'autre qui apporte peut-être un objet, mais aussi une parole, un sourire, une caresse.

A l'étage supérieur du graphe se produit quelque chose qui met en jeu le corps. Le corps intervient de surcroît. Pourquoi ? Parce qu'il y a une rencontre pour le sujet qui parle, qui n'est plus simplement une rencontre avec le message de l'autre mais aussi avec ce que l'autre ne donne pas - soit parce qu'il ne l'a pas, soit parce qu'il n'a pas bien compris ou qu'il refuse, soit parce qu'il est défaillant. Donc rencontre avec la non-réponse de l'autre. A partir de là le corps rentre en scène dans l'enseignement de Lacan à travers la pulsion. Pourquoi ? Parce que la non-réponse de l'autre produit une insistance de la demande.

Pour vous l'illustrer, voici un exemple à partir de la demande féminine ; l'enfant n'est pas le seul à demander ! J'ai travaillé sur ce thème avec les études genres et la féminité n'a rien à voir avec une norme quelconque, une norme sociale. Je m'appuierai sur l'exemple d'une auto-fiction de Catherine Millet, auteur de deux ouvrages - *La vie sexuelle de Catherine M.* et *Jour de souffrance*² - où elle témoigne d'un moment très difficile dans son existence, un moment de rencontre avec une jalousie dont elle ne parvient pas à s'arracher. Dans cette jalousie, elle nous montre comment son corps de femme est en jeu. Il ne s'agit pas du corps de l'anatomie ni celui de la construction

2 Catherine Millet, *La vie sexuelle de Catherine M.*, Paris, Le Seuil, 2001 ; *Jour de souffrance*, Paris, Flammarion, 2008

sociale, mais un corps que Lacan nous permet de comprendre. C'est un corps lui-même pris par cette demande qu'elle adresse à l'homme qu'elle aime. Catherine Millet, par ailleurs grande critique d'art, écrit ce livre et dit qu'elle ne pensait pas faire un jour l'expérience de la jalousie car, du fait de sa sexualité extrêmement libérée, elle se sentait dégagée des normes du couple qui se devaient fidélité et s'imposeraient des restrictions. Elle fait pourtant l'expérience d'une détresse radicale quand elle découvre que « l'homme de sa vie » - défini par Lacan comme femme d'un au moins Un, au moins un homme qui a fait femme - s'intéresse à une autre femme. Elle le découvre par une photo qu'il a laissée traîner, ce qui produit en elle ce que Jacques-Alain Miller appelle un « événement de corps ». Elle se sent littéralement disparaître. Il n'a pas pris la peine de dissimuler la chose, il l'a laissée sous son regard. A partir de là, elle fait l'expérience d'une forme d'exclusion radicale de l'existence de son partenaire. Lacan disait qu'être une femme c'est « avoir un abord de l'existence où l'on se situe entre centre et absence ». Catherine Millet se trouve face à une demande inextinguible d'explication, demande qui ne reçoit aucune réponse si ce n'est le silence de cet homme. Elle est confrontée à la non réponse de l'autre que Lacan a appelé « le signifiant du manque dans l'autre ». A partir de là elle se trouve assignée à un fantasme d'exclusion. On pourrait comparer cet épisode à celui vécu par Lol dans le roman de Duras. Elle s'installe dans une posture où elle jouit de sa propre éviction.

Cet exemple nous montre comment le fantasme d'être exclue met en jeu le corps. Il y a souffrance et jouissance. Lacan parle dans le séminaire *Encore* de jalouissance, jouissance de la jalousie. Il souligne l'inertie du fantasme. Catherine Millet, prise dans ce processus, retournera en analyse.

TROISIÈME TEMPS

Véritable tournant, le corps entre en scène comme corps parlant. Le fantasme n'est pas tout à fait le corps parlant, mais plutôt une inertie au niveau des significations elles-mêmes. L'entrée en scène du corps parlant est celle du corps angoissé (*Séminaire X*), ni corps à l'articulation de l'imaginaire et du symbolique, ni corps fantasmatique, mais corps en tant que Réel. La dimension du réel entre en jeu. Ce corps ne s'introduit pas dans son entier dans l'enseignement de Lacan, mais à travers ce qu'il a appelé l'objet *a*.

Ce n'est plus un corps inclus dans la constitution du moi comme le corps imaginaire, mais un corps impliqué dans la constitution du sujet de l'inconscient. Ce corps est en deçà du désir. C'est un corps qui renvoie à l'effet produit par la rencontre avec l'autre, en deçà du sens, au niveau de la pure présence corporelle de l'autre. C'est un corps qui résulte de l'expérience angoissante qu'est la rencontre avec l'autre. Donc ce n'est plus le corps perçu, car justement le corps angoissé est un corps qui ne se voit pas, on ne voit pas les objets du corps qui produisent l'angoisse. Ce ne sont pas des objets imaginaires. C'est pourquoi Lacan met en avant la voix et le regard. Ce n'est plus le regard au sens d'image, mais le regard comme objet, en tant que, comme dans la psychose, il peut produire l'angoisse. Donc Lacan dit dans *Position de l'inconscient*, citation reprise par Jacques-Alain Miller « L'organisme dont les limites vont au-delà du corps ». Le corps qui entre en scène avec ces objets *a* (voix, regard) n'est pas limité par la forme. Ses limites ne sont pas circonscrites. Il y a bien des organes, mais ce ne sont pas ceux de la médecine. Ils sont mis en jeu par le pouvoir du signifiant.

Le dernier corps, c'est le corps parlant. Il est issu du corps imaginaire qui ne parlait pas, du corps du fantasme qui ne parlait pas, mais gelait les significations, puis de ce corps angoissé qui s'attrape à partir du rapport aux objets angoissants. Le corps parlant est celui du dernier enseignement de Lacan. Ce n'est plus seulement le corps de l'angoisse, mais le corps du trauma de la rencontre avec la langue.

C'est une sorte de chambre d'écho qui vibre à la parole et qui fait du sens une jouissance. Ce corps conduit Lacan à montrer que le rapport à la parole et au langage n'est pas seulement un rapport de sens. Donc ici, il ne s'agit plus de définir la psychanalyse comme un message à déchiffrer, mais d'essayer d'aborder la façon dont un sujet, avec son corps, vibre et souffre d'une façon particulière de certains signifiants. Lacan introduit cette dimension de la lettre dont on ne peut pas dire à proprement parler qu'elle parle. C'est une inscription qui produit une sorte de ravinement dans le rapport du sujet au signifiant, comme si les signifiants passaient par le même ravinement, quelque chose de gravé dans la chair. Ce chemin ne parle pas en lui-même, mais on peut essayer de le faire parler à partir de la façon dont les signifiants s'y déversent. Jacques-Alain Miller nous a dit que ce corps lacanien, ce corps parlant était le ça de Freud, plus l'inconscient. Mais la langue que parle ce corps n'est pas la langue de tous, la langue du sens commun ni du sens tout court, puisque c'est une langue de la jouissance qui ne se déchiffre pas en tant que telle. C'est en quelque sorte une langue privée, un dialecte propre à chaque sujet.

Dans cette nouvelle conception du corps, le sens ne devient que « le produit de la copulation de langage avec le corps », dit Lacan. La trace est l'objet de la psychanalyse, trace qui a marqué un être, un sujet, et qui se déchiffre par l'histoire de ce sujet. Puis vient l'angoisse, et enfin la jouissance et l'événement de corps. Cette trace ne peut pas s'effacer. Elle constitue un mystère, le mystère du corps parlant. En fin d'analyse, on peut essayer de cerner cette trace (plutôt de l'ordre d'une inscription que d'un signifiant) afin d'être moins victime du sens, et de voir dans quelle mesure ce sens que l'on met dans la parole qui nous est dite, et dont on peut souffrir, ne vient pas tant de l'autre que de sa propre « marque de fabrique ». Autrement dit, façon propre d'éprouver de la jubilation, de l'élan vital, conjointement à quelque chose n'ayant plus rien à voir avec l'autre, mais avec le ravinement qui nous habite, et donc on reçoit les signifiants selon une certaine géographie.

Le nouvel enjeu de la psychanalyse au XXI^e siècle est de saisir ce qu'est cette marque de fabrique, cette trace, cette marque écarlate qui s'est imprimée sur notre chair et qui parle en deçà du sens.

- Texte transcrit par Lily Naggar -

人
体
言
葉

LES ENSEIGNANTS

VÉRONIQUE VORUZ

MAÎTRE DE CONFÉRENCE À L'UNIVERSITÉ DE LEICESTER
ET À L'UNIVERSITÉ DE KINGSTON, LONDRES
PSYCHANALYSTE À LONDRES
RÉDACTRICE ADJOINTE DE LA REVUE *LA CAUSE DU DÉSIR*
ANALYSTE DE L'ÉCOLE (AE)
MEMBRE DE LA NLS ET DE L'AMP

SOFÍA GUARAGUARA

PSYCHOLOGUE FSP
PSYCHANALYSTE À GENÈVE
MEMBRE DE L'ASREEP-NLS ET DE L'AMP

BEATRIZ PREMAZZI

PRÉSIDENTE DE L'ASREEP-NLS
PSYCHANALYSTE À GENÈVE
MEMBRE DE LA NLS ET DE L'AMP

FRANÇOIS ANSERMET

PROFESSEUR DE PÉDOPSYCHIATRIE À L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE
CHEF DU SERVICE DE PSYCHIATRIE D'ENFANTS ET D'ADOLESCENTS HUG
PSYCHANALYSTE À GENÈVE ET LAUSANNE
MEMBRE DE LA NLS, DE L'ECF ET DE L'AMP

SOPHIE MARRET-MALEVAL

PROFESSEUR AU DÉPARTEMENT DE PSYCHANALYSE DE PARIS VIII
PSYCHANALYSTE À RENNES
MEMBRE DU COMITÉ EXÉCUTIF DE LA NLS
MEMBRE DE L'ECF ET DE L'AMP

BERTRAND LAHUTTE

PROFESSEUR AGRÉGÉ DE PSYCHIATRIE
PSYCHANALYSTE À PARIS
MEMBRE DE L'ECF ET DE L'AMP

CLOTILDE LEGUIL

MAÎTRE DE CONFÉRENCE AU DÉPARTEMENT DE PSYCHANALYSE PARIS VIII
PSYCHANALYSTE À PARIS
MEMBRE DE L'ECF ET DE L'AMP

REMERCIEMENTS

Au Bureau de l'ASREEP-NLS - Beatriz Premazzi, Renato Seidl et Anne Edan - pour son soutien à la mise en place du séminaire à l'Université de Genève.

À Lily Naggar pour son travail de transcription des enregistrements.

À Sylvain Froidevaux pour le design de l'affiche et la mise en page du flyer.

À tous les conférenciers qui se sont déplacés pour transmettre une psychanalyse vivante.

人
体
言
葉